

Extraordinaire du Mercure galant

I . Extraordinaire du Mercure galant. 1678-10.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

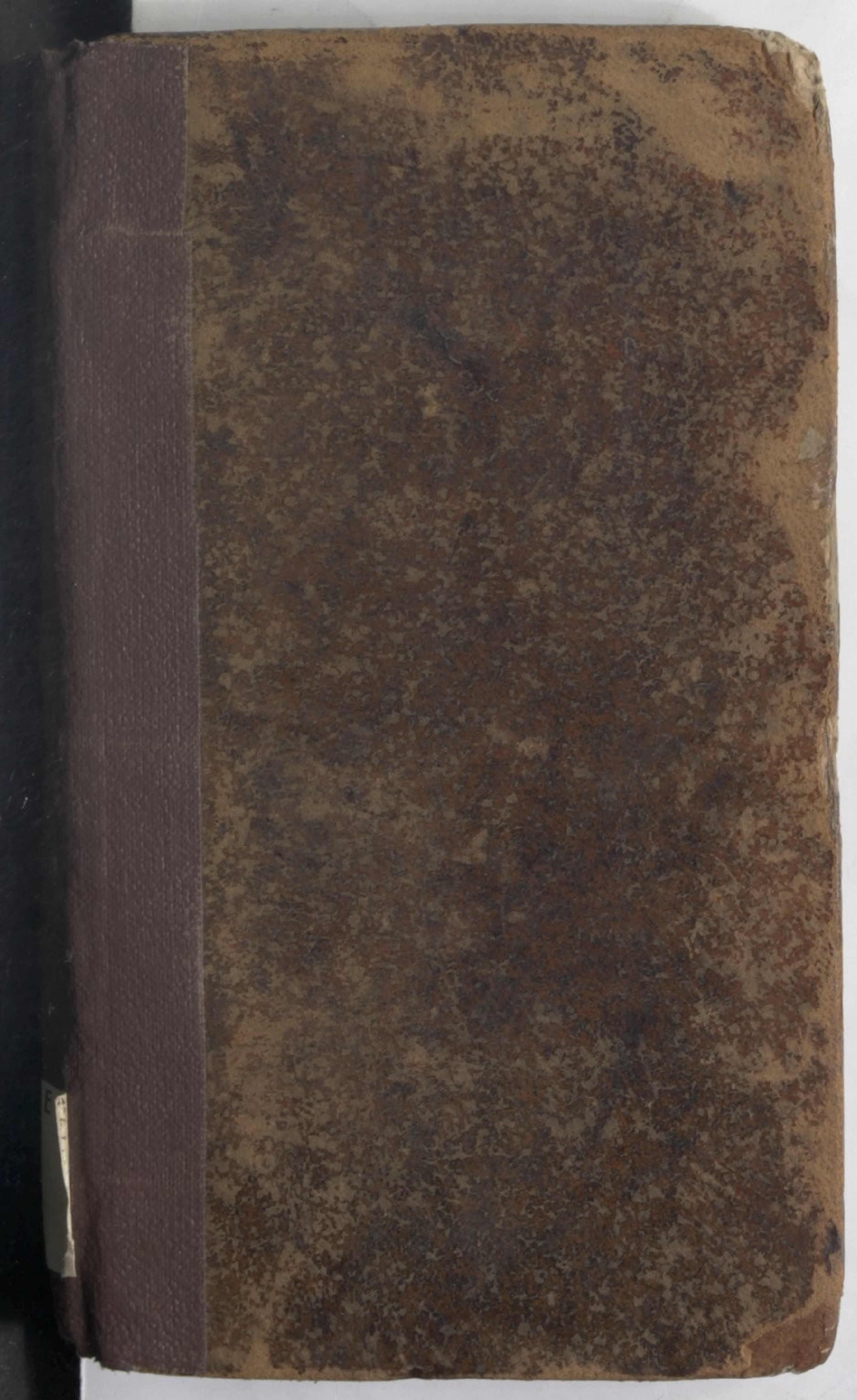
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

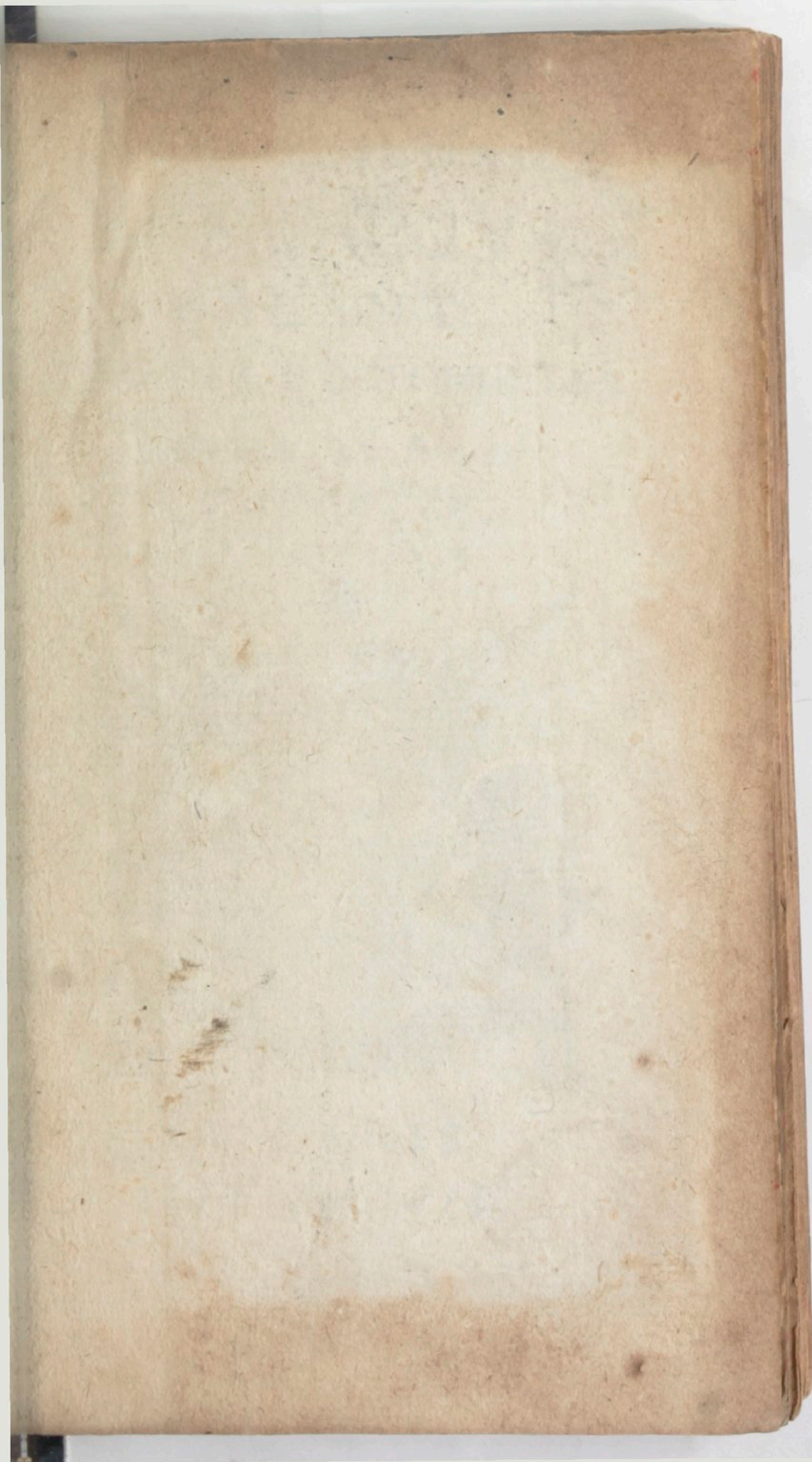
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.





(mg. les planches.)

Lc²

(497)

34

C

I 2400
M

double 1/2

EXTRAORDINAIRE

DU MERCVRE

GALANT.

QUARTIER D'OCTOBRE 1678.

DEDIE' AU ROY.

TOME IV.



G. 1563. A PARIS.

28.

AV PALAIS.



A PARIS,

Chez **GUILLAUME DE LUYNE**, au Palais,
dans la Salle des Merciers, à la Justice.

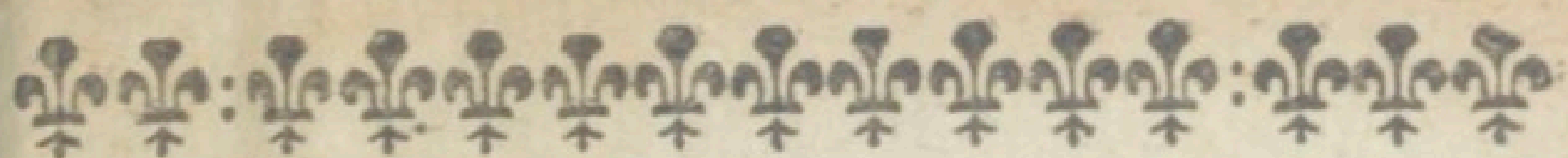
Chez **CLAUDE BLAGIART**, Ruë S. Jacques
à l'entrée de la Ruë du Plâtre,
Et en la Boutique Court-Neuve du Palais,
AU DAUPHIN.

THEODORE GIRARD, dans la Grande
Salle, à l'Envie.

M. D. LXXIX.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.





Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, Donné à
S. Germain en Laye le 31. Decembre 1677.
Signé, Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES.
Il est permis à J. D. Ecuyer, Sieur de Vizé,
de faire imprimer par Mois un Livre intitulé
MERCURE GALANT, présenté à Monsei-
gneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne
ledit Mercure, pendant le temps & espace de
six années, à compter du jour que chacun desd.
Volumes sera achevé d'imprimer pour la pre-
miere fois: Comme aussi defenses sont faites
à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & au-
tres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre
sans le consentement de l'Exposant, ny d'en
extraire aucune Piece, ny Planches servant à
l'ornement dudit Livre, mesme d'en vendre se-
parément, & de donner à lire ledit Livre, le
tout à peine de six mille livres d'amende, &
confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi
que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5.
Janvier 1678. Signé, E. COUTEROT, Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé,
a cédé & transporté son droit de Privilege à
C. Blageart, Imprimeur-Libraire, pour en
jouir suivant l'accord fait entr'eux.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois
le 14. Janvier 1678.*

Avis pour placer les Figures.

LA Figure dans laquelle l'Epistre
au Roy est gravée, doit estre au
devant de la premiere Page de la ma-
tiere.

La Pallas qui tient un Bouclier, doit
regarder la Page 155.

La Figure où sont les Revers de
Medailles, doit regarder la Page 349.



EXTRAORDINAIRE

DU

MERCVRE

GALANT.

QUARTIER D'OCTOBRE 1678.

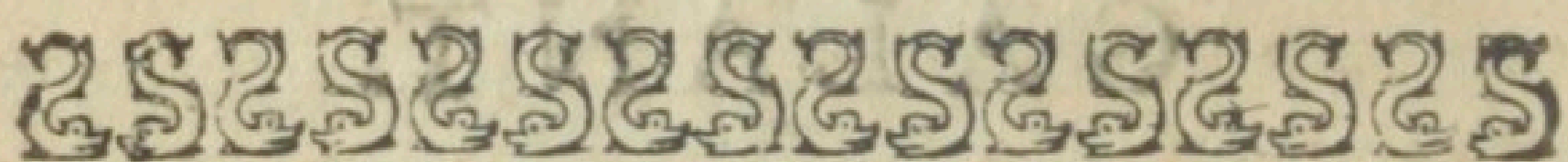
TOME IV.



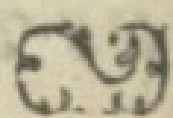
*E ne vous diray rien,
Madame, pour vous
préparer au plaisir
que vous devez rece-
voir de ce Quatrième Extraordi-
naire. Il suffit que vous vous sou-
Q. d'Octobre. A*

2 *Extraordinaire*

veniez qu'il est composé des Ouvrages de quantité de Gens d'esprit qui m'ont fait la grace de me les envoyer & de Paris & des Provinces, & que je n'y ay aucune pareille que celle de vous en faire un Recueil. Je commence par ce qu'on m'a fait voir écrit sur le Mercure d'Octobre.



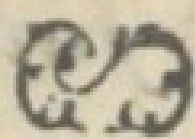
I' Attendois le Mercure avec impatience,
I'aspirois à le voir dans tout son enjoiement :
Il vient m'entretenir ; hélas ! que sa
présence
Me donne de contentement !



Il ne parle plus de vacarmes,
Il éloigne le bruit des Armes,
Il renonce aux Combats pour annoncer
la Paix.

du Mercure Galant. 3

*Le plus grand Prince de la Terre
La donne à l'Univers pour combler
nos souhaits,
Après avoir esté le foudre de la
Guerre.*



*Les Muses de Soissons en goûtent les
douceurs,
Et l'on en peut juger par leur galant
Idylle.*

*La netteté des Vers, & l'agrément
du stile,*

*Font voir que leur ouvrage est celui
des Neuf Sœurs.*

*Toutes les Muses heroïques
Accompagnent LOVIS dans les Des-
tins tragiques*

*Qu'il a fait ressentir à ses fiers En-
nemis ;*

*Et celles dont l'esprit est doux & pa-
cifique,*

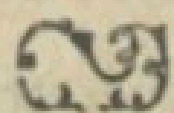
*Chantent ce Prince magnifique
Qui se fait un plaisir d'estre de leurs
Amis.*



L'Ombre de Charles - Quint se fait
assez connoistre,
Elle est d'un bel Esprit le chef d'œuvre
achevé ;

Jamais rien ne fut mieux trouvé,
Et jamais fiction ne mérita mieux
d'estre.

L'infidélité des Ruisseaux
Est naturellement écrite,
Et je crains à la fin que Tyrcis ne me
quitte,
S'il continuë à boire de leurs eaux.



Les Lettres qu'on écrit sur l'Enigme
en figure,

Me prédisent ce changement.
Si la prédiction semble estre une avan-
ture,

Il faut vous la prouver, écoutez un
moment.

Memnon * figure mon Amant.
Pourveu que la lumière dure,
Il marqu'ra fidèlement.

* Le Cadran Solaire.

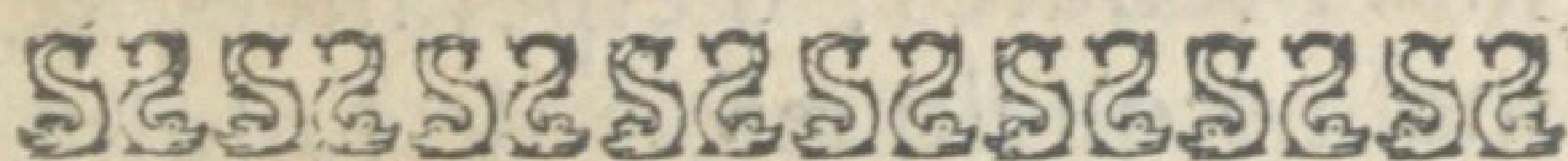
du Mercure Galant. f

Mais las ! si par malheur quelque
nuage sombre
Obscurcit le Soleil, le couvre de son
ombre,

*Memnon perdra son mouvement,
Tout de mesme de mon Amant.*

FREDINIE, de Pontoise.

Les Pieces qui suivent portent leur recommandation par elles-mesmes, & je n'ay point à prévenir vostre jugement en leur faveur.



A MADemoisELLE

D. B.

*En luy envoyant un petit Amour
de cire aux Etrennes.*

NE refusez pas à ce petit
Amour, belle Iris, la re-
traite qu'il va chetcher dans

A iij

6 *Extraordinaire*

vostre Maison. Il y auroit de la cruauté de le laisser morfondre à vostre porte , luy qui va tout nud , & dans un temps où les mieux fourrez ont bien de la peine à se garantir du froid. Au reste c'est l'Hoste du monde le plus agreable & le moins incommode. Il ne vous coustera guére à nourrir. Il ne vit que de carresses, de baisers, de petits mots tendres , d'esperance , & mesme quelquefois de soupirs, quoy que ce soit une viande assez creuse pour luy. Quand vous serez mélancholique , il sçaura le moyen de vous égayer. Il vous dira cent jolies choses. Il en fera encor de plus plaisantes , comme de sauter dans son Arc , avec une adresse qui n'est

du Mercure Galant. 7

pas moindre que celle de ces Singes qui sautent dans un cerceau à la Foire Saint Germain. Il fera aussi des tours de passe-passe, & il jouera des Gobelets dans son Carquois qui luy sert de Gibeciere. Il occupe si peu de place, que vous pourrez le loger avec tout son équipage dans un Cabinet d'Allemagne, & son Appartement sera assez spacieux & assez commode, pourveu qu'il ait un demy pied de tour. Ah croyez moy, belle Iris, c'est un avantage tres-grand d'avoir ainsi un Amour à ses gages; & sur tout une Personne qui comme vous, veut donner de l'amour à tout le monde sans en prendre, a bien besoin qu'un Amour dépende

A iiij

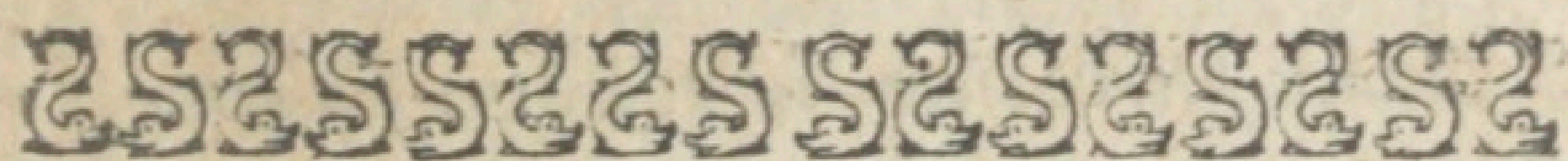
8 *Extraordinaire*

d'elle, car autrement l'Amour ne l'épargneroit pas : mais il n'ose rien entreprendre sur sa Bienfaitrice. Vous pouvez juger de là, que je vous fais un present qui pourra m'estre funeste, puis qu'ayant cet Amour sous vostre puissance, vous luy commanderez ce qu'il vous plaira, & que j'ay tout sujet d'estre persuadé que vous ne luy commanderez rien à mon profit. Il n'osera vous desobeïr dans la crainte que vous ne le fassiez jeûner, ou que vous ne luy retranchiez les douceurs dont il a accoustumé de se nourrir. Tout ce que j'espere donc en cette occasion, est que considerant quelquefois les petits services qu'il vous rendra,

du Mercure Galant. 9

vous vous souviendrez peut-
estre que celuy qui vous l'a
donné est vostre, &c.

ALCIDON.



EDIT

DE LA NOVA.

L'Amour Maistre de l'Univers,
Par la grace de la Nature,
A tous ceux qui liront ces Vers,
Salut & galante avanture.
Tout le monde connoist assez,
Sans qu'il soit besoin de le dire,
Les abus qui se sont glissez
En divers lieux de nostre Empire.
Nous avons di féré cent fois
D'y remedier par nos Loix,
Tantost persuadez qu'au milieu des
allarmes,

Du tumulte, & du bruit des armes,
On n'entendrait pas nostre voix,
Et tantost occupez à vaincre par nos
charmes,

Certains cœurs refusans de nous payer
nos droits.

Mais parcz que sur tout en France,
Comme dans le Climat que nous aimons
le plus,

Et l'ordinaire lieu de nostre résidence
Il nous est important de regler ces abus,
Qu'avoit des derniers temps introduit
la licence;

Après que pendant plusieurs jours
Nous avons eu sur cette affaire
L'avis de Vénus nostre Mere,
Et de nos Freres les Amours;
Enfin dans nostre Cour pleniére,
Seant avec les Jeux, les Graces &
les Ris;

Nous avons réglé la maniere
Dont nous voulons qu'on aime en l'Em-
pire des Lys.

I.

*Celuy qu'auront charmé les attraits
d'une Belle,
Devra pour observer quelque forme
avec elle,
Faire parler ses soins dans les com-
mencemens ;
Mais s'il veut qu'on réponde à son
ardeur extrême,
Ils n'en parleront pas longtemps,
Sans qu'il en parle aussi luy-mesme.*

II.

*S'abandonner à la langueur
Dans une passion naissante,
Est un moyen mal-propre à s'intro-
duire au cœur ;
La joye est plus insinuante.
C'est pourquoy nous voulons que les
nouveaux Amans,
Malgré la regle des Romans,
Prennent de formais cette voye.
Mais lors que de leurs soins ils verront
qu'on fait cas,
Certains alors de ne déplaire pas,*

12 *Extraordinaire*

*Qu'ils fassent succeder la langueur à
la joye;*

*Qu'ils fassent entrevoir quelques cha-
grins legers,*

Enfin qu'ils parlent, & qu'on croye

Qu'ils ne parlent point aux Rochers.

III.

La coſtume d'écrire autrefois établie

Par quelques timides Amans,

*Qui n'oſoient teſte-à-teſte avouer leurs
tourmens,*

Nous voulôs deſormais qu'elle ſoit abolie.

*Quand d'une vaine peur un Amant
alarmé*

N'oſe dire en face qu'il aime,

*Il trahit ſon devoir, il ſe trahit luy-
meſme,*

Et n'eſt pas digne d'eſtre aimé.

IV.

*Ce ne ſont ny les ſoins, ny le reſpect
extrême,*

Ny les ſoupirs, ny les pleurs meſme,

Qui font croire qu'on eſt Amant:

Pour bien perſuader qu'on aime,

Il ne faut qu'aimer ſeulement.

V.

Du reste on ne doit pas s'attendre
Que nous nous arrestions à vouloir
éclaircir
Comme il faut déclarer une passion
tendre;
On auroit plus de peine à n'y pas
réussir,
Qu'on n'en auroit à s'y bien prendre.
Qu'en ce point donc chacun suive son,
propre sens,
Assuré par l'Amour luy-mesme,
Qu'il est bien mal-aisé de dire que l'on
aime,
Et de le dire à contretemps.

VI.

Si l'aveu qu'un Amant aura fait de
sa flâme,
Fâche, ou semble fâcher sa Dame,
Qu'il témoigne en avoir une extrême
douleur,
Mais qu'en son ame il la modere,
Comme il doit juger qu'en son cœur
Elle modere sa colere.

VII.

*Ce n'est pas toutefois qu'il faille que
l'Amant*

*Ait si peu de chagrin du courroux de
sa Belle,*

*Qu'il se montre insensible à ce qui
viendra d'elle,*

Soit fierté, soit déguisement.

*Se vouloir appliquer à faire une con-
quête,*

Et garder toute sa froideur,

*C'est avoir bien plutôt un dessein dans
la teste,*

Qu'une passion dans le cœur.

VIII.

*Qu'il luy témoigne donc qu'il se fait
un supplice*

*De sa moindre froideur, de son moindre
caprice,*

*Et qu'il craint sa colere à l'égal du
trépas,*

Mais que quelquefois il agisse

Comme s'il ne la craignoit pas.

C'est une maxime eternelle,

du Mercure Galant. 15

*Que si jamais il ne fait rien
Pour se mettre mal avec elle,
Jamais il ne s'y mettra bien.*

I X.

*Mais de tout ce qu'il pourra faire,
S'il veut apprendre à bien juger,
Qu'il consulte les yeux qui sçeuvent
l'engager,
C'est dans les yeux de la Bergere
Qu'on connoist l'Heure du Berger.
C'est là qu'on peut sçavoir comme il
faut qu'on profite
Des bons mouvemens qu'elle aura;
L'Heure en chiffres d'amour dans ses
yeux est écrite,
Et qui sçait bien lire, lira.*

X.

*Que si par une ardeur discrete
On vient à conquerir un Cœur,
Et que par une heureuse & derniere
défaite
On ait en habile vainqueur
Rendu sa victoire complete;
Que sans se relâcher de sa premiere
ardeur,*

*On se fasse toujours un souverain bon-
heur*

De la conquête qu'on a faite.

Vn Ennemy ou'on a réduit,

Donne sans doute de la gloire;

*Mais en vain on remporte une illustre
victoire,*

*Si par sa negligence on en corrompt
le fruit.*

XI.

*Quelque bien qu'o puisse estre avecque
sa Maistresse,*

*Nous voulons que l'on garde un certain
procedé*

Plein de soin, de délicatesse,

Où toujours avec la tendresse

Le respect soit accommodé.

*C'est par là qu'un Amant dans le cœur
s'insinuë,*

*Et c'est aussi par là qu'il faut qu'il
continue,*

*S'il ne veut que bientôt on cesse de
l'aimer.*

*Veut-on d'un bel Objet entretenir la
flame?*

Il faut la nourrir dans son ame
Par les mesmes moyens qui sçeuvent
l'allumer.

XII.

Aussi pour exciter tout le monde à bien
faire,

Nous desavoiions hautement
Toute espece d'attachement
Qui n'aura point ce caractère.

Lors que la Maistresse & l'Amant
Tombent dans le relâchement
D'une honteuse nonchalance,

Ou que le seul emportement

A formé leur intelligence,

Alors pour parler proprement

Du commerce qu'ils ont ensemble,

Ce n'est plus en effet l'Amour qui les
assemble,

Ce n'est qu'un fol amusement.

XIII.

S'il faut qu'un Dêmeslé survienne,

Comme il ne manquera jamais,

Que toujours l'Amant se souviene

De chercher le premier à refaire sa paix.

Q. d'Octobre.

B.

On peut ou par dépit, ou par délicatesse,

Contre les autres Gens tenir jusqu'à la mort ;

Mais il faut contre sa Maistresse
Croire toujours que l'on a tort.

XIV.

Souvent pour réchauffer une ardeur languissante,

Vn peu d'absence fait grand bien ;
Mais lors qu'elle est trop longue, ou devient trop fréquente,

Le remede alors ne vaut rien.

Enfin pour dire davantage,
Il est dangereux d'estre absent,
Car il est plus d'un cœur volage,
Qui pareil au miroir, ne conserve
l'image

Que tant que l'Objet est present.

XV.

Comme souvent la jalousie
Trouble de nos Sujets la Paix & le
bonheur,

Et que nous n'avons rien qui nous soit
plus à cœur

du Mercure Galant. 19

*Que de bien assurer la douceur de leur
vie,*

*Nous leur recommandons à tous
D'éviter, s'il se peut, de devenir jaloux.*

*C'est tout ce que nous pouvons dire,
Car enfin là-dessus que pouvoir or-
donner,*

*Si loind' avoir quelque chose à prescrire,
Nous ne sçavons pas mesme un conseil
à donner?*

XVI.

*Si quelqu'un bien traité des Belles
Fait des faveurs qu'il obtient d'elles
Un trophée à sa vanité,*

Qu'il soit par tout si maltraité,

Qu'il ne trouve que des cruelles.

*Publier les bienfaits qu'on reçoit de
quelqu'un,*

C'est, suivant l'usage commun,

*De la reconnoissance une marque tres-
claire;*

En amour, c'est une autre affaire,

*On la fait mieux paroistre à les dissi-
muler.*

20 Extraordinaire

*Enfin l'ingratitude est ailleurs à se-
taire,*

En amour elle est à parler.

XVII.

*Ceux qui joüant la Comédie
Sous le personnage d'Amans,
En tous lieux content des tourmens
Qu'ils n'ont ressentis de leur vie,
Ont encouru par là nostre courroux
entier,*

*Et nous voulons qu'en conséquence
Tous nos Sujets qui sont en France
Leur courent sus sans nul quartier.*

XVIII.

*Les Graces, ces Filles charmantes,
S'estant plaintes à nous que depuis
deux mille ans*

*Les Poëtes & les Amans
En font d'éternelles Suivantes:
Nous, considérant méfremment
Que sans elles rien ne peut plaire,
Et que nous ne regnons que par leur
ministere,
Nous defendons expressement*

du Mercure Galant. 28

*A tout Poète, à tout Amant,
De les traiter jamais d'une telle ma-
niere,*

*Et voulons que dorénavant,
Au lieu de demeurer derriere,
Elles passent toujours devant.*

XIX.

*Nous voulons que ces Ordonnances,
Reglemens, Statuts, & Defences,
S'observent désormais dans l'Empire
François,*

*Comme d'inviolables Loix,
Sans qu'on puisse aller au contraire;
Car tel est nostre bon plaisir.
Que si quelqu'un trop temeraire
Contrevient à nostre desir,
Pour voir son audace suivie
Du plus grand chastiment qui puisse
estre exprimé,
Qu'il soit Amant toute sa vie,
Et qu'il ne soit jamais aimé.*

pation. Lors qu'il y pensoit le moins, une affaire de la dernière importance le tira de son cher Desert, & l'obligea d'aller à Athenes. Comme tout Solitaire qu'il estoit il n'avoit rien de sauvage, & qu'au contraire il estoit civil & commode, il vescu à la Ville comme y doit vivre un galant Homme; & quand ses affaires luy en donnoient le loisir, il voyoit tout ce qui méritoit d'estre veu. Il y avoit alors à Athenes deux Nymphes qui effaçoient toutes les autres. Leur esprit répondoit à leur beauté; elles avoient un extrême brillant, & une merveilleuse délicatesse, & cependant elles estoient si sinceres, qu'on voyoit, pour ainsi dire, tout ce qui se

passoit dans leur cœur : mais ce qui estoit extraordinairement surprenant & un veritable prodige, c'est qu'elles se ressembloient si parfaitement de traits, de teint, de taille, de manieres, d'esprit & d'humeur, que les Siecles passez n'ont jamais veu, ny la Posterité ne verra peut-estre jamais, une ressemblance si achevée. L'une s'appeloit Lamprose, & l'autre Phanerie. Plammette les vid pour la premiere fois toutes deux ensemble. Il fut surpris & charmé, & il les aima dès ce moment autant que l'on peut aimer, mais également, & sans plus de panchant pour l'une que pour l'autre. Il leur témoigna sa passion avec les mesmes ardeurs, & leur rendit

du Mercure Galant. 25

dit les mesmes services & les mesmes assiduez. Les Nimphes de leur costé eurent pour luy toute l'estime qu'il pouvoit desirer, & il fut assez heureux pour s'appercevoir dans la suite, que cette estime estoit quelque chose de plus fort que ce qu'on sent pour les Gens qu'on ne fait simplement qu'estimer. Vn jour qu'il vouloit entretenir Lamprose de son amour, elle l'interrompit en luy reprochant qu'il en contoit tout autant à Phanerie. Estant vertueux & sincere, il n'eut garde de le nier. Je ne prétens, luy dit-il en vous aimant l'une & l'autre, que l'honneur de vous servir, & cependant j'atteste les Dieux qu'il n'y eut ja-

2. d'Octobre.

C

mais d'amour ny plus ardent,
ny plus tendre que le mien. Je
ne voy entre vous aucune raison
de préférence ; mais tout ce
que je voy m'entraîne necessai-
rement vers toutes deux , & je
sens bien que j'y seray éternel-
lement & également attaché,
& que je ne seray jamais à pas
une autre. A bien considerer
les choses, poursuit-il, ce n'est
point un partage. C'est n'aimer
qu'un mesme objet. Ainsi ne
condamnez point un procedé,
qui par une merveille aussi
étrange que vostre parfaite res-
semblance, est en moy tout à la
fois un effort d'amour, d'équité
& de raison, & apres tout un
decret inviolable des Dieux im-
mortels. Lamprose ne répon-

dit à ce discours de Psammete
que par quelques soupirs. Quel-
que temps apres Phanerie luy
ayant fait le mesme reproche, il
luy fit aussi le mesme aveu. La
jalousie augmentoit cependant
au cœur de nos Belles, & un
jour qu'ils estoient tous trois
ensemble, & que Psammete
agissoit avec la mesme égalité;
Mais Psammete, luy dit Pha-
nerie, vous voyez que l'une &
l'autre nous ne manquons pas
d'Amans, qui nonobstant cette
ressemblance dont vous préten-
dez faire valoir vos raisons, s'at-
tachent seulement à l'une de
nous sans qu'ils s'adressent ja-
mais à l'autre. Ce que vous me
dites, répondit Psammete, n'a
rien qui détruise mes raisons.

au contraire c'est ce qui me justifie entierement. La détermination de ces Amans vous fait autant d'injure que mon égalité vous rend de justice. Ils vous distinguent parce qu'ils ne voyent en l'une ou en l'autre qu'une partie de vos grandes qualitez, & qu'elles ne font impression sur eux qu'à leur maniere, c'est à dire tres-imparfaitement. Il y en a beaucoup qui leur échapent; ainsi vous devez croire que ce qu'ils reconnoissent en l'une, ils le trouvent à dire en l'autre; mais s'ils voyoient toutes vos perfections comme je les voy, il faudroit de nécessité qu'ils fissent tout ce que je fais. Ces trois Illustres Personnes estoient de belles &

de grandes Ames qui agissoient de bonne-foy, & qui se rendoient sans peine à la raison; ce qui fit que la fidelle égalité de Psammete ne fut plus contredite, & que les Nymphes s'y accoûtumerent. De cette sorte ils vivoient assez heureux dans une intelligence qui leur faisoit goûter une partie des plus solides plaisirs de l'amour, sans en ressentir jamais les chagrins, lors que le Peuple d'Athenes se vit malheureusement partagé en deux factions, auxquelles toutes les autres s'estoient réunies. La Maison de Lamprose estoit dans l'une, & celle de Phanerie dans l'autre. Il arriva que la premiere de ces Factions emporta le dessus en peu de temps.

30 *Extraordinaire*

Que croyez-vous que fit Psammete dans une si embarrassante occasion? Une chose qui vous surprendra sans-doute. Il ne hesita pas un moment à se précipiter, pour ainsi dire, vers Phanerie, & à luy tenir compagnie tres-fidelle. Lamprose en fut touchée, & ne put s'empescher de luy en témoigner du dépit. Psammete avec son ingenuité ordinaire, luy donna encor, ou du moins prétendit luy donner de bonnes raisons. Vous sçavez, luy dit-il, que les Loix de Solon defendent absolument de demeurer neutre, & nous obligent indispensablement à prendre party dans de pareilles occasions. Ce que je fais n'en est pourtant qu'une

du Mercure Galant. 31

simple démonstration, mon cœur est toujours également à vous deux, & vous voyez mesme que pour ce qui est de vous je ne vous pers jamais de veüe; je ne donne ma presence & mes soins apparens à Phanerie plutôt qu'à vous, que parce qu'elle est aujourd'huy dans l'abatement & dans l'affliction. Ce seul point d'inégalité qui est presentement entre l'une & l'autre, & qui ne change rien de tout ce que vous estes par vous mesmes, est la raison de la mienne qui ne fait aussi aucun changement au dedans de moy; & enfin ces soins extérieurs sont si peu de chose, que vostre gloire & vostre élévation vous en doivent consoler de reste. A ce compte-là, ré-

pondit Lamprose, l'on ne pourroit donc esperer le retour de cette presence & de ses soins, que par une révolution qui me mettroit à la place de Phanerie, & elle à la mienne? Cela pourroit bien estre, répondit-il, & je vous prie d'attendre au moins jusques-là à me condamner d'inconstance. La tendresse de nos Nymphes pour Psammete leur faisoit preferer son amour à tous les avantages de la fortune. C'est pourquoy ce discours donna de la crainte à Phanerie, & de l'esperance à Lamprose. L'effet suivit bien-tost apres; & comme la Faction humiliée vint à l'emporter à son tour sur celle qui avoit prévalu d'abord, & que ces révolutions arriverent

ensuite plusieurs fois, Psammete fit toujours compagnie à celle des deux qui se trouvoit dans le party inferieur. De tels changemens estant toujours l'effet de la constante égalité de Psammete, Lamprose & Phanerie luy rendirent justice, & témoignèrent d'estre satisfaites de luy sur ce point; mais ce qui leur tenoit au cœur estoit cette précipitation à faire retraite; elle marquoit à leur sens de la dureté; elles avoient, comme je vous l'ay dit, beaucoup de délicatesse, & elles estoient pour les longs Adieux. Psammete de son costé n'avoit pas peu de chagrin de celuy que causoit à de si cheres personnes, cette fatalité par laquelle il se

se sentoient entraîné dans ces sortes de rencontres. Le déplaisir qu'ils eurent des malheurs continuels de leur Patrie, les fit résoudre tous trois d'avoir recours aux Dieux, & de remettre leurs destinées entre leurs mains. Ils allerent pour cet effet à un petit Temple qui n'estoit pas éloigné, & qui comme beaucoup d'autres, mesme comme celuy de Delphes, n'estoit en ce temps-là qu'une petite Hutte de feuillée & de bois, consacrée aux Divinitez des lieux. Celuy-cy estoit dédié à Minerve & aux Heures. Psammete, comme vous pouvez bien penser, y alla de compagnie avec celle des deux Nymphes qui n'estoit pas de la Faction dominante. Ils

du Mercure Galant. 33

furent leurs prieres avec ardeur,
& voicy comme il plût aux
Déesſes d'en diſpoſer. Pſam-
mete fut inſenſiblement chan-
gé en Sable, & les deux Nim-
phes en deux Urnes de Criſtal,
chacun retenant ainſi quelques-
unes des qualitez qu'ils avoient
eües pendant leur vie. Le petit
Temple meſme doucement dé-
taché & réduit a une juſte pro-
portion, fut abandonné à ces
Illuſtres Métamorphoſez en ré-
compenſe de leur vertu & de
leur pieté, celle des Athéniens
en ayant déjà préparé un plus
ſolide à nos Déesſes, lesquelles
pour avoir fait ce don, ne laiſ-
ſent pas d'y préſider encor, puis
que les Heures y rendent leurs
Oracles à l'honneur de la Sa-

geste & de la Science. Cette vicissitude à laquelle nostre Héros & nos Heroïnes avoient esté sujets, sembla à ces mesmes Déesses quelques chose de si rare, qu'elles ne voulurent point la faire cesser : mais faisant reflection sur le déplaisir de Lamprose & de Phanerie au sujet du trop prompt départ de Psammete, elles luy reglerent un temps certain pour faire ses Adieux. L'utilité qui revient de la connoissance de cet espace de temps, est le prix dont ils reconnoissent celui de qui la main favorable & officieuse, se porte à les consoler tous trois par de reciproques retours ; & quoy qu'il arrive quelquefois que l'une des Nymphes possede

longtemps Psammete , il est
toujours vray qu'un revers qui
ne manque pas d'arriver donne
le mesme avantage à l'autre. De
forte que tout bien compensé,
il se trouve que les équitantes
Déeses ont eu soin de mainte-
nir l'égalité que Psammete
avoit si fidèlement observée.
Je souhaite, Mademoiselle, que
cette Fable puisse vous plaire;
que s'il vous restoit quelque
scrupule sur la bonté des raisons
de Psammete, songez s'il vous
plaist à cet Illustre Amant qui
s'est enfin acquis un droit legi-
time sur vostre cœur, & rendez
graces au Ciel de ce qu'avec
tant de perfections il ne vous a
point donné de semblable, &c.

Cette Fable est de M^r Gardien,

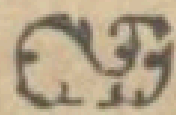
Secrétaire du Roy. M^r le Marquis de Vienne du Comté de Tonnerre, a fait le premier des deux Sonnets qui la suivent. L'autre est de l'Hermite de Sinceny proche Chauny.

S O N N E T.

M Algré mes vœux & mes sermens,
Iris, je suis prest à me rendre;
Amarillis veut entreprendre
De voler un de vos Amans.



Sur mon cœur dans quelques momens
Vous n'aurez plus droit de prétendre:
Sans vous il ne peut se défendre
Contre des appas si charmans.



En vain pour vous estre fidelle
Il tâche à resister contr'elle
Toute la constance s'abat,



*Mais si pour soutenir sa gloire
Vous vous meslez dans le combat,
Je vous répons de la victoire.*

SUR L'INDIFERENCE.

S O N N E T.

Tout m'est indifférent, rien ne me
touche plus.

*J'adorois autrefois les beautez de
Silvie,*

*Bacchus me sceut oster cette amoureuse
envie,*

*Mais je fuis maintenant & l'Amour
& Bacchus.*



*Je trouve dans les Vers un langage
confus,*

*La Dance me déplaist, la Musique
m'ennuye,*

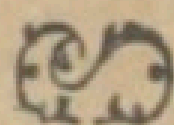
*La Chasse est un travail incommode
à ma vie,*

40 *Extraordinaire*

*Et le Cours ny le Ieu ne me sont pas
connus.*

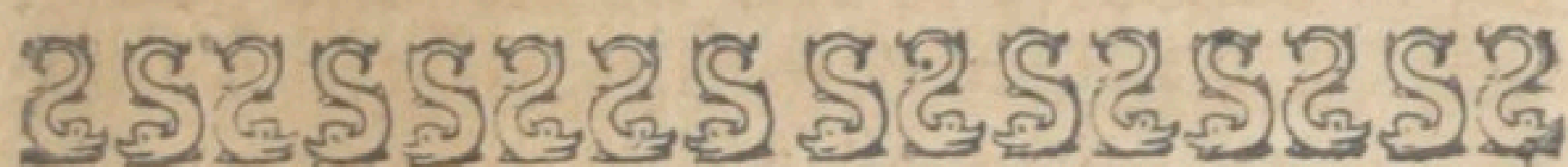


*De mon sort, cher Damon, voy les di-
vers caprices,
Qui ne me laisse plus icy bas de delices;
La seule Indifférence a droit de me
charmer.*



*Mais que dis-je ? ô l'état & bizarre
& pénible !
Je ne puis pas pour elle estre mesme
sensible,
S'il faut pour elle encor me résoudre
d'aimer.*





F E S T E

G A L A N T E .

A Rheims.

JE n'eus pas plûtost reçu
vostre dernier Extraordinaire,
que j'allay rendre une visite
à Madame de Apres les pre-
miers complimens je luy pre-
sentay vostre Livre. Elle l'ou-
vrit, & tomba sur la Feste ga-
lante que vous proposez. Le
dessein luy en plût. Elle témoi-
gna mesme qu'elle vouloit y
travailler ; si-bien que le lende-
main retournant chez elle, elle

Q. d'Octobre.

D

me lût ce qu'elle avoit écrit sur cette matiere. J'obtins d'elle la permission d'emporter son Papier, & d'entranscrire ce qui suit.

Tandis que tout le monde estoit attentif à ce que la Renommée publioit touchant les derniers Exploits de nostre Invincible Monarque, l'Amour s'affligeoit de ce qu'on n'en devoit pas esperer si-tost la Paix. Il la vit pourtant quelque-temps apres, lors qu'une lumiere fut assez forte pour penetrer son bandeau. Il voulut sçavoir d'où partoît cette lumiere. Il leva ce voile qui luy cache les yeux, & reconnut la Paix. Aussi-tost transporté de joye il vola vers elle. Il l'aborda au milieu des

acclamations publiques, & en suite il la conduisit dans un Palais enchanté. N'en doutez point, luy dit-il, je n'ay pas moins de joye de vostre arrivée, que les Mortels en peuvent avoir. Si vous l'agréez, je signaleray le plaisir que j'en ressens par une Feste où j'inviteray toutes les Divinitez. La Paix ayant témoigné y consentir, l'Amour ordonna à des Zéphirs d'aller prier les Dieux de se trouver aux divertissemens qu'il préparoit, & employa le reste de sa suite tant à ajoûter de nouveaux ornemens à son Palais, & à le rendre pompeux & brillant, qu'à accommoder un Festin propre & magnifique. Les Zéphirs s'estant acquitez

des ordres qu'ils avoient reçeus, assurerent l'Amour que pas-une des Divinitez ne manqueroit à se rendre à la Feste, à l'exception de Mars & de la Gloire. Ils disoient que la Gloire s'en défendoit sur ce qu'elle n'abandonne point LOUIS LE GRAND, & que Mars s'estant retiré avec la Discorde dans le Palais de l'Envie, estoit résolu à n'en point sortir. Ce Dieu de la Guerre, ajoutèrent les Zéphirs, est tellement chagrin de ce que son regne se passe, qu'il n'est plus capable que d'estre un Trouble feste. L'Amour content de n'avoir rien à desirer davantage, se disposa à recevoir les Dieux autant bien qu'il luy seroit possible. Dès qu'ils furent

arrivez il commanda qu'on servist sur Table de l'Ambrosie déguisée de plusieurs manieres. Tout y estoit régulier. Il n'y avoit qu'une chose où l'Amour ne démentit point son caractere, & montra que comme un Enfant il luy échape toujours de badiner. Il s'estoit plû à donner à Jupiter & à Junon des Fauteüils de couleur de Prince; à Cybelle, un de feuille - morte; à Saturne, un de couleur de Ciel; à la Paix, un de couleur d'Olive. Plutus estoit le seul qui en avoit un de drap d'or. Cerés en avoit un de couleur de paille; Neptune un de couleur perse; la Fortune un de couleur de gorge de Pigeon. Le blanc estoit pour la Vertu; le bigarré pour Mer-

cure; Bacchus avoit le rouge; Pluton & Proserpine le noir; Vulcain le jaune; Apollon une couleur tirât sur l'or pâle; Pan & Diane la couleur de bois; Vénus le gris de perle; Momus un Broccard de la couleur de son Bonnet, c'est à dire de couleur verte, & l'Amour s'estoit reservé la couleur de chair. Quant au Dieu Termes il estoit debout à l'extremité de la Table, & Silene avoit sa place au Buffer. Aussi tost qu'on fut assis, Momus remarqua que Mars estoit absent. Il nous manque aujourd'huy, disoit-il, un Rodomont qui n'a rien que de fier, & qui est ennemy de la joye. Jupiter voyant que Vulcain vouloit encherir sur ce que Momus avan-

çoit, & que cela iroit trop loin, prit le party de Mars, & soutint qu'on ne pouvoit trop estimer un Dieu qui avoit rendu LOUIS LE GRAND si glorieux, puis que la Fortune elle-mesme avouëroit qu'elle n'a eu aucune part aux Actions de ce Héros, & que tout estoit dû à ses belles qualitez. Jupiter ajoûtoit à cela, que comme il ne se faisoit pas toujours connoistre aux Hommes par son Tonnerre, ainsi ce Conquérant qui est né pour la Paix aussi bien que pour la Guerre, se signaleroit autant à l'avenir par sa clemence, que jusqu'à-present il s'estoit signalé par sa valeur; & puis montrant que l'Aigle Impériale, dans l'impossibilité de nuire elle seule

48 *Extraordinaire*

aux Lys, seroit bien-tost contrainte de recevoir la Paix, il adressoit ces Vers au Roy.

*Illustre Conquérant, dont la brillante
gloire*

*A des plus grands Héros effacé la
mémoire,*

*Cette charmante Paix qu'on reçoit de
ta main,*

*Desormais te rendra l'amour du Genre
humain,*

*Malgré les vains efforts d'un impuis-
sant Empire.*

*C'est peu qu'il soit encor l'ennemy de
tes Lys ;*

*Que peut-il, si son Aigle, & sa foudre,
& son ire,*

*Manquent d'un Jupiter, ou plutost
d'un LOVIS ?*

Toute l'Assemblée s'étendit
ensuite sur l'Eloge du Roy, jus-
qu'à ce qu'on deservit l'Am-
broisie,

brofié, & que la Paix vuida les fruits de fa Corne d'abondance. Chaque Dieu en prit fa part, & Jupiter fe récria qu'il y avoit lieu de dire qu'ils eftoient obligez à ce grand Monarque, de ce qu'eux-mefmes goûtoient les fruits de la Paix, & que deformais le Ciel & la Terre tiendroient de luy leur felicité. Quelque-temps apres les Dieux fe leverent de table, & pafferent dans un Salon où les Mufes qui y avoient esté conduites par Apollon, donnerent un Concert d'Instrumens qui fut trouvé admirable. L'Echo s'eftant multiplié en mille endroits du Palais, contribuoit à rendre le Concert plus beau & plus divin. Apollon fe diftinguoit par la

Q. d'Octobre.

E

douce harmonie de son Luth.
Enfin les Dieux tomberent
d'accord qu'ils n'avoient jamais
rien entendu de si mélodieux.
Apollon peu satisfait de ce pre-
mier divertissement, voulut en-
cor donner celuy de la danse à
l'Assemblée. Il se mit à la teste
des Muses, & selon sa coûtume
il dansa avec elles en rond, c'est
à dire qu'il commença les Bran-
les au son du Flageolet, du
Hautbois, de la Flute douce,
& de la Musete, dont jouïoient
Pan, les Sylvains, & les Faunes.
Lors que les Branles furent
finis, les Zéphirs originaires
d'Espagne, danserent la Sara-
bande avec une grace sans
égale. Au divertissement de la
Danse succeda un Opéra, qui

du Mercure Galant. 5^e

avoit pour sujet, l'Union des Titans contre le Ciel ; mais l'Amour avoit changé la fin de cette Fable , car les Titans assûrez de leur perte, y demandoient grace à Jupiter, & l'obtenoient. C'estoit afin que l'application en fust plus juste aux Puissances de l'Europe liguées contre la France , lesquelles reconnoissant que si la Guerre continuoit, leur ruine seroit certaine, se trouvant heureuses de recevoir la Paix des mains de Loûis

LE GRAND. La Simphonie de cet Opéra ne pouvoit estre que surprenante , puis que des Sireines que Vénus avoit envoyées à son Fils , y chantoient ; & que l'Amour estant de tout Païs , avoit à son service des

Zéphirs de chaque endroit où l'on excele à jouër de quelque Instrument ; Car c'estoit un Zéphir Italien qui y jouïoit de la Guitarre ; un Espagnol, des Castagnetes ; un Turc, de la Flute-douce ; un Allemand, de la Trompette ; un Anglois, de la Viole ; un Ecoissois, de la Cornemuse ; un Irlandois, de la Harpe ; un Basque, du Tambour ; un Suisse, du Fiffre ; & un François, du Luth. Sur la fin de l'Opéra les Acteurs s'adresserent à la Paix, afin qu'elle rétablîst le repos sur la Terre, & que ce repos devînst éternel. Cette Piece qui durant sa representation avoit eu des louanges muetes par l'admiration qui parut sur le visage des Dieux,

s'en attira une infinité de leur bouche, puis qu'ils avoüerent tout d'une voix qu'on ne pouvoit mieux terminer une Feste aussi agreable. L'Opéra finy, ils retournerent chacun dans le lieu de leur Empire, à la reserve de Saturne que l'Amour & la Paix retinrent, afin qu'ayant le temps à eux, ils regnassent plusieurs années icy-bas.

Lors qu'à la troisiéme visite j'eus remis entre les mains de la Dame le Papier qu'elle m'avoit presté, je luy dis que je ne doutois point qu'elle n'eust trouvé aisément l'origine de l'Horloge de Sable. Saturne, me répondit-elle, qui selon ma fiction, reste dans le Palais de l'Amour, m'a fait songer que

c'estoit apparemment luy qui avoit inventé cette Horloge. Vous sçavez, ajouta-t-elle, que sa Femme Cybelle a aimé Atis, & qu'Atis se montrant insensible aux attraits de cette Déesse, a esté métamorphosé en Pin. Comme le Temps réduit toutes choses en poudre, il est à croire que cet Arbre n'aura pas eu un autre sort que celui qu'eut Sangaride. L'Amour qu'Atis a senty pour cette Belle, aura esté de ces Amours qui ne s'éteignent jamais. Le feu de cet Amour aura causé un perpetuel mouvement à la poudre de cet Arbre, & n'aura pas moins agité le Sable avec laquelle elle aura esté meslée & confondue. Saturne voyant ce Sable propre

du Mercure Galant. 33

à remonter au lieu dont il seroit descendu, & luy estant de la dernière consequence que les momens soient reglez, aura composé cette Horloge. Peut-estre qu'il la pose sur sa teste afin qu'on remarque qu'il n'y a rien d'élevé que cette Horloge, & qu'on ne croit pas que Cybelle luy ait joué quelque mauvais tour; car j'ay de la peine à me persuader que c'est pour avoir incessamment l'Horloge en veüe, puis que ses yeux sont au dessous de son front. Il échapa encor d'autres plaisanteries que je ne vous rapporteray point, parce que je m'imagine que le mieux est de quitter la Fiction, & d'en venir à

56 *Extraordinaire*
la verité qui est que je suis
vostre, &c.

DE LA SALLE,
S^r de Lestang.

*Ne jugez pas des Stances qui
suivent par ce qui leur sert de
commencement. Il est peu de Per-
sonnes nouvellement sorties des
Etudes, qui ayent des sentimens
aussi bien reglez qu'on les trouvera
dans cet Ouvrage. Il est du Fils
d'un Maître des Comptes de Pa-
ris. Je ne vous dis rien des Vers.
Je suis assuré que vous serez satis-
faite de leur netteté, & de leur
force.*

SSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSS

STANES

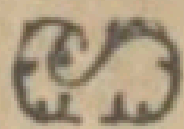
A MONSIEUR ***

D Amon, cher compagnon d'étude,
Qu'un heureux choix fit mon amy,
C'est donc aujourd'huy Saint Remy,
Ce jour aux Ecoliers si rude?
Te souvient-il que l'An passé,
Avec un regret insensé,
Nous quitions les Châps & la Chasse?
Que nous nous faisons un tourment
De retourner dans une Classe,
Pour nous battre à coups d'Argument?

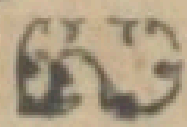
Ca

Il faut joier un autre Rôle;
Il faut chanter d'un autre ton,
Quitter Aristote & Platon,
Pour suivre l'épineux Barthole.
Il faut sur un fatras de Loix,
Dont Justinien a fait choix,

Gesner ses yeux & sa pensée;
Et comme un Sénateur nouveau,
D'une grande Robe plissée
Balayer souvent le Barreau.



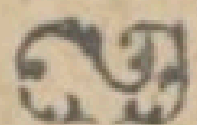
Nous avons quelque conjecture,
Qu'un jour cette Robe au Palais
Fatiguant la main d'un Laquais,
Se garantira de l'ordure.
Mais ce n'est qu'à vingt & sept ans
Que nos desirs seront contents:
Ce terme est long, je le confesse.
Pour le rendre moins ennuyeux,
Occupons nostre esprit sans cesse,
Et travaillons à qui mieux-mieux.



Les plus grands plaisirs de nostre âge
Deviennent enfin languissans,
Lors que nous en saoulons nos sens
Par un continuel usage.
Estre tous les jours faineans,
Ne rechercher que du bon temps,
C'est rechercher l'inquiétude;
Et nous goustons mieux le plaisir,

du Mercure Galant. 59

*Quand deux ou trois heures d'étude
En ont engendré le desir.*



*D'un enragé Sardanapale
Les plus voluptueux transports,
Ne produisent que des remords
Qui rongent une Ame brutale.
Ce sont autant d'affreux Vautours,
Qui d'un cœur renaissant toujours
Se font une féconde proie;
Au lieu qu'un travail vigoureux
Produit une solide joye
Dans le fonds d'un cœur généreux.*



*Plus nous écoutons la paresse,
Et plus nous voulons l'écouter;
Rien n'est si fort à redouter
Que le faux jour de la mollesse.
Damon, ce grand vice abattu,
Suivons les pas de la Vertu,
Et prenons-la pour nostre guide.
Ménageons le temps désormais;
De mesme qu'un torrent rapide,
Il coule, & ne revient jamais.*

I'adjoûte à ces Stances, un Madrigal sur une matiere qui vous surprendra. On a trouvé en Allemagne certains Navets extraordinaires qui avoient la forme de Filles. Vous avez pû en entendre parler, puis que le Journal des Sçavans nous en a donné la figure. C'est là-dessus qu'on a fait ces Vers.

MADRIGAL

UN *Astre propice aux Amans
A versé sur la terre une douce influence.*

*Loüé soit Dieu de l'abondance,
Les Filles naissent dans les Champs.
Aprenez, Beutez orgueilleuses,
Qu'enfin vous devenez plus communes
que nous.*

*Ne faites plus les précieuses,
Nous avons des Navets qui sont faits
comme vous.*

*La Lorraine Espagnolete vous
est connue, & ce que vous avez
déjà veu d'elle, vous a deu appren-
dre qu'elle se divertit aux Enig-
mes, qu'on ne manque point tous
les Mois de luy envoyer à Madrid.
Vous voulez bien qu'en considéra-
tion de la distance des lieux, je re-
prenne en sa faveur une matiere
que le dernier Extraordinaire a
épuisée.*



Madrid 6. Octobre 1678.

*Sur le sens des Enigmes du Mercure
du Mois d'Aoust, reçeuës à Madrid
le dernier jour de Septembre.*

***S**I l'on en croit le sentiment
De la Lorraine Espagnolete,
L'on trouvera qu'assurément*

62 Extraordinaire

*L'une est l'Horloge, & l'autre l'E-
pinete,*

Et voicy son raisonnement.



*L'Epinete a le corps de bizarre figure;
Mais quels que soient ses ornemens
divers,*

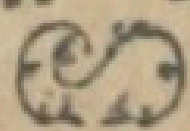
*Elle plaist moins par sa parure,
Qu'elle ne fait par ses concerts.*

*Tout ce que l'on appelle ame & langue
chez elle,*

*N'est pas le mesme que dans nous;
Ses cordes sont d'acier jusqu'à la chan-
terelle,*

*C'est ce metal qui fait ses charmes les
plus doux;*

*Mais sans la plume, l'Epinete
Deviendrait aussitost muete.*



*L'Horloge nuit & jour travaille as-
sidûment,*

*Et bien plus régulièrement
Que le meilleur Ouvrier ne scauroit
jamais faire;*

du Mercure Galant. 63

*Mais une Aiguille est necessaire
Pour ménager son mouvement,
L' Aiguille le regle, & sans elle
Qui luy sert de femelle,
Elle travailleroit fort inutilement.
On a soin de monter l' Horloge,
Quand elle est chez les Grands, ou bien
dans un Couvent ;
Mais lors que le Bourgeois la loge,
Elle est sujete à reposer souvent.*

*Sur la Lettre en chiffre du second
Extraordinaire, à son Auteur.*

M *A foy, Monsieur, tous vos
Lois
Qui valent tant en France,
N'ont point de cours en ce Pais ;
Malgré leur faux brillant, & leur
belle apparence,
Mes yeux n'en sont point ébloüis.*

(N)

*J'ay d'aôrd reconnu sans peine
Leur aloy, leur peu de valeur,*

*Et c'est à leur fausse lueur
 Que la Clef m'a paru certaine.
 L'E c'est la Clef, le Loüis d'or est nul,
 Le Tambour est un V, les S sont des
 Roses;*

*Et suivant mon juste calcul,
 Les figures de tant de choses
 Ne peuvent rien signifier,
 Que ce que l'on va voir au bas de ce
 papier.*

Les Nulles qui sont au devant de
 chaque E, empêcheront de me des-
 couvrir.

Mais ce Défy n'a pas eu lieu pour

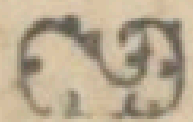
LA LORRAINE ESPAGNOLETE.

*Je vous envoie plusieurs Expli-
 cations sur les Enigmes du Mois
 d'Octobre, qui estoient le Cœur
 & la Nefle. Beaucoup de Per-
 sonnes ont expliqué celle du Cœur
 sur l'Amour.*

I.

Vous avez beau l'envelopper,
Je découvre l'Amour au travers du
nûage.

Quand on a comme moy vescu dans
l'esclavage,
On n'est que trop certain de ne s'y pas
tromper.



L'amour que Berize a fait naistre,
Par des coups si pesans a troublé mon
repos,
Que mon cœur accablé ne scauroit mé-
connaistre
Le cruel auteur de ses maux.



Vous le peignez si bien, qu'on ne peut
s'y méprendre;
On le prend rarement, sans s'en laisser
surprendre.
C'est un capricieux qui rit de tous
nos soins,

Q. d'Octobre.

E

*Qui bien souvent se fait longtemps
attendre,
Et qui vient quelquefois lors qu'on y
songe moins.*



*Il a toujours de grands besoins,
Rien ne suffit à ses desirs avides,
Il fuit le jour, & les témoins;
Des espoirs mal fondez, ou des soupçons
timides,
Le rendent téméraire & tremblant
tour-à-tour: (tile?
'Mais pourquoy faire icy ce détail inu-
Hélas, est-il si difficile
De connoistre l'Amour?*

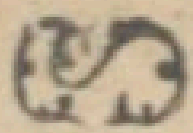
*M. BROSSARD, Conseiller au
Présidial de Bourg en Bresse.*

II.

L*E fidelle Berger, l'esprit en dé-
sarroy,
Ne pouvoit contenter une jeune Ber-
gere,*

du Mercure Galant. 67

*Qui badinant sur la Fougere,
Luy demandoit le nom de vostre Esclave
Roy.*



*Il en rougissoit de colere,
Quand la Belle d'un ton humain
Luy dit; peut-estre que demain
Vous pourrez mieux me satisfaire.*



*Cependant songez-y dans vostre sé-
rieux,
Et ne demeurez pas en si noble car-
riere.*

*Ab, reprit le Berger, je connois le
Compere;*

*Belise, vous estes sa Mere,
C'est l'Amour, je le vois qui paroist
dans vos yeux.*

III.

D*E vostre Cœur si bien caché
Je voudrois sçavoir le mystere;
Je me trouve fort empesché*

F ij

Comment deviner cette affaire.

Mais apres avoir bien cherché,

Je vous diray sans vous déplaire;

Quoy qu'il soit couvert & discret,

Qu'enfin j'ay trouvé le secret

De vostre Cœur.

Les Reformateurs de Bretagne,

IV.

D*Ans cette Enigme surprenante,*
Malgré tes tours mystérieux,

Comm^e dans les yeux d'Amarante,

Amour, je te connois pour le plus grand
des Dieux.

TOURNEX, du Village de Goux.

V.

V*ostre Cœur & le mien, charmante*
Celimene,

Sont deux Cœurs, & cela me g^{ra}nd

Mais malgré mon sort rigoureux,

Et toute vostre resistance,

du Mercure Galant. 69

*I'ose eſſerer que ma conſtance
N'en fera qu'un de tous les deux.*

*L'Amant de ſa Couſine,
d'Argentan.*

V I.

*AH que j'ay de plaisir dans une
Solitude,
où l'eſprit dégagé de toute inquiétude,
n'attache à des Objets qui peuvent le
charmer!*

*Je reconnois l'Amour, ſans ſentir ſes
allarmes ;*

*Et ſi dans mon Deſert il vient porter
ſes charmes,*

*Toſt ou tard, ma raiſon ſçaura le deſ-
armer.*

Le Solitaire de Pontoife.

V I I.

*L'Amour, ce jeune Enfant, dont la
mine effrontée
Se cache deſſous ſon bandeau,*

70 Extraordinaire

*Vint l'autre jour dans ce Hameau
Sous une figure empruntée.*

*Ce folastre avoit épuisé
Mille & mille secrets pour ne le pas
paroistre ;*

*Mais quoy qu'il fust bien déguisé,
Avec un peu de peine on sçeut bien le
connoistre.*

*D'abord pourtant on se trompa,
Chacun examina ce bizarre assem-
blage,*

*Et chacun crût que c'estoit l'équipage
De quelque Compagnon du Sorcier
Agrippa.*

*A son ténébreux voile on trouvoit force
brèches ;*

*Mais pour nous embarrasser mieux,
Il n'avoit point alors de bandeau sur
les yeux,*

*Point d'arc, point de flambeau, de car-
quois, ny de fleches.*

*Cependant on vouloit sçavoir ce que
c'estoit,*

Chacun mettoit son esprit à la gésne,

du Mercure Galant. 71

*Et lors que d'un costé quelqu'une le
tastoit,*

*L'autre à le dévoiler mettoit toute sa
peine.*

*La jeune Iris disoit, c'est quelque Ven-
dangeur*

Qui vient icy pour nous surprendre.

*Climene répondoit, gardons de nous
méprendre,*

*Je voy briller ses yeux d'une amoureuse
ardeur,*

Sur nous il jette un regard tendre,

Et quelqu'une a gagné son cœur.

*Enfin l'Amour parla, l'Amour se fit
entendre,*

Et cet Enfant aimable & doux

Nous dit, prenez bien garde à vous,

*Souvent je prens ceux qui pensent me
prendre.*

*Je suis né Roy des Cœurs, j'aime peu
les Témoins,*

Mes Favoris font de tout un mystere;

Quelquefois je ne couste guère,

*Et quelquefois aussi je couste bien des
soins.*

72 *Extraordinaire*

*Je suis ce doux trompeur qui se glisse
 en vos ames,
 Qui sçais vaincre vos cœurs par d'in-
 vincibles flames,
 Solîmets vos volontez par mes plus doux
 appas,
 Et triomphe de vous quand vous n'y
 pensez pas.
 On ne peut mettre enfin de borne à mon
 Empire,
 Et j'étens mon pouvoir sur tout ce qui
 respire.
 Comme à ce qu'il disoit il donnoit un
 beau tour,
 On voulut pénétrer ses effets & ses
 causes,
 Et consultant son cœur, bien mieux
 que toutes choses,
 Chacun dit que c'estoit l'Amour.*

*Le Secretaire des Vendangeuses
 de Courbevoye.*

VIII.

MOn Cœur a beau faire le brave,
Et se vanter qu'il est né Roy,
Il faut qu'il vive vostre Esclave,
Et qu'il subisse vostre loy.

Quoy que petit, il en vaut bien un
autre,

Et merite bien d'estre pris.

Gardez-le donc, adorable Cloris,

Et le joignez avec le vostre.

D'ABLOUVILLE.

IX.

Belle Iris, vous avez envie
Que je déchiffre le vray sens
Des Enigmes; ouïy, j'y consens:
Mais avant, rendez moy la vie,
Et finissant vostre rigueur,
Recevez sans mépris ce Cœur
Sur qui vous avez tout empire.

Entre nous que tout soit commun,

Q. d'Octobre.

G

*Enfin qu'à l'avenir l'un pour l'autre
on soupire,
Et que nos Cœurs unis ne fassent jamais
qu'un.*

X.

V*iens voir, Mome, dans le Mer-
cure*

*Le Cœur en sa propre nature,
Au vif il l'a représenté.
Tu n'as pas besoin de fenestre,
Et pour le voir & le conneestre,
Il ne faut pas à l'Homme entr'ouvrir
le costé.*

RAULT, de Roüen.

XI.

D*Ans une Enigme du Mercure
I'ay trouvé par écrit un Cœur;
Mais un Cœur de cette nature
N'est guere au goust de mon ardeur.
Ah! j'aimerois bien mieux, à le dire
sans feinte,
Avoir trouvé le Cœur d'Aminte.*

FEUILLET, Avocat à Chartres.]

XII.

A Mans infortunez, que des peines
cruelles
Tourmentent nuit & jour,
Pour quelque Cœur ingrat ennemy de
l'Amour,
Venez vous consoler des rigueurs de vos
Belles,
Cette Enigme par son vray sens
Vous veut offrir un Cœur sensible à
vos tourmens.

LE PETIT ASCAGNE,

XIII.

LE cœur de la Nefle est tout dur;
Un chacun sçait qu'il se partage.
Le mien ne fut jamais volage,
Il ne vit que pour vous, il est tendre, il
est pur.

Charmante Iris, si le vostre est de
mesme,

E ij

*Assemblons-les, nous ferons bien.
 N'est ce pas un plaisir extrême,
 Quand deux Cœurs sont unis par un
 charmant lien?
 L'Amant Fidele, d'Argentan.*

XIV.

A *Moins que la Nefle & Sylvie
 N'amolissent leur dureté,
 Elles n'ont aucune bonté,
 Et n'excitent point nostre envie:
 Mais du moment que la Belle & ce
 Ont quitté leur rudesse, [fruit
 Et pris de la tendresse,
 Ha, l'on voudroit les avoir jour &
 nuit.*

FEUILLET, Avocat à Chartres.

EXPLICATION DE
 l'Enigme en figure.

D *Aphné vers qui mon cœur a tou-
 jours du panchant,
 M'avoit assuré d'estre en ce Boccage
 sombre,*

du Mercure Galant. 77

*Au temps que le Soleil seroit dans son
couchant,*

Mais je n'y trouve que son Ombre.

BONNET, de Vaux.

*Venise ne mérite pas moins de
privilege que Madrid; Et quoy
que la Lettre que j'en ay reçeuë,
traite encor de l'origine des Mou-
ches galantes, je suis assuré que
vous ne la pourrez lire qu'avec
plaisir, puis que vous y trouverez
la confirmation de ce que je vous
ay dit il y a quelques mois à l'a-
vantage d'une Illustre de vostre
Sexe, qui est l'admiration de tous
les Sçavans.*

SS

G iij

reconnoissance. Me voila en beau chemin, & je me trouve-
rois fort disposé à vous expli-
quer les sentimens que j'ay pour
vous, si vostre modestie ne s'op-
posoit aux premieres pensées
qui viennent sur un si agreable
sujet. Je les supprime, Monsieur,
puis que vous le souhaitez, & je
passe à vostre Question galante.
Pour entrer en matiere, je dis
que Madame de Cleves me dé-
sole dans la confidence qu'elle
fait au Prince de Cleves, de la
forte passion qu'elle a pour le
Duc de Nemours. En effet les
suites d'une déclaration de
cette nature ne peuvent estre
que tres-dangereuses. Helena-
Lucretia Cornara, Fille de l'Il-
lustrissime Monsieur Cornaro,

est de cette opinion, & elle l'a
soutenuë dans une celebre
Compagnie, avec tant d'esprit
& de vivacité, qu'elle s'est fait
admirer de tous ceux qui ont eu
le plaisir de l'entendre. Cette
sçavante Fille est l'ornement de
son Sexe, & la merveille de
nostre Siecle. Elle parle cinq
ou six Langues, comme si elles
luy estoient naturelles, & l'Ac-
tion qu'elle a faite depuis peu de
jours à Padoüe doit convaincre
ses envieux, que les Eloges que
je luy rends, sont infiniment au
dessus de ses belles connois-
sances. Vous pourrez luy faire
justice, & convenir avec moy
que cette Sçavante peut pre-
tendre à un aplaudissement uni-
versel, si vous voulez vous don-

ner la peine d'examiner ce qu'elle a composé en Italien sur l'origine des Mouches Galantes. J'en ay fait une version Françoise pour en faciliter l'intelligence aux Curieux.

L'origine des Mouches Galantes est si naturelle, qu'elle se peut prouver par l'Histoire, sans avoir recours aux Fables, & aux Fictions. Auguste estant entré en triomphe dans Rome apres la Bataille d'Actium & les Victoires qu'il remporta sur les Enfans de Pompée, voulût que le bonheur de ses Peuples fust sa passion dominante. L'illustre Mécene son Favory appuya ces beaux sentimens, & ces grands Hommes y travaillerent avec tant d'application

& de succès, qu'ils s'attirerent l'amour des Romains, & la vénération des Etrangers. Les Romains charmez des vertus d'Auguste, luy donnerent le titre de Pere de la Patrie. Ils appellerent Mécene leur Défenseur & leur Protecteur; & les Etrangers surpris des conquestes du fameux Agrippa, Lieutenant des Armées d'Auguste, se soumirent à l'Empire Romain. Agrippa porta ses armes victorieuses aux extrémités de la terre, comme Anchise l'avoit prédit à Enée avant la fondation de Rome. Les Indiens se rendirent tributaires, & ils envoyerent des Ambassadeurs à Rome avec des présens magnifiques. Auguste prit pour

du Mercure Galant. 83

luy des Eléphants, & des Armes à l'Indienne. Il donna des Perles & des Pierres précieuses à Livie; & Julie Fille d'Auguste, si recommandable sous le nom de Corinne dans les Amours du charmant Ovide, se contenta de quelques Bracelets extrêmement rares, de Parfums, & d'un Perroquet qui parloit Indien, & qui faisoit mille bouffonneries. Ce Perroquet mourut peu de jours apres l'arrivée des Ambassadeurs. Julie en fut pénétrée de douleur; & Ovide qui estoit tres sensible à tout ce qui touchoit sa Princesse, fit une Elegie sur la mort de son Perroquet, qui fut estimée de tous les beaux Esprits de Rome, & qui me paroist inimitable. Les

Ambassadeurs des Indes crurent consoler Julie de la perte qu'elle avoit faite, en luy présentant quelques Insectes semblables à des Mouches, que les Indiens appelloient *Mukas*. Les Romains les ont appellées depuis *Muscas* par corruption, & ce sont nos Mouches à présent. Ces Insectes rendoient une odeur tres-suave; & celuy qui servoit de Truchement aux Ambassadeurs, dit agreablement à Julie que les Beutez Indiennes s'en appliquoient au visage, pour relever la blancheur de leur teint. Julie ne pût se tenir de rire de cette nouveauté, qu'elle tourna en plaisanterie. Cependant elle résolut de se servir de ces Mouches

galantes pour surprendre Ovide dans une visite qu'elle attendoit de luy. Ovide la trouva plus charmante en cet état qu'elle ne luy avoit jamais paru, soit qu'effectivement ces Mouches donnaissent un nouvel éclat à Julie qui passoit pour la plus régulière Beauté de la Cour d'Auguste, soit qu'Ovide qui estoit naturellement volage, trouvast des charmes dans ce changement. Quoy qu'il en soit, Ovide dit cent jolies choses sur la malice de Julie. Julie se tira d'affaire avec un enjouement qui enchantoit Ovide; & feignant qu'elle ne s'en rapportoit pas entierement à ses yeux, quoy qu'ils fussent tres-déli-cats, elle consulta son Miroir,

qui luy fit avoüer que cet agreable Cavalier estoit la sincerité mesme. Ovide poussa la galanterie plus loin, & ayant demandé à Julie si ces Mouches n'avoient point de vertu secreete, elle l'assura qu'elles estoient d'un prix inestimable pour leur odeur. Ovide voulut en juger, & s'approchant de Julie, il en fit une si douce experience, qu'il tomba tout transporté de joye entre les bras de cette obligeante Princeesse. Elle trouva l'avanture si singuliere, qu'elle engagea Ovide à faire une Metamorphose sur les Mouches galantes qui avoient donné lieu à ce qui venoit d'arriver. Il est à croire qu'Ovide qui rendoit tous les jours des hommages

éclatans à Julie, le surpassa luy-mesme pour faire ce qu'elle desiroit de luy. L'Histoire dit qu'il intitula cet Ouvrage, *la Déesse des Cœurs*, & qu'il le presenta à Julie. Julie le fit voir à Auguste, qui y remarqua quelques libertez qui choquoient ouvertement le respect qu'un Chevalier Romain devoit avoir pour la Fille d'un Empereur; ce qui fut cause qu'Auguste résolut d'exiler Ovide. Mécene fit tous ses efforts pour appaiser l'Empereur, mais il demeura ferme dans sa résolution. Ovide eut ordre, avant son exil, de supprimer son dernier Ouvrage. Cependant on prétend qu'il en resta quelques Copies à Rome, qui firent connoistre que Julie

estoit la Deesse des Cœurs, & que les trois Graces qui l'accompagnoient estoient les trois Mouches dont Julie s'estoit servie. Le malheur des temps nous a ravy ce chef-d'œuvre d'Ovide, & l'espece des Mouches galantes de Julie s'est perduë avec leur odeur. On les contrefait presentement avec de petits morceaux de taffetas gommé, & les Dames s'en servent communément en France. Il n'y a que les Courtisanes qui en portent à Venise, parce que nos coûtumes sont différentes de celles des François, encor bien que nous suivions leurs inclinations, & que nous aimions leurs galanteries.

Voila, Monsieur, ce que nô-

tre admirable Venitienne dit de l'origine des Mouches, & ses sentimens me paroissent tres-judicieux. Vous voulez bien que je vous decouvre les miens sur un œuf de Serpent trouvé en Provencc, ou en Languedoc. On m'écrivit de Toulon le mois passé, que ces monosyllabes, *ou, pa, re, ma, ne, pa,* sont naturellement imprimez sur cet œuf mystérieux. Il y a quatre jours que je m'applique à y donner un sens, sans en avoir pû rencontrer aucun qui y revienne mieux que cette pensée.

*Soit que LOÜIS LE GRAND ait la Paix
ou la Guerre,
Il n'aura point d'égal sur terre.*

2. d'Octobre.

H

90 *Extraordinaire*

Vous la trouverez renfermée
dans ces paroles.

*Ovans, Pacificus, Regum
Maximus, nesciet parem.*

La Minerve de Venise * fait
voir sa pénétration dans une
autre pensée, sur les caractères
de l'œuf. La voicy.

*Ovo patente, Rei magnæ negotiatores,
Pacem*

*Ovanti Parisiorum Regi manifesta-
bunt,
Nec tendam Parisijs.*

Le lieu où l'œuf a esté trouvé
peut rectifier les conjectures
qu'elle en a tirées sur la Paix,
puis que l'Olivier qui en est le
symbole, vient communément
en Provence, ou en Languedoc.
Je suis vostre tres, &c.

FREDINO.

* Helena Lucretia carnara,

25.25252525252525

FICTION

SVR L'ORIGINE DE

l'Horloge de Sable.

IL n'y a personne à qui le nom
d'Astrée soit connu, qui ne
connoisse aussi le Berger Hilas,
Berger aussi fameux par ses in-
constances, que recommanda-
ble par la vivacité de son esprit,
& par la facilité qu'il avoit à dire
les choses de bonne grace. Une
Bergere de son voisinage, dont
la main n'estoit pas destinée à
porter la Houlette, entreprit de
fixer son humeur volage. Sa
beauté & son mérite en firent

H ij

en peu de temps d'un Amant passionné un Epoux fidelle, mais sa fidelité ne dura que quelques jours. La possession de son bonheur luy devint bien-tost insupportable, & le panchant qu'il avoit à l'inconstance luy fit trouver des charmes dans une autre Bergere, dont les inclinations avoient beaucoup de rapport avec les siennes. Son humeur enjouée & coquette avoit surpris la tendresse du vieil Berger Damon. qui l'avoit tirée de l'esclavage, & d'un nombre infiny de travaux, pour en faire la maistresse de son cœur. L'obligation qu'elle avoit de sa fortune à ce charitable Epoux ne la pût retenir dans son devoir. Elle fut plus sensi-

ble aux feux indiscrets d'un
jeune Amant, qu'aux sages ca-
resses d'un Mary retenu. Sa
nouvelle passion luy fit mesme
oublier de garder certaines me-
sures qu'un reste de bienseance
exigeoit d'elle. Ce ne furent
plus que rendez-vous de part
& d'autre, & le plus souvent
dans la Cabane de l'Epoux
qu'elle trahissoit. Ainsi pen-
dant qu'il gardoit ses Moutons,
un Loup plus cruel que ceux des
Forests, ravissoit je ne sçay
comment la plus chere de ses
Brebis. Ce commerce ne dura
pas longtemps sans que Damon
en sceust toutes les particulari-
tez. On luy aprit que les visites
qu'Hilas rendoit à son Infidelle,
estoyent si fréquentes & si re-

glées à certaine heure du jour, que les Bergers du voisinage luy avoient donné le nom d'Horloge par raillerie. Il resolut de s'en vanger, & pour cet effet il se rendit à sa Cabane à l'heure qu'on pouvoit appeller fatalement l'heure du Berger, suivy de deux Dogues qui avoient souvent mis en pieces des Loups assez furieux. Son dessein estoit de faire exercer leur rage sur le Ravisseur de sa chere Brebis, & il les avoit animez à se jeter sur le premier qu'ils rencontre- roient. On ne scauroit croire quelle fut la surprise de ces deux Amans qui s'estoient retirez dans un Cabinet, quand ils entendirent les menaces de Damon, & les abois effroyables de

ses Chiens. Hilas se cacha dans une Armoire qui estoit dans ce Cabinet, & dans laquelle il trouva deux Phioles d'eau de senteur dont il avoit fait present depuis peu à sa Maistresse. Combien de fois, ne se croyant pas assez en assûrance dans ce lieu parfumé, demanda-t-il aux Dieux d'estre réduit en état de pouvoir se renfermer dans l'une de ces deux Phioles? On dit que l'excès de la peur luy fit attirer toutes les bonnes odeurs qui estoient dedans; & que les Dieux favorables à sa priere métamorphoserent son Corps en un Sable delié, dont le mouvement est le symbole de son inconstance; qu'ils l'enfermerent comme il l'avoit souhaité dans

une de ces Phioles, où sa crainte ne luy donnant presque point de repos, il tâche incessamment de passer de l'une à l'autre, s'imaginant y trouver plus de sûreté; que l'Armoire où il estoit luy sert encor de Prison; qu'il y a retenu le nom d'Horloge que les Voisins de Damon luy avoient donné auparavant, & que par ces écoulemens si fréquemment reïterez, il sert à faire connoistre ceux du temps. Damon estant entré dans ce Cabinet, fouïlla par tout, mais il ne trouva au lieu du Galant qu'il cherchoit, que cette petite Machine qu'il examina de pres. Il soupçonna la Métamorphose, mais il ne laissa pas de se contenter de la vengeance que
les

les Dieux en avoient prise, & afin que le crime de son Infidelle ne demeurast pas impuny, il la condamna à faire passer d'heure en heure le Sable d'une de ces Phioles dans l'autre, & à continuer cet exercice jusqu'à son dernier soupir; ce qu'elle a fait avec une exactitude extrême. On voyoit quelquefois ce Sable qui servoit de regle à toutes les actions, passer plus promptement qu'il ne devoit, afin d'estre touché d'une main qui luy avoit esté chere, & dans laquelle il s'arrestoit souvent tout court, pour avoir le plaisir d'en estre agité d'une maniere agreable. A son exemple plusieurs se servent encor de cette petite Machine pour compasser

2. d'Octobre.

I

le temps de leurs actions, & jamais Amant qui attend l'heure du Berger, n'a estimé trop prompt l'écoulement de ce Sable autrefois animé, ny son passage trop lent quand il a été assez heureux pour avoir trouvé un moment si favorable.

Je vous ay fait voir dans ma troisième Lettre Extraordinaire la Defense de la Belle qu'un Vieillard vouloit abandonner apres l'avoir épousée, parce qu'il s'estoit apperceu que les beaux cheveux qui l'avoient charmé, n'estoient point à elle. On a répondu pour le Vieillard, comme je vous avois dit qu'on s'y préparoit, & voicy de quelle maniere on défend sa Cause.

POUR LE MARY.

S Ille crime de faux a toujours
esté en horreur parmy les
Hommes, & si les Plagiaires &
les Trompeurs ont esté punis de
tout temps fort severement, à
plus forte raison doit-on con-
damner la mauvaise foy de cette
Femme, qui dans le commerce
le plus important de la vie, &
dans le Contract le plus saint, au
lieu d'une parfaite sincerité,
n'apporte que l'artifice & la dissi-
mulation. Qui l'eust pensé
qu'un front si doux, & un visage
si modeste, eussent soustenu sans
rougir des attraits empruntez,
& que sa coëffure au lieu de la
nature, luy eust fourny de faux

appas pour surprendre la liberté
du Vieillard ?

*Il a donné dans le Panneau,
Filets blondins ont pris l'Oyseau.*

La Chevelure ayant esté donnée pour ornement à l'Homme, il s'ensuit qu'un Homme ou une Femme sans cheveux, est sans ornement. Ils ne sont d'aucune autre utilité que pour embellir le visage ; & comme la bouche sert à parler, la langue à s'exprimer, les yeux à voir, les mains à agir, & les pieds à marcher, les cheveux ne sont que pour orner. C'est pour cette raison que les Femmes dès le berceau du monde, ont cultivé leurs Chevelures avec soin. Elles en faisoient une

du Mercure Galant. 101

partie de leur parure & de leur vestement, & de la maniere qu'on nous les dépeint, elles en estoient couvertes jusqu'aux talons. J'ay trouvé dans un ancien Rabin, que les Peignes furent les premiers de tous les Instrumens qu'elles mirent en usage, & qu'elles se servirent d'abord des Arrestes d'un certain Poisson semblable à la Solle, mais dont les ossemens estoient plus solides & plus durs. C'est par cette raison qu'on luy donne en Hebreu un nom qui signifie ordre ou arrangement. On en fit ensuite avec des Ecailles de Tortuës, & avec les dents du premier Elephant qui mourut, qu'on nomma de l'Y voire, & que l'on coupa avec la Scie dont

I iij



Thubal Caïn fut Inventeur aussi bien que de tous les autres Instrumens de fer. Nos Européens, chez qui ces Animaux ne sont si ordinaires, en firent depuis avec des cornes assez communes en ce Païs, & avec des racines d'Arbres. Ce fut avec des plus beaux d'écaille de Tortuë & de dents d'Elephant que la teste blonde de la belle Semiramis, une des premières & des plus grandes Reynes de l'Univers, fut peignée. Lorsqu'on luy vint dire que les Bactriens qui l'assiegeoient dans Babilone, vouloient donner un Assaut general à cette Capitale du Monde, cette Reyne, toute échevelée, se fit amener un Cheval, & sans se sou-

cier du desordre de ses cheveux, poussa droit aux Ennemis. Elle leur parut terrible en cet état : mais je suis sûr qu'elle ne parut pas moins aimable, & que la victoire qu'elle obtint sur eux fut autant un effet de sa beauté que de sa valeur, puis qu'on rapporte que parmy les Prisonniers qu'elle fit en cette occasion, il y en avoit autant de volontaires que de bonne guerre. Nitocris, Dinamis, Amestris, toutes ces vaillantes Reynes qui l'imiterent depuis, ne paroissent en public que les cheveux épars, en memoire de cette mémorable Journée; & quand elles les vouloient reduire sur les loix de la coëffure aux autres tours ordinaires, elles en

laissoient voir la plus grande partie, comme on remarque encor aujourd'huy par les descriptions que l'on fait de la Coëffure Assirienne, la plus belle & la plus superbe qui fut jamais. Aussi il y eut une Loy en ce País qui défendit de mettre sur le Trône des Assiriens, un Prince ou une Reyne qui n'auroit pas de beaux cheveux, & ils sacrifioient au contraire à Vénus, Déesse tutelaire de Babilone, & de qui Semiramis tiroit son origine, les cheveux des Hommes & des Femmes de tous les País qu'ils avoient conquis par les armes. Cet amour des cheveux passa dans les Nations voisines, chez les Perses, chez les Egyptiens, & chez les

Juifs; & si la Fille de Pharaon captiva le plus sage de tous les Rois, la gloire en est deuë à une seule boucle de ses cheveux, & non aux charmes de son visage, puis qu'il écrit luy-mesme que cette boucle n'estoit pas sur son front, mais bien au derriere de sa teste. Cette inclination passa encor chez les Grecs, & les Thraces, où la perte des cheveux a toujours esté reputée une marque d'esclavage & d'ignominie. On sçait que les Dames de Troye se couperent les cheveux en signe de deuil apres la perte de cette déplorable Ville, & que la Mere d'Enée ne trouva point de meilleur moyen de le rendre agreable à la Reyne Didon,

qu'en ajustant curieusement la Chevelure de ce cher Fils quand il fut prest d'entrer dans Cartage. César, le grand César, qui descendoit en droite ligne de ce Prince Troyen, avoit comme luy la Chevelure si belle qu'il a laissé son nom à toutes les belles Testes qu'on appelle à cause de luy Césariées. Il en avoit un soin si particulier, qu'il n'y touchoit que du bout du doigt, & il trompa par là la prévoyance de Caton qui ne pût pas s'imaginer qu'un Homme qui avoit tant de peur de mêler les rangs des boucles de sa teste, fust capable de troubler un jour la Republique. Cependant il en fut le Tyran. Il la renversa toute, & cette Re-

publique périt avec ses cheveux, puis qu'il devint chauve par punition du Ciel. C'est ce que ses Soldats luy reprocherent en plein Triomphe où il estoit permis de dire toutes les veritez, criant, *Voila le Galant Chauve.* Les anciens Romains avoient leurs Chevelures en si grande recommandation, qu'on a donné parmy eux le nom de *Cincinnatus* & de *Cinna* aux plus grands d'entr'eux, parce qu'ils avoient de belles Testes & bien bouclées; & *Berenice* cette aimable Reyne des Juifs, qu'un Empereur Romain emmena de son País, & qui posseda les affections & le cœur de ce Prince, n'auroit jamais fait cette conquête sans le charme inex-

plicable de ses beaux cheveux, qui ont eu l'avantage d'estre consacrez dans le Ciel, & dont on a fait une Constellation; honneur qui n'estoit deféré qu'aux choses dignes d'une memoire éternelle. Mais pourquoy chercher parmi les Nations étrangères des témoignages de ce qui est de tout temps en veneration chez nous? Une partie de nostre Gaule n'a-t-elle pas esté nommée autrefois Cheveluë à cause des belles Testes de nos Ancestres; & lors que les François secouïerent le joug des Romains ne laisserent-ils pas croistre leurs cheveux en signe de liberté? N'avons nous pas un de nos Roys de la premiere Race qui les avoit longs & beaux par ex-

cellence, Clodion que nos anciens Croniqueurs ont nommé le Chevelu? Enfin cette coûtume est passée jusqu'à nous d'aimer naturellement les cheveux, & de les nourrir avec soin. La Nature mesme a donné aux Animaux les plus nobles cette espece de beauté, comme aux Lions, & aux Chevaux, qui semblent se glorifier de la longueur de leurs crins; & les Naturalistes rapportent que les derniers ne s'apriivoient qu'après qu'ils leur ont esté coupez. Ils en ont moins de fierté, & se soumettent au joug, aux mords & au caveçon. Mais quand ce sentiment ne nous seroit pas commun avec les plus nobles Animaux, & avec tous les Peuples de la Terre, il suffit

110 Extraordinaire

d'estre en France pour avoir de l'inclination pour les cheveux. On voit par les peines que nos Dames se donnent à se les conserver, quelle estime elles en font; les leur oster a toujours passé pour un suplice des plus honteux. Ainsi ce n'est pas sans sujet qu'un Mary demande qu'il luy soit permis d'abandonner une Femme qui l'a trompé par de faux cheveux, & qui manque de la plus honorable, & de la plus charmante qualité que l'on puisse desirer dans une Personne de son Sexe.

Vous devez avoir entendu parler d'une contestation qui s'est émue, pour sçavoir si la Langue Latine avoit quelques avantages

du Mercure Galant. 'III

sur la Françoisse en matiere d'Inscriptions. Force habiles Gens soutiennent que cette derniere ne cede à l'autre en aucune sorte ; & pour le prouver, ils se servent de quatre Traductions de six Vers Latins que M^r de Santeuil Chanoine de S. Victor, a faits à la priere de la Ville, sur la Pompe du Pont Nostre-Dame. Ils y sont gravez en lettres d'or, & mériteroient la récompense qui fut donnée autrefois à Sannazar pour les six qu'il fit sur Venise à la sollicitation du Doge de cette fameuse Republique. Souffrez, je vous prie, que je fasse icy grace au Latin contre ma coutume, en vous envoyant les six Vers de M^r de Santeuil. Il est nécessaire que vous les voyiez, non seulement pour décider la Question dont il

du Mercure Galant. ^{II}

*Quò fluat, & dulces nectit ubique
moras.*

*Hinc varios implens fluctu fubeunte
canales,
Fons fieri gaudet, qui modo flumen
erat.*

I. TRADUCTION.

E *Prise des beautez d'un séjour si
charmant,*

Je coule bien plus lentement.

*Je m'arreste par tout, & mon onde
incertaine*

Semble mesme oublier son cours.

*Ainsi ces longs Canaux, où je coule
sans peine,*

*Font qu'avec joye, apres mille détours,
De Fleuve que j'estois, je me change
en Fontaine.*

II. Traduction.

A *Vssitost que la Seine en sa course
tranquille*

*Joint les superbes Murs de la Royale
Ville,*

Q. d'Octobre.

K

114 Extraordinaire

Pour ces lieux fortunez elle brûle d'a-
mour,

Elle arreste ses flots, elle avance avec
peine,

Et par mille Canaux se transforme
en Fontaine,

Pour ne sortir jamais d'un si charmant
sejour.

III. Traduction.

Que le Dieu de la Seine a d'a-
mour pour Paris !

Dés qu'il en peut baiser les rivages
chériss,

De ses flots suspendus la descente plus
douce

Laisse douter aux yeux s'il avance, ou
rebrousse.

Luy-mesme à son Canal il dérobe ses
eaux,

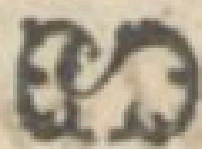
Qu'il y fait rejallir par de secrettes
veines ;

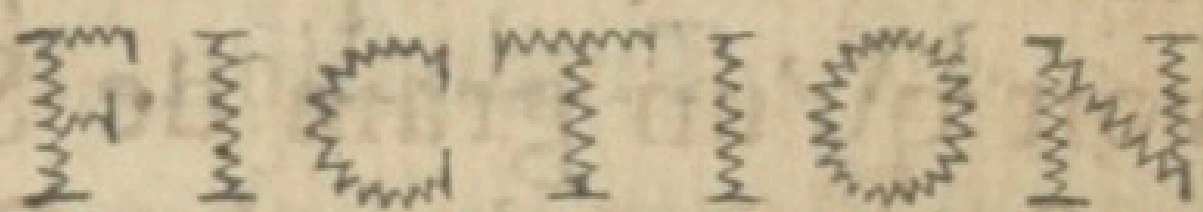
Et le plaisir qu'il prend à voir des lieux
si beaux,

*De grand Fleuve qu'il est, le trans-
forme en Fontaines.*

IV. Traduction.

A *L'aspect de Paris, ce Fleuve
ambitieux,
De retarder ses flots dans ces superbes
lieux,
Par des sentiers divers s'écarte & se
détourne,
Et sur luy-mesme enfin il semble qu'il
retourne.
Dans ce double panchant, on presente
à ses Eaux
Une route innocente, & des chemins
nouveaux;
Il y court, & charmé du plaisir qui
l'entraîne,
Il se croit trop heureux de devenir
Fontaine.*





SVR L'HORLOGE

de Sable.

UN Avare ayant amassé le plus qu'il luy fut possible de grains de ce Sable d'or, qui est commun sur les Rives du Pactole, estoit dans un fort grand embarras, pour en tenir un compte exact, car il n'y avoit pas d'apparence de le compter, comme on fait aujourd'huy l'or ou l'argent. Il en échapoit de ses doigts, & il en mettoit souvent deux ou trois grains, en croyant n'en mettre qu'un. Ce

fut luy qui s'avisa de ce double Globe de crystal, qu'il sépara par une ouverture si petite, qu'il n'y avoit qu'un grain de Sable qui pust descendre du Globe d'enhaut dans celuy d'enbas; & afin de ne se point tromper, il pouvoit en le renversant, réitérer sa suputation, pour estre plus assuré si elle estoit juste. Mais voicy un nouvel embarras. Il n'y avoit point de nombre dans l'Arithmétique pour calculer ce nombre infiny de grains de Sable, & il devoit craindre qu'en multipliant il n'y eust de la confusion. Enfin apres y avoir longtemps resvé, il s'imagina que ce seroit une chose plus commode d'en faire la suputation, en prenant garde combien

il en passoit chaque heure du jour ; car le nombre des heures n'estant que de vingt-quatre, il auroit bientost fait son compte. Cette pensée réüssit plus qu'il ne croyoit, puis qu'elle a servy depuis à compter les heures du jour. En effet, il y a peu de Cabinets d'étude, où l'Horloge de Sable ne soit en usage, pour une autre espece d'avarice, qui est la seule qui soit honneste, & qui consiste à faire profiter toutes ses heures, sans craindre que cette usure ne soit pas permise.

*A la Ruë de Bretagne, à
la Pomme de Calvile,
ou de Discorde.*

*Les six Lettres que je fais suivre
sont de M^r l'Abbé de la Valt,*

plus de reserve. Il est vray qu'il n'approuve pas que nous fassions agir dans nos Vers les Anges, les Prophetes, les Saints, & Dieu mesme, comme les Anciens intéressoient à leurs Poëmes toutes leurs Divinitez. Il semble que c'est profaner nos mysteres, leur donner un air de Fable, & que nostre Religion est trop sainte, pour estre employée dans des Ouvrages de pur ornement. Cette réflexion, Monsieur, ne s'est point présentée à beaucoup d'illustres Auteurs, qui ont crû pouvoir se servir du Systeme de leur Religion pour égayer leur Poësie. Ils se sont laissez conduire par les grands exemples d'Homere & de Virgile, sans crainte d'en estre

estre trompez. Vous condam-
nerez donc aussi, si vous le vou-
lez, & la Jerusalem, & la Pu-
celle, & Constantin, & tant
d'autres. Pour ce qui est des
Fictions Payennes, que l'on
melleroit dans un Sujet Chres-
tien, Sannazar l'a fait, & on le
fait tous les jours; mais c'est
encor une faute qui est remar-
quée dans l'Art Poëtique, ce
chef d'œuvre de nostre Siecle.
C'est estre, dit on, folement
idolâtre. En effet, il semble
qu'il n'y a rien de moins régu-
lier que de voir cette bizarre
disproportion de Personnages.
Car enfin dans tous les Poëmes,
excepté le tragique, le Poëte
paroist avec les Acteurs qu'il
introduit, de sorte que c'est

2. d'Octobre. L

une veritable confusion de voir un Poëte Chrestien se mesler luy & ses mysteres avec des Divinitez Payennes. Mais lors que le Sujet est prophane, pourquoy n'oser pas employer, pour l'embellir, les ornemens de la Fable? C'est honorer la verité, que d'aimer tout ce qui a son air. Feindre en Poëte, ce n'est pas, comme le vulgaire croit quelquefois, un art de mentir, mais d'exprimer ce que la verité a de plus propre pour plaire à l'Esprit. Ces Fictions sont des manieres délicates de la peindre & de l'insinuer dans l'ame. J'espere vous faire voir dans la Lettre suivante, qu'à prendre les Fictions en ce sens-là, il est difficile de ne leur donner pas quelque

du Mercure Galant. 123

rang au nombre des plus agreables & des plus utiles ornemens du Discours.

LETTRE II.

IE puis vous assurer, Monsieur, que l'Autheur qui écrivit il y a quelques années une belle Elegie Latine contre l'usage des Fables, y modere sa critique par la mesme exception dont j'ay commencé de vous parler. Il veut bien que Neptune, les Tritons, Jupiter, & les autres noms destinez à la Poësie, y entrent pour animer ses expressions, & leur donner de la vie & de la force. Il auroit fait tort à la gloire que son illustre Frere merite par ses beaux Vers

L ij

de condamner des ornemens qui font une partie considérable de leur beauté. De plus, les Philosophes, les Sages comme luy, se sont permis dans leurs discours & dans leurs instructions mesmes, l'allégorie, la métaphore, & les autres figures, qui ne subsistent que par les Fictions. Il sçait bien que le style le plus saint en reçoit quelquefois. J'ay pris souvent plaisir avec luy de lire de fort beaux endroits de S. Gregoire de Nazianze, & de quelques autres Peres, où les Vertus, les Vices, les Passions, la Paix, la Guerre, ont une ame, un corps, & des traits, qui les distinguent, avec des mouvemens qui leur donnent part aux evenemens dont on parle. Mais

il est vray qu'il ne prétend pas que les Divinitez Payennes entrent dans la composition du Poëme, pour y prendre interest aux actions qui se passent, ou pour en avoir la conduite. Il borne l'usage de leurs noms aux figures qui servent seulement à l'expression. Il consent qu'on les employe comme des termes auxquels nous n'avons pas droit d'oster de certaines significations que les Anciens leur ont données. Je puis bien vous nommer ceux dont je vous parle, qui sont Monsieur de Santeuil de S. Claude, & Monsieur de Santeuil de S. Victor. Celuy-cy qui aime avec passion les Poëtes, ne pût supporter qu'on donnast des bornes si étroites à

leurs Fictions. Il crût que son Frere, qui les vouloit éloigner des affaires de la Poësie, leur faisoit un tort aussi considerable que Platon leur avoit fait autrefois, en les chassant de sa Republique. Il y eut entr'eux une contestation sérieuse. On choisit un Arbitre, qui est presentement un des plus illustres Prélats du Royaume. On broüilla mesme le sujet de la querelle. C'est ce qui arrive presque toujours dans les contestations. Je fis en ce temps-là un voyage à la Trape, & je n'ay pas sçeu ce qui fut prononcé par Monseign^r l'Evesque de Troyes, qui estoit en ce temps-là M^r l'Abbé de Chavigny. Ce seroit neantmoins l'endroit le plus im-

portant de la dispute dont je vous fais le recit ; car mesme il y a du plaisir & de l'honneur pour ceux qui aiment les belles Lettres, de se souvenir qu'un Docteur d'une si profonde érudition, ne les a pas jugées indignes de quelques-uns de ses soins. Mais le Public peut lire la condamnation de M^r de S. Claude dans l'Art Poétique. On y déclare que dans une prophane & riante peinture, on peut faire un bel usage des Fictions. On leur donne part à la conduite du Sujet. On fait juger que cette liberté de s'arrêter au vray-semblable, est une consolation à l'Esprit, qui dans l'état où nous sommes, ne trouve pas la verité, ou l'ayant

trouvée, n'a rien qui l'aide à la reconnoître. Mais puis que vous voulez que je donne quelque chose du mien, j'y consens, & ne vous demande temps que jusqu'à demain.

LETTRE. III.

IE ne suis point surpris, Monsieur, que de fort honnestes Gens ayent esté dans le mesme sentiment que M^r de S. Claude, & qu'ils n'ayent pas voulu que les Fictions Payennes fussent receuës dans nulle Poësie. Ces Messieurs se trouvent si bien de leur maniere sincere, que cela leur fait haïr tout ce qui s'en éloigne. Ils ne pardonneroient pas au monde l'usage des com-

plimens, qui sont les Fictions de la vie civile, & la Fable de la conversation, si l'on peut exprimer ainsi ce que j'en pense. Toute figure seroit interdite, si un peu de réflexion ne modéreroit l'ardeur qu'ils ont pour la vérité. Ils considerent donc que les Hommes estant les maistres de leurs expressions, ils peuvent user des termes qu'il leur plaist, que ce seroit une injustice de leur oster le droit de nommer les choses, comme elles ont esté nommées autrefois, que personne ne peut estre trompé par les termes figurez, qu'ils sont d'une institution publique qui les unit avec la vérité; mais ils ne veulent point donner cours à des Fictions chimeriques, tel-

les que font les Payennes, à des contes vagues, à des images fausses, qui ne representent rien de réel. En verité, Monsieur, ce sentiment est si digne des Gens d'honneur, qu'il n'est pas possible de n'en estre pas fort content. Mais on peut aimer la verité, & ne haïr pas les Fictions. Voicy comme j'entens cette maxime. C'est que dans les narrations des aventures les plus fabuleuses de l'Antiquité, & que l'on fonde sur ce que les Anciens ont crû, ou ont écrit, on peut s'instruire aussi-bien que dans l'Histoire la plus constante. C'est un sens que l'on peut donner à ces paroles d'Aristote, que la Poësie n'est pas moins amie de la Sagesse & de la Verité,

que l'Histoire. Celle-cy nous apprend ce qui s'est passé dans la vie des Hommes. On apprend par le moyen de l'autre ce qui s'est passé dans leurs opinions. Il me semble, Monsieur, que ce n'est pas une chose moins utile de s'instruire de ce que les Hommes ont pensé, que de ce qu'ils ont fait ; & comme l'injustice des actions n'empesche pas qu'on ne les apprenne, & qu'il y a un bon usage que l'on peut faire des exemples du Vice, comme un autre que l'on peut tirer des exemples de la Vertu; de mesme l'extravagance des opinions Poëtiques sur la nature immortelle de Dieu, & les portraits extraordinaires qu'ils faisoient de leurs Demy-Dieux,

n'empeschent pas que ces portraits & ces opinions n'ayent esté, & pour peu que l'on ait envie de faire des réflexions morales, qu'ils ne puissent servir d'exemple & de conviction de l'excès horrible où la folie des Hommes peut porter leur esprit. Ainsi on prend fort à propos le sujet des Spectacles d'aujourd'huy, du Systheme de la Poësie ancienne. Nous pouvons en user avec autant de liberté, qu'aux siècles d'Euripide, ou de Senèque. Andromede, Psyché, Medée, peuvent paroistre au milieu de nous, & toutes les Fictions dont on les embellira, peuvent plaire, sans aucun préjudice de la verité. La Peinture peut s'en servir sans scrupule,

Tout cela tient lieu d'une Histoire Poétique. Mais de plus, si les Anciens n'ont pas esté assez extravagans pour entendre littéralement la mythologie de leurs Dieux, si ces absurditez litterales n'estoient que pour le Peuple, qui n'a jamais pû s'en passer; enfin si l'on n'introduit ces Fictions anciennes que pour représenter la Verité par plusieurs images, elles peuvent nous tenir lieu de la Theologie, de la Politique, & de la Morale des Anciens. Il n'y a qu'à les pénétrer un peu, & s'en faire une clef, comme d'un Chiffre mystérieux. Si l'on veut en avoir un modele, il y en a un excellent au Traité d'Isis & d'Osiris, qui est dans les Oeuvres du sage

Plutarque. Vous voyez, Monsieur, que sans m'éloigner de la belle disposition dans laquelle est M^r de S. Claude, avec ses Amis que j'honore toujours beaucoup, il y a des moyens de ne desapprouver pas les Fictions Payennes dans un Ouvrage qui ne soit pas consacré par la sainteté de nos Mysteres. Cependant il faut y garder quelques mesures, & c'est de quoy je vous parleray une autre fois.

LETTRE IV.

Comme je vous écris, Monsieur, sans avoir aucun Livre, la belle Biblioteque de l'Aurore de cette Ville m'estant devenuë inaccessible pour quel-

ques intereſts particuliers, où la bienſéance & l'honnéſteté m'obligent de prendre part, je ne ſçay pas ſi je cite fort juſte en vous diſant que c'eſt le Varron François (vous ſçavez bien que j'entens parler du docte Monſieur Ménage) qui nous apprend qu'il n'y a pas un ſeul mot dans noſtre Langue, dont on ne puiſſe faire un bon uſage. Pour ce qui eſt de la maxime d'Horace, que les plus belles choſes ceſſent de l'eſtre, quand elles ne ſont pas en leur place, j'en ſuis plus certain; & c'eſt ſur ce pied là, Monſieur, que n'eſtant diſtrait icy par aucune galanterie, & prenant plaiſir quelquefois à reſver en Philoſophe, j'ay conſideré que les bonnes ou les mauvaiſes

mesures que l'on prend dans l'usage des Fictions, gâstent ou embellissent les Ouvrages où elles sont employées. Je puis justifier ce que je vous avance par un exemple qui n'est pas indigne de vostre curiosité. Il est vray que c'est une disproportion que l'on a condamnée, de mêler des Fictions Payennes, & de les faire entrer dans un Sujet de Religion. Cependant y a-t-il rien de plus beau que celles du sixième Livre de Constantin, du sçavant Pere Mambrun Jesuite? On y trouve une invention merveilleuse. Crispe y paroist dans un sommeil profond. Il y est transporté par un songe au Temple de l'Amour. Il le voit, il y assiste aux Sacrifices,

Il en voit tous les myſteres, que l'Amour luy explique. Toutes les aventures de la Fable ancienne y ſont traitées en peu de Vers. Tout cela n'a rien qui ne ſoit d'un Maiſtre. Car enfin toutes ces choſes ne ſont que des ſonges; & que ne leur permet-on pas? Mais ces ſonges n'arri-vent qu'à ceux qui ont dormy ſur le Parnasse, comme Heſiode; ou pour parler plus juſte, qu'à ceux qui y ont veillé longtemps. Ce ſeul exemple fait voir que l'art d'un Maiſtre met toutes choſes en œuvre, que tout eſt permis à celui qui ne ſe permet rien contre la raiſon, & qu'il ne faut ſouvent qu'un tour d'ima- gination pour rectifier tout un Ouvrage, ou pour le perdre. Si

Q. d'Octobre.

M

les égards que je dois à la complaisance generale que vous avez pour vos Amis, ne me défendoient de condamner personne, je vous nommerois de fort jolies Pieces, qui ont esté défectueuses par la negligence que l'on s'est permise de ne pas donner un assez bon caractere à des Fictions d'ailleurs fort ingénieuses. Je vous diray seulement qu'il me souvient toujours de la comparaison de Plutarque, & que je ne scaurois estimer ces toiles d'Araignées qui sont étenduës en l'air, sans appuy, sans soutien, & que le vent dissipe aisément. Je parle de ces vagues & vaines Fictions que quelques-uns produisent d'eux-mesmes, & qui n'ont aucune signification soli-

de ; qui ne contiennent ny métaphore, ny allégorie, & qui ne sont soutenues d'aucune imitation de l'Antiquité. C'est un conte en l'air ; c'est l'imagination particulière d'un Homme, à laquelle je ne dois pas prendre plus de part qu'à tous les autres Phantômes dont il luy plaist de s'entretenir. Ainsi, Monsieur, quand quelques-uns de mes Amis se divertiront à feindre quelque chose, je les avertiray toujours de représenter dans leurs Fictions quelque vérité, & de n'espérer pas que l'on aime leurs Fables, si elles n'ont rien de solide. Je vois bien, Monsieur, que je vous dois présentement une Lettre sur l'Art des Fictions, dont je vous pro-

mets de m'acquiter au premier jour.

LETTRE V.

JE vous prie, Monsieur, de n'attendre pas de moy que je m'engage à traiter de l'Art de toutes les Fictions. Je n'écris pas avec plaisir ce que l'on a dit avant moy. Il y a des Poëtiques si excellentes, que l'on peut bien vous y renvoyer, sans craindre que vous n'en soyez pas fort content. Celle qui a paru depuis quelques années avec les fameuses Satyres, est quelque chose de si parfait, que l'on peut s'y arrester, sans qu'il soit nécessaire d'aller jusqu'à l'Epistre aux Pisons de l'ingénieux Horace, ou au Traité d'Aristote.

Afin que rien ne manquast en ce genre-là au Parnasse François, Apollon a inspiré le plus agreablement du monde Monsieur de la Fontaine de donner au Public des Apologues, des Fables, dont les exemples peuvent supléer à tous les préceptes. Mais je crains bien que ces excuses qui devroient me dégager de la promesse que je vous ay faite, ne vous contentent pas. Il faut donc vous adjoûter, qu'estant fortement persuadé qu'il n'y a rien qui plaise davantage à l'Esprit, que ce qui est vray (car la connoissance & la verité sont l'une pour l'autre) toute la beauté d'une Fiction est comme celle d'un Portrait, dont la perfection consiste à

bien ressembler à l'Original. Nous faisons icy ce qui se pratique en amour durant l'absence. On se console par le Portrait d'une belle Personne, dont on est éloigné par les différentes rencontres de la vie. On ne la voit plus ; on n'a pas cet agreable plaisir que la présence inspire ; mais plus on sent de chagrin & d'inquiétude d'un éloignement dont la fortune ou le devoir nous font souvent une nécessité, plus on appelle à son secours le charmant souvenir de sa Maistresse, & on se sert avec quelque satisfaction de tout ce qui peut nous aider à retrouver en quelque maniere les douceurs de sa présence. C'est ainsi, Monsieur, qu'estant fort éloi-

guez de la verité, qui merite toute nostre estime, & cette forte inclination qui nous porte à la desirer; c'est ainsi, dis-je, que pour nous consoler de son absence, les Portraits nous charment, & les Fictions sont sans doute des extraits & des copies de la Verité. Si l'on pénètre un peu cette pensée, & que l'on découvre toutes les instructions qu'elle renferme, je suis fort persuadé que l'on verra qu'il n'y a point de Fiction, où une certaine unité d'action, de temps, de lieu, & d'autres circonstances, ne soit fort nécessaire. Si j'écrivois à une Personne moins intelligente que vous, je ne me servirois pas, Monsieur, de ces termes; du

moins je les expliquerois. Mais vous n'avez pas besoin d'explication, & je marque seulement icy ce qui est au dela de ce que l'on dit communément; car je sçay bien que de la maniere dont vous estes, on ne sçauroit pousser les choses trop loin. Ainsi je n'ay qu'à conclure de ces principes incontestables, que la moindre irrégularité gaste toute une Fiction. Que doit-on penser de certaines disproportions grossieres, qui offensent la justesse du discernement? Cependant on en voit souvent de ces disproportions, non seulement dans les Ouvrages des Poëtes, où il seroit peut-estre plus difficile de les reconnoistre, mais dans ceux des Peintres,
ou

où elles sautent aux yeux. Vous estes à Paris, Monsieur, & si vous voulez y prendre garde, il y a peu de beaux Tableaux dans les Eglises, qui soient exemts de ce défaut. Je connois un de mes Amis, qui en a fait une liste, où les choses me parurent si extraordinaires, que je le priay de me permettre de les voir moy-mesme, avant que de croire que l'on eust osé insulter aux yeux de tout le Royaume avec tant de temerité. Mais je sors des bornes où je dois me renfermer, en entrant un peu dans la Satyre. Je n'ay néanmoins nommé personne. J'ay desiré seulement, que puis que la Poësie & la Peinture sont des imitations de la verité, que le premier soin

Q. d'Octobre.

N

des Poëtes & des Peintres soit d'éviter de certaines contradictions, qui ne peuvent estre que fort desagreables à des yeux un peu fins. Apres tout je veux bien entrer demain dans vos sentimens, & vous faire l'éloge de quelques Fictions qui ont paru depuis peu. Leur exemple sera plus utile que des preceptes, & vous sera plus agreable, à vous, dis-je, qui aimez à considerer plutôt les choses par ce qu'elles ont de bon, que par ce qu'elles ont de mauvais.

LETTRE VI.

IL y a dans les agreables Livres des Jardins, que le Pere Rapin a composez, plus de bel-

les fleurs, Monsieur, que dans les Parterres les plus celebres. Et mesme, à vray dire, il s'en faut beaucoup qu'il y ait rien au monde de plus fleury que les charmantes descriptions dont il a embelly son Ouvrage. Ce n'est pas seulement le sujet d'où il traite qui me fait parler ainsi. C'est que sa Muse orneroit des épines aussi bien que des roses, & qu'il est vray que les fleurs ne reçoivent pas de l'Astre qui les peint des couleurs plus vives, que de ce digne Successeur de l'incomparable Virgile. Puis-je, Monsieur, vous nommer un lieu plus agreable, pour y prendre plaisir à chercher les Fictions les plus ingénieuses du monde? C'est là que l'on peut en prendre sûre-

ment des modeles. Elles sont toutes tirées d'apres nature. Ce sont des copies fidelles des plus beaux traits de la Morale. La Fable ancienne y est amenée avec tant d'art, qu'il semble que les Grecs n'ont rien inventé d'agreable, que pour embellir ces Jardins. Il ne faut pas que l'on se persuade que ces jeux d'esprit, ces honnestes divertissemens, qui servent de recreation aux grands Hommes, comme est celuy dont je vous ay parlé, & qui preparent mesme leur style aux Sujets les plus importants; il ne faut pas, dis-je, que l'on croye qu'ils se presentent indifferemment à toutes sortes d'esprits semblables à ces Sylphes, à ces Salamandres, à ces

habitans de l'Air, dont on parle icy plus qu'en lieu du monde, la connoissance que l'on en a estant plus proche de sa source, puis que le fameux Nostradamus est d'une petite Ville de cette Province. Il faut s'estre purifié l'ame, pour avoir de ces apparitions. Elles n'arrivent jamais, qu'apres s'estre formé longtemps le goût des belles Lettres, & avoir eu quelques familières conversations avec les Muses. Si l'on voyoit souvent dans vostre Mercure, Monsieur, des Fictions aussi ingénieuses que celles de M^r de Fontenelle, on entreroit plus aisément dans l'estime que l'on doit à ces galans Ouvrages, & il arriveroit sans-doute, que l'idée s'en formeroit

communément & d'une maniere fort juste dans les esprits. On verroit apres cela avec plaisir de fort jolies Fictions sur les Sujets qu'il vous plaira de proposer. On n'entreprendroit pas d'en écrire, sans avoir quelque connoissance de la Fable. On auroit recours aux Anciens. On s'instruiroit. Je n'ose presque vous dire qu'il y a assez de Gens qui se font tort à eux-mesmes. Ils croient qu'il n'y a qu'à deviner au hazard quelque Enigme, & à se servir de la complaisance generale que vous avez pour tout le monde. Ils peuvent bien se flater aussi de quelque succès dans les Fictions; mais il est difficile de donner ces sortes d'avis, & de troubler la joye que l'on

a de se faire un commerce avec vous. Il y a déjà quelqu'un qui ne manquera pas de se vanger sur les Lettres que je vous écris. Il est néanmoins de l'honneur de nostre Siecle, Monsieur, & des Provinces du Royaume, que l'on n'expose pas mal à propos ses Ouvrages à une infinité de Gens qui ont beaucoup moins de complaisance & d'honnesteté que vous. Je vous avoüe que j'ay crû contribuer en quelque chose au bien public écrivant quelque chose sur les Enigmes, & sur les Fictions. Car enfin il y a lieu d'esperer, ou que l'on prendra la peine de s'en bien instruire, si on veut vous en envoyer, ou que vous n'aurez pas celle d'en recevoir

152 *Extraordinaire*

beaucoup de mauvaises. Il est
vray néanmoins, Monsieur, que
la passion de vous rendre service
a encor plus de part à ce que je
vous écris, que l'intérêt pu-
blic.

A Aix ce 14. Decembre.

*M^r l'Abbé Mallement de Mes-
sange a trouvé une nouvelle façon
de Cadran Solaire, par le moyen
de laquelle on peut faire toute sorte
de Cadrans sur une mesme sorte de
Plan, quelle qu'elle soit; au lieu
que par la façon commune on n'en
peut faire que d'une sorte, deter-
minée & contrainte pour chaque
sorte de Plan.*

*On a admiré autrefois l'art d'as-
sembler en une mesme pierre plu-
sieurs faces où l'on pût tracer plu-*

du Mercure Galant. 153

ficurs sortes de Cadrans, une sorte sur chaque face. On en a fait l'embellissement des Jardins, dans les Palais, & dans les Maisons de plaisance; & M^r l'Abbé Malletment dont je vous parle, a trouvé l'art d'en faire presque une infinité tous différens sur un mesme Plan.

Par le moyen de cette façon d'Orloge, lors que le Soleil luira, on verra dans une Chambre un Cadran bien fait contre les Vitres, marquer l'heure dans la dernière justesse; & dès que le Soleil cessera de luire, le Cadran disparoitra entièrement, sans qu'il y en reste la moindre marque.

Presque en tous les Cadrans qu'on fait de cette maniere, on peut mettre l'axe & le style ou par dessus ou par dessous le Cadran, & mesme

154 *Extraordinaire*

d'une maniere entierement contraire à la situation de l'axe du monde ; au lieu que l'ancienne façon l'observe si religieusement, qu'elle n'ose s'en écarter d'une minute. On peut mesme en faire quantité sans lignes d'heures, & sans aiguilles, & l'heure se trouvera toujours juste dans le mesme endroit.

Enfin dans la façon commune, les lignes des heures sont toujours fixes, & ce qui les détermine est errant ; au lieu qu'icy les lignes des heures sont errantes, & ce qui les détermine est fixe ; & si l'on veut, tout est mouvement contre le mur, l'axe & les heures se promènent, & font divers tours sur la muraille.

L'Autheur de cette Invention, surpris avec toute la terre des pro-

digieuses Actions de nostre invincible Monarque, & voyant que tous les Arts & toutes les Sciences luy doivent l'éclat où elles sont aujourd'huy, a formé un Dessen de ces Cadrans à la gloire de cet incomparable Héros. Il represente une Minerve tenant son Bouclier, sur lequel la lumiere du Soleil peint des Devises, qui selon la suite des heures du jour, representent la suite de la Vie du Roy. Ce Cadran est sans lignes d'heures & sans aiguilles. Les Devises ont toutes le Soleil pour corps, & ne se voyent pas toutes à la fois sur le Bouclier, mais elles se succedent les unes aux autres, suivant le rang qu'elles tiennent dans la Vie du Roy.

I'en ay fait graver le Dessen que je vous envoie. Examinez tou-

tes les Devises qui le forment, & souvenez-vous que ce Cadran estant un Cadran Solaire, il ne commence à marquer qu'à six heures du matin, & qu'ainsi vous devez regarder cette sixième heure comme la première. Je viens à l'explication de ces Heures.

La première qui est marquée VI. dans le Cadran, est un Soleil qui en naissant dissipe les nuages dont il est envelopé. Ces paroles luy servent d'ame, Nascens nubila dissipat. Le Roy dès sa plus grande jeunesse a dissipé les troubles qui s'estoient élevez dans son Royaume par l'emportement inconsidéré de ses Sujets que les Etrangers animoient à la revolte. Plusieurs Batailles qu'il gagna dans ce temps-là luy firent surmonter tous les obstacles que les

du Mercure Galant. 157

*Armées ennemies formoient contre
luy.*

Comme un Soleil naissant dans des
nuages sombres

Dégage sa clarté de la nuit & des om-
bres,

Et parmy les débris des humides pri-
sons

Qui formoient un obstacle à sa vive
lumiere,

Etale en sa vaste carriere

L'éclat victorieux de ses nouveaux
rayons.

Ainsi LOUIS dégagea sa jeunesse

Du funeste embarras de cent troubles
émeus;

Et parmy les débris des Ennemis
vaincus,

Aux yeux de l'Univers qui l'admiroit
sans cesse,

Fit briller d'un éclat nouveau

Les triomphes de son Berceau.

La seconde marquée VII. qui est

158 *Extraordinaire*

*un Soleil seul répandant ses rayons
de toutes parts, avec ces paroles,
Proprio lumine cuncta vider,
represente le temps auquel le Roy
commença à prendre le maniement
des Affaires, & à voir tout par
Luy-mesme.*

*Comme l'Astre du Jour par sa propre
lumiere*

*Voit ce qui se passe en tous lieux,
LOUIS, sans emprunter de lumiere
étrangere,*

*Connoit tout par Luy-mesme, & voit
tout par ses yeux.*

*La troisième marquée VIII. est
un Soleil qu'un Aigle regarde. Ces
mots en font l'ame, Aquilam re-
creat. Rien ne scauroit mieux re-
presenter le secours que le Roy don-
na à l'Empire, en chassant les Turcs
de la Hongrie, & les contraignant*

du Mercure Galant. 159

*à demander instamment la Paix,
tous insolens qu'ils estoient de leur
viétoire, apres avoir pris quantité
de Places fortes sur l'Empereur.
Les Troupes que le Roy y envoya
sous la conduite de Messieurs de
Colligny & de la Feuillade, les
batirent au Pont de Kermen, &
les défirent au Passage de la Ri-
viere de Raab, proche S. Godard.*

*Lors que LOUIS porta pour la pre-
miere fois*

*Contre les Otomans ses armes triom-
phantes,*

A la faveur de ses Exploits,

L'Empire réduit aux abois

Ranina ses forces mourantes,

Et luy doit encor aujourd'huy

Celles qu'il arme contre Luy.

*La quatriéme marquée IX. fait
connoistre l'amour du Roy pour la*

160 *Extraordinaire*

*Justice, & l'obligation que luy a
la France du Code nouveau qu'il a
bien voulu prendre soin de luy don-
ner. C'est un Soleil au dessous du-
quel sont des Balances, avec ces
mots, Habet hoc signa inter cœ-
tera signum.*

*Ce Symbole de la Justice
Que l'on compte parmi les Signes du
Soleil,
S'applique mieux encor au Héros sans
pareil
Dont les justes Edits ont abatu le
vice.*

*La cinquième marquée X. est
un Soleil dans des nuages, où l'on
voit paroistre des pointes de Foudre.
Ces paroles, Fulmina præparat,
ont un juste rapport avec ces grands
desseins pour la guerre que le Roy
a fait enfin éclater contre la Hol-
lande.*

Pour réduire à la fois mille Peuples
en poudre,
LOUIS justement irrité,
A plus souvent lancé la Foudre
Que l'ardeur du Soleil ne l'allume
en Eté.

*La sixième marquée XI. fait
voir un Soleil qui répand ses feux
sur trois côteaux élevez devant luy.
Ces paroles sont autour, Obicibus
calor increfcit. Le Roy a rendu
inutiles tous les efforts qu'a faits la
Triple Alliance pour empescher ses
Conquestes.*

Si lors que le Printemps ranime la
Nature,
Trois Côteaux élevez sur un triple
Valon
Opposent au Soleil qui combat l'A-
quilon
Leurs panchans émaillez de fleurs &
de verdure;

2. d'Octobre.

O

1642 *Extraordinaire*

Ils recoivent sur eux tout l'effort de
ses coups,

Bientost ce riche émail disparoist à la
veüe,

Et dans leur sein brûlé la chaleur re-
tenuë

Forme un Foyer ardent d'un lieu char-
mant & doux.

Ainsi lors que LOUIS poursuivoit
sa victoire,

Trois Peuples orgueilleux s'opposant
à sa gloire,

Ont ressenty l'effet de son juste cou-
roux.

Ses armes sur eux arrestées

Ont consumé les Biens qui les ren-
doient si fiers,

Et de leurs plus riches Contrées

Ont fait les plus tristes Deserts.

*La guerre que le Roy a faite aux
Hollandois, est marquée dans la
septième heure qui a XII. pour
chifre, par un Soleil sechant des*

du Mercure Galant. 163

*Marais, avec ces mots, Siccat
paludes.*

Peuples marécageux, grillez dans vos

Roseaux,

*Avant que le Soleil eust dissipé vos
eaux,*

*Vous voulustes, dit-on, l'arrester au
passage,*

*Et poussiez jusqu'à luy vos cris de
tous costez,*

Mais hélas ! à vostre dommage

Ses vifs rayons se sont trop arrestez

Sur vostre pauvre marécage.

*La huitième marquée I. a pour
corps un Soleil luisant sur des Ar-
bres sans feuilles, & ces paroles
pour ame, Frigora non timet.*

*Le Roy a vaincu la Nature mes-
me : & les plus rigoureuses saisons
n'ont pu mettre obstacle à ses des-
seins.*

Comme la nége & les frimats
 Qu'en Hyver le Soleil rencontre sur
 ses pas,
 N'interrompent jamais sa rapide car-
 riere,
 L'Hyver n'arreste point le plus puis-
 sant des Roys,
 Et l'horreur des glaçons aux Héros si
 contraire,
 N'interrompt point le cours de ses
 fameux Exploits.

*La neuvième marquée II. fait
 connoistre que le Roy a émeu toute
 l'Europe par la guerre qui a donné
 lieu à la Triple Alliance qui s'est
 formée contre Luy. C'est un Soleil
 luisant sur un Globe, autour duquel
 on lit ces paroles, Quæ Regio
 non sensit?*

Si le Soleil par tout fait sentir sa cha-
 leur,

du Mercure Galant. 165

LOUIS fait éclater son nom & la
valeur

Du Levant jusqu'aux lieux où la nuit
prend sa source,
Et du midy jusques à l'Ourse.

*La dixième marquée III. est
un Soleil au dessous duquel on dé-
couvre un Arc-en Ciel. Ces mots
en sont l'ame, Irida format. La
Paix que le Roy a donnée à toute
l'Europe est représentée par cette
Devise.*

Cette belle & celeste Iris,
Ce Symbole de Paix qu'enfante la
Lumiere,
Reconnoit le Soleil pour Pere,
Et la Paix reconnoit LOUIS.

*L'onzième marquée IV. fait
connoistre la confiance que les Peu-
ples pacifiez doivent avoir à la
parole de LOUIS LE GRAND.*

*Ces paroles, Solem qui dicere
falsum Audeat, sont autour d'un
Soleil, dont un Cadran Solaire
reçoit les rayons.*

Peuples, puis que LOUIS prest à
vous mettre en cendre,
Se laisse vaincre à vos soupirs,
Et par une bonté que vous n'osiez
attendre,
Accorde enfin la Paix à vos ardents
soupirs;
Qu'un repos qu'établit sa Royale
parole
Ne soit jamais troublé par la crainte
frivole
Que d'un semblable coup il veuille
vous fraper.
S'il promet la Paix à la Terre,
On ne doit pas craindre la Guerre,
Le Soleil ne scauroit tromper.

*La douzième marquée V. qui
est un Soleil au dessous duquel sont*

du Mercure Galant. 167

des Moissons, avec ces mots, Omnia fecundat, nous répond de l'abondance que le Roy va procurer à ses Sujets par la Paix qu'il a eu la bonté de leur donner.

*Celuy qui ne sçait pas que le flambeau
du Monde*

Cause par sa chaleur féconde

La fertilité des Guérets,

Peut ignorer quelle abondance

LOUIS va donner à la France,

Après qu'à l'Univers il a donné la

Paix.

*La treizième & dernière heure
marquée V I. avec un Soleil sur
l'Océan, & ces paroles, Pervius
Oceanus, fait voir que la Paix
établira le Commerce.*

*Nos Vaisseaux aimez de Thétis
Vogueront sur les flots poussés, d'un
doux Zéphire,*

168 *Extraordinaire*

Et le nom du Soleil chéry dans cet
Empire

Y sera moins connu que le nom de
LOUIS.

*Tous ces Vers sont de l' Auteur
du Cadran dont je viens de vous
expliquer les derniers. Vous en
avez déjà veu d'autres Ouvrages
que vous avez estimez. Ils n'ont
point paru sous son nom, parce qu'il
m'avoit esté caché jusqu'icy. C'est
luy qui a fait le Madrigal des deux
Marys, l'un trop jeune, & l'autre
trop vieux, qui est dans ma Lettre
du dernier Mois. Le Menüet em-
ployé dans celle du Mois précédent,
qui commence par Ne croyez pas,
jeune Bergere, est aussi de luy,
ainsi que le Sonnet, Grand Roy,
quand tu mettrois le monde
sous ta Loy, avec le Madrigal
sur*

du Mercure Galant. 169

sur le mesme sujet, qui le suit immédiatement, & un autre sur le mal de dents. Ces trois dernieres Pieces sont dans le Mercure de Septembre. Je pourrois vous en nommer d'autres, mais je les laisse pour venir à ce qu'il a fait pour l'essay des Cadrans Solaires, dont j'ay commencé de vous parler. Il en a fait un dans une Maison Religieuse dediée au S. Esprit. La lumiere du Soleil peint contre le mur, une Colombe environnée de rayons, au bout desquels sont les chiffres des Heures, peints aussi par la Lumiere. Le rayon qui a au bout le chiffre de l'heure qui doit estre marquée par le Soleil, se trouve toujours le long d'une raze noire peinte au dessous, & allant de gauche à droite, ce rayon cede sa place à

Q. d'Octobre.

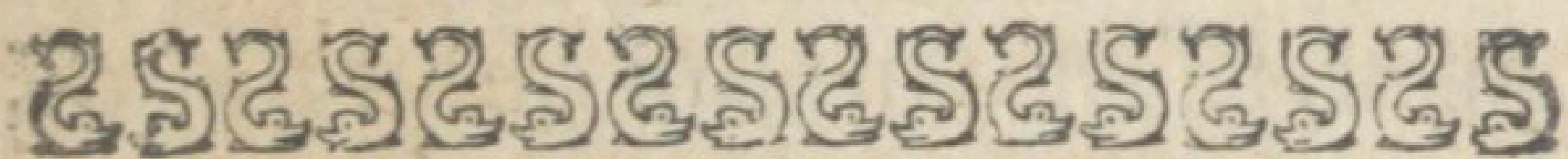
P

l'heure qui vient apres luy. Le mur represente un Ciel ouvert, avec un Liston volant, où ces paroles se lisent, Si ma lumiere vous regle, vous ne vous tromperez point.

Depuis ce temps-là, il en a fait deux portatifs. Dans le premier, le rayon de l'heure presente se trouve toujours au bout du bec de la Colombe ; & dans l'autre qui est un Soleil, l'Image du Roy est peinte au bas, marquant les heures avec le bout de son Sceptre. Les rayons du Soleil obeissent, & viennent se rendre tour à tour au point qu'il leur marque. Ces paroles sont écrites au dessous, Imperat Astris. Quæ Tellis parere neget?

Il en a encor fait deux autres. Le premier est un Dauphin envi-

ronné de rayons , avec ces mots,
Recturus terras oritur Sol alter
ab undis ; & le dessein du second
s'applique à un Grand Ministre
qui a des Etoiles dans ses Armes.
On en voit une qui par dessus les
cinq rayons , en a encor quantité
d'autres qui l'environnent , avec
ces paroles, Simillima Soli.



F I C T I O N .

L'Amour dans les premiers
Siecles (car il a esté de
tous temps comme de tous
lieux) estant un jour descendu
en Terre , pour voir de plus près
les effets de son pouvoir , ren-
contra une tendre Bergere au-

pres d'une aimable Berger. Ce petit Dieu qui fait son unique plaisir des coups qu'il donne, ne voulut pas perdre ceux qu'il avoit résolu de porter dans le sein de quelque Mortel. Il tira toutes ses flèches à brûle-pourpoint, comme on dit, sur ce malheureux Berger qui se sentit alors si fort embrasé du feu qu'il nourrissoit dans son cœur depuis longtemps, qu'en un moment il se trouva réduit tout en cendres. L'Amour surpris de l'accident du Berger, ramassa ces cendres, & les ayant enfermées dans son Carquois qui étoit déjà vuide de flèches, il s'assit auprès de la Bergere pour la consoler. Comme ce Carquois estoit transparent, quoy que solide, il s'a-

perçeut que les cendres qui estoient encor toutes brûlantes, & pleines de passion, rouloient toujours du costé de la Bergere. Cette merveille obligea le Dieu d'Amour d'ordonner en memoire d'un Amant si digne de n'estre jamais oublié, que l'insensibilité des plus freres Bergeres, ne dureroit à l'avenir pour celuy qui auroit ce Carquois, qu'autant de temps qu'il en falloit pour voir passer ces cendres d'un costé à l'autre. C'estoit environ l'espace d'une heure. On prit de là occasion d'appeler certains momens fortunez, l'heure du Berger. L'Horloge où l'heure si favorable à beaucoup d'Amans se trouvoit toujours, s'est conservée pendant

174 *Extraordinaire*

tous les Siecles dorez , & ç'a
esté seulement dans ceux qui
les ont suivis , que la perte d'un
gage si precieux a donné lieu à
cet autre Horloge de Sable, où
l'on ne rencontre que rarement
cette heure desirée par toute la
Terre.

LE BERGER DES RIVES
DU TARN.

*Les Enigmes proposées dans ma
Lettre du Mois d'Octobre estoient
toutes deux sur l'Esprit. En voicy
quelques Explications.*

I.

L'*Enigme la moins difficile
Me mettoit à bout autrefois,
Mais aujourd'huy je suis habile,
I'en devine deux à la fois.*

du Mercure Galant. 175

*Que dis-je deux? je n'en vois qu'une;
Mesme but, mesme sens, je n'en suis
pas surpris,
Et voir rencontrer deux Esprits
Est une chose assez commune.*

II.

*A H pour le coup, Galant Mer-
cure,
On trouvera le Mot, sans y resver deux
fois,
Et les Enigmes de ce Mois
Ne donneront point la torture.
Comment, dit-on par tout, se moque-
t-il des Gens?
Il croit cacher l'Esprit dans ce qu'il nous
propose.
Voyez, la belle Enigme! *belas depuis
deux ans*
Il ne nous fait voir autre chose.*

Les Dames de Bourg.

III.

ON me l'avoit toujours bien dit,
 Qu'il n'estoit point d'Ouvrage à com-
 parer au vostre.
 Dans vostre dernier Livre on trouve
 plus d'Esprit
 Qu'on n'en avoit encor trouvé dans
 aucun autre.

DE LA MARTHE, Avocat
 en Parlement.

IV.

CEs Enigmes, sans contredit,
 Font voir que leurs Auteurs n'ont pas
 perdu leur peine,
 Car en quelque sens qu'on les prenne,
 L'une & l'autre est pleine d'Esprit.

Mad. NOMAN ANORI,
 de Poitiers.

du Mercure Galant. 177

V.

*C*ette Enigme est particuliere
Pour le tour & pour la maniere;
Plus on la voit, plus on la lit,
Et plus on y trouve d'Esprit.

DE BLEGNY.

VI.

*S*i vos Enigmes en figure
Echapent à mon jugement,
Vous me permettrez bien, agreable
Mercure,
De vous dire mon sentiment
Sur celles dont les Vers m'ont fait une
peinture.

On a beau les examiner,
Et pour les expliquer prēdre une peine
extrême;

Si l'on ne connoist l'Esprit mesme,
On ne pourra les deviner.

VALCHERIE, de Pontoise.

VII.

UN Ne lumiere vive & pure
Pourroit avec facilité
Des deux Enigmes du Mercure
Percer toute l'obscurité.
Mais où prendre cette lumiere?
Lisons les Vers de bout en bout,
Un feu tout divin les éclaire,
On y trouve l'Esprit par tout.

LE MAUVILEU, de Chauven.

Ces mesmes Enigmes ont esté expliquées en Espagne par la spirituelle Personne qui se cache sous le nom de la Lorraine Espagnolete. Vous avez déjà veu quelque chose d'elle au commencement de cette Lettre, & voicy ce que j'en reçois encor presentement.

du Mercure Galant. 179

Madrid 14. Decembre 1678.

Explication des Enigmes du Mercure
du Mois de Novembre, receuës à
Madrid le 9. Decembre 1678. sur
les deux Enigmes en Vers.

P*Our expliquer sans contredit
Les deux Enigmes de Novẽbre,
Il faut se réveiller l'esprit
Par un trait du jus de Septembre;
Et pour lors l'on dira, sans passer pour
Devin,
L'une est le bel Esprit, & l'autre c'est
le Vin.*

Sur l'Enigme de Méduse.

L'*Autre jour en resvant à l'Enigme
en figure,
Que nous propose le Mercure,
Par ce Bouclier fatal qui transforme
les Gens,*

180 *Extraordinaire*

*Je sentoïis la rigueur d'une bize pi-
quante,*

*Qui par sa force pénétrante
M'ostoit, en me glaçant, l'usage de
mes sens.*

*Ha! pourquoy tant resver? Méduse,
c'est la Bife,*

*M'écriay-je pour lors, en m'approchant
du feu,*

*Car depuis qu'elle m'a surprise,
Si je ne suis de marbre, il s'en faut
peu.*

Explication de la Lettre en Chifre de
l'Extraordinaire du troisiéme
Quartier de nyier.

Vous aurez de la p^{ie}ne à trouver
mon secret,
*Dans son Billet chifré dit le Galant
Mercure:*

*Mais il a beau de l'E varier la figure,
Comme fait un Chifreur discret,
Cette précaution n'est point une défaite:
Pour la Lorraine Espagnolette.*

*Cette mesme Lettre en chiffre a
esté ainsi expliquée par M^r Mi-
conet Avocat à Châlons sur Saone.*

*C*E n'est pas aux plus fins Esprits
Que s'adressent les Mots sous ces Chi-
fres écrits,
Mais vous les proposez à lire
A ceux qu'à déchiffrer vous prenez soin
d'instruire,
Qui comme moy peut-estre ont l'esprit
fort distrait,
Et c'est à nous que la Lettre veut
dire,
Vous aurez de la peine à trouver mon
secret.

*Plusieurs autres ont développé le
mystere des diverses especes de Mon-
noye qui cachoient ces mots, & ce
sont Messieurs Robbe; Seubert;
Aimés Fils, de Beziers; De Bol-
lain, Capitaine au Regiment de*

Picardie ; De Lange de Monmiral, Gentilhomme d'Orange ; Dantoine, Avocat ; Des Barres ; Descussolles ; Paichereau, Medecin de Corbigny en Nivernois ; Le Cœur, de Rouen ; Les Inséparables de Rouen ; Les Inséparables Cloistrées ; L'Esclave des Belles de la Ville de Dieppe ; Le Berger des Rives du Tarn ; Le fidelle Berger des Rives de Seine ; Les trois Enjoüez de Tours ; Et le Medecin solitaire de Tarascon en Provence.

Je vous envoie une nouvelle Lettre à déchiffrer. Vous n'y verrez aucunes figures. Elle est toute composée de Chifres qui ne font qu'un seul Alphabet, quoy qu'ils parroissent tous diférens. Ainsi il n'y en a aucun qui n'ait sa marque particuliere pour faire connoistre la

du Mercure Galant. 183

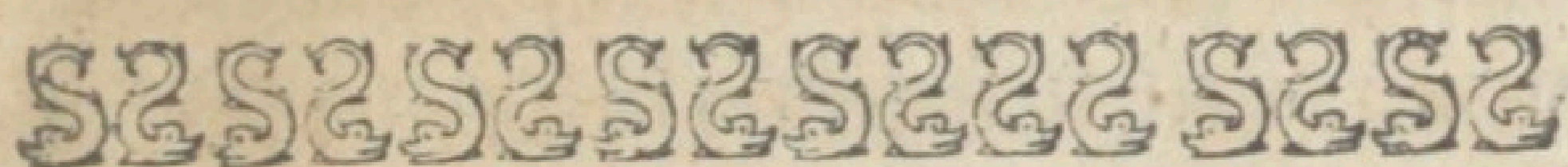
lettre dont il tient la place, & il ne s'agit que d'en trouver le secret. Tout ce que je vous diray pour vous en faciliter la connoissance, c'est que tous les Chifres finis par un point font autant de lettres, soit qu'il n'y ait qu'un seul Chifre, soit qu'il y en ait plusieurs. Les deux points font la séparation des mots. On doit l'Invention de ce Chifre à M^r de Monmiral Gentilhomme d'Orange.

LETTRE EN CHIFRE.

21. 19. 235. 45. 789 : 812. 81. 354.
895 : 765. 15. 33. 432. 294. 527.
85. 372. 822. 95 : 4. 55. 823. 946 :
505. 348. 65 : 7. 35. 987. 798. 81.
337. 17. 9. 95 : 81. 66. 5. 76. 61.
29. 712. 25 : 8. 85. 7. 919 : 425.
328 : 343. 5. 65. 819. 928 : 89. 91.

213. 81. 49. 818 : 12. 121. 81. 293.
 95 : 54. 6. 65 : 523. 35. 726. 831.
 427. 313. 375. 75 : 24. 35. 829.
 936. 782. 85 : 29. 324. 985. 85.
 776. 75 821. 889. 15 : 3. 65. 327 :
 224. 31. 987. 29. 25. 728. 35 : 34.
 31. 238. 484. 303. 738 : 122. 39.
 323. 989. 65. 716. 25. 834. 985 :
 738. 15. 27. 342. 45 : 515. 21. 728.
 237. 3242 : 43. 35. 304. 9281 : 631.
 330. 29 : 31. 39. 295. 85. 342. 988.

Il ne me suffit pas de vous donner des Chifres à démêler, il faut vous apprendre comment on peut connoître les Gens par la maniere dont ils forment leurs caractères lors qu'ils écrivent. Cette science n'est pas de moy. Vous en trouverez les Regles dans cette Lettre qui m'est tombée depuis peu entre les mains.



ANAKIN

DE * * *

*Sur les Indices qu'on peut tirer de
la maniere dont chacun forme
son écriture.*

Vous m'avez engagé si hon-
nestement , Madame , à
vous mettre par écrit quelques
Remarques que j'ay faites sur
la maniere de connoistre les
Gens par leur écriture, que je
n'ay pû me dispenser de le faire.
Voicy donc quelles sont mes
conjectures. Si elles ne répon-
dent pas tout à fait à vostre

2. d'Octobre. Q

attente, peut-estre que la nouveauté ne vous en déplaira pas.

Je suppose premierement, que l'on peut connoistre les personnes par leurs caracteres, en établissant d'abord, que les mains suivent naturellement le mouvement du cœur qui en est le principe.

Je suppose en second lieu, que ceux qui écrivent ne changent point leur caractère, ou que s'ils le changent c'est par accident; ce qui arrive d'ordinaire, ou parce que l'encre & les plumes dont ils se servent sont mauvaises, ou bien à cause de la situation du lieu où ils se rencontrent, mais qu'ils reviennent toujours à leur premier caractère, & à la maniere

d'écrire qui leur est la plus naturelle. Cela supposé,

Je distingue trois sortes d'écritures, l'une qui est grande, l'autre médiocre, & la troisième qui est petite. Outre cette division generale, j'en fais une particuliere, & je sous-divise celle qui est grande en deux, l'une fort chargée d'encre & desagreable à la veüe, & l'autre plus nette, plus lisible, & plus hardie. Je dis plus hardie, car si l'écriture n'estoit seulement que bien peinte, & fort égale par tout, c'est une marque presque infailible, non seulement à l'égard de ce caractère, mais mesme à l'égard de tous les autres qui sont si bien peints & si façonnez, que

Q ij

ceux qui fardent ainsi leur écriture (si nous en exceptons ceux qui font profession de la montrer dans les Regles) n'ont pas beaucoup d'esprit , ou que s'ils en ont , il est tout au bout de leur doigt ; & comme une parure trop affectée dans les habits marque une foiblesse dans les Hommes encor plus que dans les Femmes, de mesme une peinture trop recherchée dans l'écriture est un vain amusement qui ne peut partir que d'un petit esprit & d'un foible génie.

Je divise encor le caractere médiocre en deux , l'un qui est grossier & chargé d'encre , & l'autre qui ne l'est point , mais celuy-cy peut estre considéré en deux manieres, ou comme

fort hardy, bien net, bien lié,
& assez lisible, ou comme fort
inégale, point lié, fort mince,
& peu lisible.

Pour le dernier caractère, qui
est le petit, je ne le divise point,
estant presque toujours plus
noir & plus chargé d'encre,
qu'autrement.

Je viens maintenant au juge-
ment que l'on peut faire de ces
trois caractères. A l'égard du
premier, qui est grand & chargé
d'encre, il est assez ordinaire
que ceux qui écrivent de cette
manière, n'ont guère d'atten-
tion à ce qu'ils font, & qu'ils en
font divertis par quelque pas-
sion qui leur occupe l'esprit; &
comme celle de l'amour, & le
plaisir même brutal que l'on se

fait de bien manger & de bien boire, offusque plus les sens, & trouble davantage l'imagination, je dis que ceux qui écrivent de cette manière aiment ou le Vin, ou la bonne chère, ou la galanterie. Je croy, Madame, qu'il n'est pas nécessaire de vous prouver cecy par d'autres conjectures. Vous jugez bien qu'une Personne qui est déreglée dans sa conduite, l'est aussi dans sa manière d'écrire, & qu'une autre qui est accoutumée à tremper ses doigts dans des saucés, n'est guère plus propre dans son écriture.

A l'égard du grand caractère qui est plus net, selon la conjecture que j'en ay faite, il marque beaucoup d'amour propre

& de timidité, & mesme de l'avarice, si les lettres ne sont pas bien liées; mais quand elles le sont, c'est alors une marque de vanité, de luxe, & d'ambition dans les Hommes comme dans les Femmes; & la raison de cecy est, que pour lier ainsi ces grands caracteres, il faut une plus grande liberté de main, & que l'esprit soit mesme plus dans cette action qui est continuée, & dans ces traits qui se font sans lever la plume. Or comme l'esprit n'est jamais plus tendu que quand il est occupé de luy-mesme, je dis que c'est une marque de vanité, parce que ceux qui sont vains se plaisent à faire figure dans le monde, & à se répandre au dehors; de mesme que ceux qui

font ces grands traits, font bien aises que leur caractère brille aux yeux de ceux à qui ils écrivent; au lieu que ceux qui n'ont pas leur caractère si lié, ont toujours peur de prendre une lettre pour une autre, ce qui est une marque de délicatesse, & par conséquent d'amour propre, qui ne va guère sans avarice.

Je passe au caractère médiocre. Quand il est un peu chargé d'encre, qu'il est bien formé & fort hardy, il marque un esprit défiant, intéressé, & laborieux, Je fonde cette conjecture sur ce que ce caractère est plus commun aux Gens d'affaires, & aux Marchands, qui ont pour l'ordinaire toutes ces qualitez. Je dis quand l'écriture est bien formée;

mée; car si elle ne l'estoit pas, & que les lettres fussent assez détachées les unes des autres pour faire paroistre l'écriture languissante, ce seroit alors une marque de mélancolie, & par conséquent d'amour pour les Arts, comme sont la Musique, la Peinture, & l'Architecture.

Le caractère médiocre qui est fort net, fort hardy, & bien lié, marque ordinairement de l'esprit & de la politesse. Il marque aussi de la bonté, de la liberalité, & de l'amour pour les Lettres. Cette conjecture peut n'estre pas toujours véritable. Neantmoins l'expérience nous fait voir que ceux qui ont l'esprit poly, écrivent d'ordinaire avec plus de netteté que les au-

2. d'Octobre.

R

tres, ce qui ne le rencontre guère sans quelque littérature, & de là l'on conjecture qu'ils sont moins attachez au bien que les autres, & qu'ils ont l'ame plus liberale, n'y ayant rien (si l'on s'en rapporte à Cicéron) qui marque tant la bassesse d'un Esprit, que d'aimer les richesses.

Le caractere médiocre qui est inégal, point lié, mince, & peu lisible, marque un Esprit bizarre, chagrin, fourbe, & paresseux. Pour entendre cecy, il faut remarquer que ceux qui écrivent de cette sorte, ou déguisent ainsi leur écriture, pour n'estre pas si bien entendus, ou ne le forment pas assez pour n'avoir pas bien appris à écrire, ou pour

ne pas enfin s'en vouloir donner la peine. Si c'est pour déguiser leur caractere qu'ils écrivent de cette maniere, ils ne sont pas moins déguisez au dedans d'eux mesmes, & voicy les conséquences que j'en tire. S'ils sont déguisez dans l'intérieur, ils ont des vœux pour tromper le monde; il faut qu'ils soient mal dans leurs affaires, ou qu'ils soient naturellement malins. S'ils sont mal dans leurs affaires, ils sont pour l'ordinaire bizarres & chagrins, & prennent en mauvaise part tout ce qu'on leur dit, selon la pensée de Térence. Que si c'est à cause qu'ils sont d'un méchant naturel, il faut, selon le langage de l'Ecriture, qu'ils aient un cœur double, & par

conséquent qu'ils soient fourbes & menteurs. Enfin si c'est à cause qu'ils ne veulent pas se donner la peine de mieux écrire, c'est toujours une marque de paresse, & de là il est facile de tirer d'autres conséquences de cette nature. S'ils sont paresseux, ils doivent estre mal propres; ils aiment le jeu, & toutes les choses auxquelles l'oisiveté incline. S'ils sont bizarres & chagrins, ils sont peu sociables. S'ils sont mal dans leurs affaires, ils sont jaloux & envieux du bonheur d'autrui.

Il ne reste plus que le petit caractère dont nous n'avons point encor parlé. Je dis donc que comme ce caractère est propre aux vieilles Gens qui

sont naturellement avares & défians, il est assez ordinaire que ceux qui s'en servent sont aussi fort défians & fort avares. Ajoutez à cela, que comme l'on juge souvent des grandes choses par les petites, c'est une conséquence presque infailible que ceux qui serrent ainsi leur écriture, & ménagent un morceau de papier, sont aussi ménagers & serrez dans les autres choses; & de là il est facile de tirer quantité d'autres inductions, en examinant toutes les qualitez que l'on attribué aux Vieillards. Ce que je dis de ce dernier caractère doit s'entendre de tous les autres, où les circonstances bien démeslées, & l'adresse de ceux qui examinent les écri-

tures, font toute la finesse de
cet Art.

Voila, Madame, en quoy con-
siste toute ma science sur les
caracteres. J'en aurois fait un
mistere à une autre Personne
qui auroit moins de lumieres
que vous n'en avez; mais dans
cette science, comme dans tou-
tes les autres, il y a long-
temps que je suis convaincu
que rien n'échape à vostre pe-
nétration.



Après cela, Tirsis, voyez, je vous prie, à quoy vous m'engagez. J'auray peut-estre la honte d'avoir entrepris inutilement de vous guérir, mais n'importe. Je me sens un si grand panchant à vous obliger, que je compteray toujours mes interests pour rien quand il s'agira de travailler pour les vostres. Une seule chose m'embarasse. J'apprehende que vous ne foyez de l'humeur de la plûpart des Gens qui consultent leurs Amis plutoft pour les faire entrer dans leur foiblesse, que pour en tirer un veritable secours.

*Souvent l'on se plaint d'un martire
Dont on ne voudroit pas guérir;
Et quoy que l'on nous puisse dire,
On croit qu'il est doux d'en mourir.*

Si ce sont là vos veritables sentimens, comme j'y vois beaucoup d'apparence, les remedes ne vous ferviront de rien; car enfin, Tirsis, il est presque impossible de guérir un Malade, quand il ne veut pas y contribuer. Mais pour peu que vous voulussiez vous aider, je ne desespererois pas de réussir dans mon dessein, puis que je connois déjà la nature de vostre mal.

*Vn Medecin qui ne sçait rien,
Guérit cent maux sans les cōnoistre;
Connoissant le vostre assez bien,
Je vous en guérirois peut-estre.*

En effet, Tirsis, je vois par les regles de mon Art, que vostre fièvre est continuë, avec des redoublemens causez par des sou-

pçons jaloux, des craintes, & des depits. Il me semble que c'est assez bien raisonner de vostre mal, pour vous engager d'avoir de la confiance en moy, & que vous ne devez pas balancer à vivre de la maniere que je vay vous prescrire.

*Venez dans nostre Solitude,
Vous vous en trouverez fort bien;
L'air de Paris ne vous vaut rien,
Il nourrit vostre inquiétude.*

Je ne doute pas que ce remede ne vous paroisse violent; mais dans l'état où vous estes, il ne faut point flater vostre mal. Ce seroit l'entretenir, & il seroit à craindre qu'il ne devinst incurable. Voyez, Tirsis, si vous aimez mieux avoir toujours l'ame

penétrée de quelque nouveau
chagrin, que souffrir un peu,
pour jouir apres d'une tranqui-
lité qui selon moy fait tout le
bonheur de la vie.

*L'Amour est plein d'impatience,
Rien ne peut remplir ses desirs;
Prenez deux grains d'indifférence,
Elle a de tranquiles plaisirs.*

Croyez-moy, Tirsis, aban-
donnez-vous entierement à ma
conduite, & je vous répons que
vous ferez bientost le plus heu-
reux & le plus indiférent de
tous les Hommes.

SS

grandes précautions. Philemon obtint un jour de sa Maîtresse la faveur de pouvoir en liberté l'entretenir de sa passion. Ils choisirent pour cela un Bois où l'ombre regnoit eternellement. Le rendez-vous fut donné pour une heure entiere, qui estoit celle dont Baucis pouvoit disposer. Ses Parens estant ordinairement engagez pendant ce temps-là à quelques occupations indispensables, nos Amans se rendirent au lieu désigné. Leur entretien y fut fort tendre, & ce ne fut qu'avec peine qu'ils se quitterent, quoy que leur conversation eust duré bien au dela de l'heure dont ils avoient esté maistres. Ce retardement de Baucis luy fit chez elle une

grande affaire, & le Berger ne pouvoit plus en obtenir de semblables assignations. Quelques promesses qu'il luy fist de ne la point retenir plus qu'il ne falloit, elle connoissoit son foible là-dessus, aussi bien que celuy du Berger; & la crainte de se méprendre à l'heure dans un lieu où le Soleil ne pouvoit la leur faire connoistre, estoit toujours la cause de ce refus. Philémon en estoit extrêmement affligé. Il resvoit un jour profondement à son malheur auprès d'une Source qui se trouvoit couronnée d'un tertre sablonneux, lors qu'un de ses Moutons en bondissant vint à détacher avec son pied un caillou qui servoit comme de barriere

à une petite veine de sable. Ce léger accident interrompit sa resverie. Il porta doucement sa veuë sur les objets qui estoient autour de luy, & l'attacha enfin sur celuy-cy. Il se mit encor à resver, mais non pas si fort, qu'il ne remarquast que ce sable avoit commencé à s'écouler au moment qu'une certaine hauteur qui n'estoit pas loin, avoit esté éclairée du Soleil, & qu'il avoit finy au point que les rayõs de ce bel Astre avoient atteint le tertre au dessous duquel estoit cette Fontaine. Le progrès du Soleil depuis le premier de ces lieux jusques à l'autre, estoit connu depuis longtemps de nôtre Berger pour la marque de la durée d'une heure. L'on sçait

assez que de tout temps les Gens de la campagne ne se trompent gueres à ces sortes de remarques, & qu'ils sçavent fort bien y apporter les différences nécessaires selon la diversité des saisons. Cette observation luy fit naistre une pensée. Il mit ce monceau de sable dans une coquille assez grande, au bas de laquelle il fit auparavant un petit trou, & luy ayant donné la pente nécessaire, il fut ravy de voir que le temps de l'écoulement de son sable avoit répondu à peu pres à celui d'une heure qu'il avoit mesurée à la faveur du Soleil, & par quelque espace de terrain, comme je viens de vous le dire. Cette premiere épreuve l'encouragea

2 370301

à en faire d'autres, qui enfin se trouverent justes, & sur lesquelles ayant raffiné, il en perfectionna l'invention avec deux petits Vases de verre, & un petit bastiment de bois, comme nous les voyons aujourd'huy. Bien content de ce succès, il fit entendre à Baucis le secret qu'il avoit trouvé, & l'utilité qu'ils en pourroient tirer pour l'oster d'inquietude dans leurs entreveuës. Y a-t-il quelque chose que la curiosité venant au secours d'un amour mutuel n'obtienne d'une Maistresse? Celle de Philemon consentit à renoüer leurs conversations au mesme lieu. Jamais ils ne passoient mieux le temps qu'à cette heure favorable, & l'on pourroit dire qu'en quelque

Q. d'Octobre.

S

façon, ils le voyoient luy mesme
passer sensiblement, mais tou-
jours trop viste à leur gré. ^{iv} Ils
eurent quelquefois assez de loisir
pour retourner l'Horloge, &
pour voir finir le Sable une se-
conde fois, & vous pouvez creire
qu'ils n'y manquerent pas. ^v Ils
s'en servirent le plus qu'il leur
fut possible, toujours avec le
chagrin du depart, mais aussi
toujours avec grande satisfa-
ction pour Philemon de voir Bau-
cis hors de crainte. Enfin par un
bonheur qu'ils n'avoient osé
esperer, l'inimitié de leurs Pa-
rens vint à cesser, & leur hyme-
née fut le gage de cette recon-
ciliation. Ils vécurent dans une
parfaite intelligence jusqu'à un
âge fort avancé, & furent un

rare exemple d'une amitié conjugale, comme on le voit dans Ovide. Mais pour revenir à notre Sable, Si tost que le Mariage eut uny ces deux Amans, ils négligerent cette petite machine qui leur avoit rendu de si bons services. Un de leurs Amis qui se plaisoit au Cabinet & à la Lecture, s'en accommoda très-utilement. Depuis ce temps-là les Personnes studieuses s'en servent plus que tous les autres ordinairement pour leur travail; & si ceux d'entr'eux qui sont galans, vouloient d'avoir, cet Horloge leur est encor de quelque usage pour le temps de leurs divertissemens. Ainsi l'invention du Berger se trouve favorable en toutes

*Car le plus sage & le plus prude
A ses plaisirs à ménager;
Et l'heure d'un Homme d'étude
Peut estre celle du Berger.*

*Cette Fable est encor de M^r
Gardien Secretaire du Roy, dont
vous en avez déjà veu une premiere
sur le mesme sujet, traitée par mé-
tamorphose. Il merite assurément
beaucoup de loüanges, ayant l'es-
prit galant & vif, & beaucoup
d'érudition. Sa galanterie paroist
dans les Enigmes du Champignon
& du Cœur, qui sont toutes deux
de luy, & dont la derniere a esté
trouvée admirable. Rien n'appro-
che de la facilité qu'il a toujours
euë à trouver le sens de celles que*

je vous ay proposées dans mes Lettres, je parle des Enigmes en figure aussi bien que des autres qui sont en Vers, aucune de ces premières ne luy ayant encor échappé. Pour son érudition, les Fables que vous avez veuës de luy vous en ont déjà rendu témoignage, & vous en allez trouver un nouveau & bien convainquant dans le Discours qu'il a fait sur les Devises, les Emblèmes, & les Revers de Medailles. Je l'adjointe icy, ne doutant point que vous ne le jugiez tres-digne de la curiosité de tous ceux qui voudront estre pleinement instruits sur cette matiere.



theurs que je viens de repasser
legerement pour vous donner
cette satisfaction. J'y mesleray
tres peu du mien, & encor je
pretens que ce soit avec une par-
faite soumission aux lumieres de
ceux qui peuvent estre plus
éclairer que moy sur ces ma-
tieres.

Les Devises, les Emblèmes,
& les Armes, & tout ce qui
s'appelle en Latin *Insignia*, ont
esté dans une grande confusion
chez les Anciens, non seule-
ment pour leurs noms, mais
encor pour leurs différences,
avec peu ou point de distin-
ction, eu égard à celles qu'elles
ont reçues dans la suite, soit
parce qu'ils les employoient
toutes à une mesme fin, soit que

ces distinctions ayent esté seulement trouvées depuis, & tirées de leurs usages. Il y a apparence que dans l'Antiquité les Armes & les Devises n'estoient qu'une mesme chose, & qu'il n'y avoit que les Personnes de qualité qui s'en fissent honneur. Euripide & Æschile au recit du siege de Thebes, nous rapportent les Noms & les Devises des sept Héros qui se posterent à l'opposite des sept Portes de cette Ville-là pour en faire les attaques. Le plus emporté de tous estoit Capanée, qui avoit juré de prendre la Ville en dépit de Jupiter mesme, & qui avoit en son Ecu pour Devise, l'un de ces Poëtes dit, un Geant portant une Ville sur ses épaules, &

& l'autre veut que ce fust un Homme portant un flambeau allumé dans sa main, avec ce mot, *Je reduiray la Ville en cendres.* L'on peut dire à l'égard des Armes & des Devises, qu'elles ont longtemps erré avec les Chevaliers Errans sans avoir une forme certaine, jusqu'à ce que les Hommes de Lettres, qui quelquefois sont bons aussi pour les Armes, ont pris soin de leur donner cette forme, & de les rendre parfaites. Comme la Devise est beaucoup plus difficile que l'Emblème, & que le Revers, & qu'elle veut par conséquent un discours plus étendu, je vay commencer par elle.

2. d'Octobre.

T

DE LA DEVISE.

Ce que nous apellons Devise, les Italiens l'apellent *Impressa*, qui signifie Entreprise, pour montrer qu'elle tire son origine de quelque trait d'esprit, dont les Anciens se servoient pour donner à entendre quelque entreprise considerable qu'ils meditoient, & c'est pourquoy dans les commencemens le temps futur luy estoit toujours donné. Les Autheurs qui ont traité cette matiere, l'ont estimée tres-difficile, & peut-estre la plus difficile qu'on puisse entreprendre pour y réüssir. Un d'entre eux dit nettement, que quelque application d'esprit qu'on ap-

porte à inventer une Devise, il n'est pas en nostre pouvoir de trouver comme nous le voudrions aucune chose qui soit digne, ny de celuy qui la veut porter, ny de l'Autheur qui la compose; que c'est proprement l'effet du bonheur d'une cervelle bizarre & échauffée. Un autre avoüe franchement que faire une Devise parfaite, tient presque de l'impossible. Un grand faiseur de Devises a dit d'une Personne Illustre qui en a fait aussi une grande quantité, que les trois parts n'en valoient rien, & celuy qui cite ce Critique luy reproche à luy-mesme le défaut qu'il reprend.

La Devise est un signe qui n'est point naturel, mais trouvé

heureusement par l'Esprit de l'Homme.

Selon l'intention de ses premiers Inventeurs, elle regardoit seulement une chose que quelqu'un entreprenoit de faire, & jamais une chose faite.

Ce signe doit estre composé de paroles & de figures, deux parties essentiellement necessaires, & partant la Devise est d'une seule espece.

Il doit y avoir deux sens, le Literal & le Metaphorique. Le premier est l'aplication immediate & toute simple du mot à la figure ou figures. Le second est l'aplication de ce sens par metaphore à la Personne pour qui la Devise est faite.

L'Invention en est moderne,

& Italienne. Il faut pour bien faire une Devise, se conformer à l'usage le plus communement observé par les Académies. On s'en peut servir aux Medailles, aux Ecus, aux Bâtimens, & generalement où l'on veut. Elle a esté trouvée pour représenter plus au vif, avec plus d'efficace, & plus d'agrément, quelques pensées rares & singulieres. Sa fin est mieux représentée avec la peinture à cause de la couleur.

Sa matiere est la figure qui s'appelle ordinairement le corps. A l'égard de la forme les Auteurs la définissent diversement: mais sans nous embarrasser dans leurs différens sentimens, j'estime que c'est la res-

semblance metaphorique , & un juste rapport de ce qui paroist avec la chose que l'on veut donner à entendre.

Il n'est pas necessaire d'y faire trouver un rapport general de toutes les particularitez ou proprietiez de la figure ou figures aux proprietiez de la chose signifiee ; si cela se pouvoit elle en feroit beaucoup plus complete , mais il suffit de la proprietie specifique , & qui sert à l'effet principal que l'on se propose. Par exemple , du Soleil, si ma pensée est de quelque chose à laquelle sa lumiere puisse ou doive avoir rapport, voila le necessaire. Si le rapport de la chaleur s'y trouve aussi, encor mieux.

Nous avons dit que c'est un signe ou un symbole, parce que la signification n'en est pas naturelle ; Qu'il est composé de figures & de paroles, pour distinguer la Devise des autres symboles qui ne consistent qu'en seules figures, ou en seules paroles ; Que la figure & les paroles sont les deux parties essentielles, parce que la Devise, pour estre bonne, doit estre faite de telle maniere, que la figure seule ny le mot seul ne puissent en expliquer la pensée, & que cette explication ne se fasse que par la conjonction de tous les deux ; Que ce symbole fait son effet par le moyen de similitude metaphorique, pour marquer la matiere de la Devise, & son

estre formel. Et c'est pour cette raison qu'il n'est pas ordinairement permis d'exprimer la pensée avec la propriété des paroles, ny par de certains termes comparatifs, & autres, comme nous dirons en parlant du Mor.

La Devise doit estre fondée sur quelque propriété véritable de la chose figurée, pour en bannir autant qu'il se peut l'Allégorie & les Chimeres.

Pour les Chimeres, elles n'y sont jamais recevables; mais il y a des occasions où il est presque impossible de se dispenser de l'Allégorie que l'usage a donnée à certaines figures, comme sont la Palme, le Laurier, l'Olive, l'Arc en Ciel, &c.

La pensée doit estre désignée

du Mercure Galant. 225

par le Mot, & cette désignation en est une partie essentielle, sans laquelle on ne peut jamais faire une bonne Devise.

Le Sujet de la pensée peut estre pris de l'état, des affections, des desirins de la Personne pour qui la Devise est faite.

La Figure estant, comme il a esté dit, la matiere de la Devise, elle reçoit plus ou moins de perfection accidentelle, mais non pas essentielle de la qualité de cette Figure, selon qu'elle est plus ou moins noble. Par exemple, celle du Soleil, d'une Couronne, ou de quelque autre chose de relevé, donnera quelque avantage à une Devise sur celle qui n'auroit pour Figure qu'une Pierre, un Fleau, & d'autres.

choses communes ou viles. J'entens, si ces deux Devises sont également regulieres; car si la derniere l'estoit davantage, elle seroit toujours preferable à l'autre.

Il peut y avoir une, deux, & plusieurs Figures dans la Devise; mais lors qu'il y en a plusieurs, il faut qu'il y ait un si bon ordre, ou si vous l'aimez mieux, une si bonne ordonnance entr'elles, qu'elles concourent toutes à une mesme fin.

La Devise ne reçoit & n'admet pas toutes sortes de Figures, mais bien celles qui se prennent de la Nature & de l'Art, pourveu qu'elles ne soient pas inconnuës ou trop obscures, parce que nous prenons ces Corps comme

signes démonstratifs de nos pensées, & si les Figures ne se peuvent au moins faire connoître par les couleurs, il faut les rejeter entièrement des Devises.

Les Corps qui sont tirez des Armes que portent ceux pour qui les Devises sont faites, les rendent plus nobles & plus excellentes, comme le sont aussi celles qui ont quelque allusion aux noms ou surnoms des Personnes.

L'on y peut quelquefois employer quelques Figures historiques ou fabuleuses de quelques fameux Auteurs, quoy que la Devise soit tres-differente de l'Emblème, pour la forme, pour la fin, pour les paroles, & pour les figures ou matiere.

Neantmoins telles Figures qui servent aux Devises, peuvent quelquefois servir aussi aux Emblèmes; & reciproquement telles qui serviront aux Emblèmes, pourront bien estre employées aux Devises, parce que les Emblèmes reçoivent generalement toutes sortes de Figures, mesme les Figures humaines, celles purement de caprice & d'invention, sans excepter celles des choses impossibles; mais les Devises ne les reçoivent pas non plus que les Portraits, quand bien ils seroient de choses tirées de la Nature ou de l'Art, parce que les Portraits comme tels, ne representent pas immédiatement la nature & la propriété de la chose, mais seulement ses traits extérieurs.

Les Figures humaines d'aucune sorte, ny mesme en habio ou situation extraordinaire, comme l'ont voulu quelques Auteurs, ne peuvent entrer dans la Devise, parce qu'il n'y auroit plus de metaphore, quant à la signification & à la representation, ainsi que le demandent les vrayes Devises, & aussi dautant que la signification litterale estant celle qui s'entend toujours la premiere & avant la metaphorique, l'on pourroit croire qu'on n'auroit voulu signifier autre chose que la mesme Personne, & la mesme action qui seroient figurées. Par exemple, le Roy qui surmonte de grandes difficultez, par un Alexandre qui trancheroit le Nœud

Gordien , on s'arresteroit simplement à Alexandre & à son action representez par cette Figure. J'avouë que ces raisons sont subtiles , & pour ainsi dire subtilisées : mais enfin c'est par elles que les Autheurs plus récents l'ont emporté sur plusieurs autres qui les ont precedez, & qui trouvoient fort à dire que l'on bannist de la Devise la Figure humaine qui est si noble & si excellente, quand celles des plus vils animaux y sont receuës.

Toutefois les Figures de quelques parties du corps humain, comme une main ou un bras, se reçoivent dans les Devises, non comme signes significatifs, ou sujet, ou matiere, mais comme soutiens, & comme occasions ef-

ficientes, pour l'ornement & accomplissement de la Figure, ou de son action ou propriété, pour mieux la représenter & faire connoistre. Par exemple, une main qui tiendra des balances ou un bras armé d'une épée qui frappera quelque chose, & ainsi du reste.

Quand il y a plusieurs Figures, celle-là doit estre estimée la principale, qui aura la principale propriété qui s'explique dans la Devise, & il faut la dépeindre avec l'acte qui puisse le mieux exprimer ce que l'on veut démontrer; & comme les seules Figures ne font pas la Devise, les paroles y sont nécessaires, non seulement pour la signification & déclaration, mais parce

qu'elles font de l'essence de la Devise pour la détermination du corps, dont elles doivent déclarer quelque propriété; ce qui se fait, afin que comme cette propriété est le fondement de la pensée, on puisse prendre la chose conformément à l'intention de celuy qui fait la Devise, & non pas une qualité pour une autre, moins encore la mauvaise, s'il y en a, pour la bonne.

Les paroles s'appellent le mot ou l'ame. Mot en Italien signifie une expression courte & remplie d'esprit, & en effet le mot de la Devise doit avoir ces deux qualitez.

Cette briéveté peut estre gardée avec un Vers entier, pourveu qu'il n'y ait point de paroles superflus.

L'ordinaire est de faire le Mot d'un demy Vers ou de moins, d'un Fragment de Vers dont le meilleur est la fin d'un Exametre Latin.

Il n'est pas absolument nécessaire que le Mot soit ainsi d'un Vers entier ou rompu, quoy que la mesure du Vers y donne assurément de la grace; mais quand la pensée le vaut bien, il ne faut point faire de scrupule de sacrifier le Vers à la Prose, pourveu que la brièveté & le brillant s'y rencontrent toujours.

On peut obmettre exprés quelques paroles, mais peu, & laisser au Lecteur à les suppléer. Cette obmission estant adroitement pratiquée, donne une merveilleuse grace.

2. d'Octobre.

V

On peut inventer le Mot, ou le prendre d'ailleurs, & principalement des Poètes qui ont excellé.

On a liberté entière de faire entrer des Verbes dans le Mot, ou de s'en abstenir. Si l'on y met des Verbes, il faut qu'ils soient toujours de temps present ou de temps futur; le present explique avec plus de vivacité, & l'estre actuel est plus noble & plus expressif, & represente plus au vif. Le futur convient mieux à l'origine de la Devise, & pour signifier quelque dessein de celuy qui la porte: mais les Verbes du passé ne sont point conformes à l'Usage des Académies, à moins d'une grande convexité avec le temps present. Exemple de la

Devise du Feu sortant d'un cail-
lou, qui a pour mot *exilit quod
delituit*. Il en sort ce qui a esté
caché, pour signifier une Per-
sonne qui par quelque évene-
ment considerable, montre ce
qu'il avoit long-temps tenu se-
cret en son cœur.

Il faut que les Verbes que l'on
employe dans le Mot soient tou-
jours indicatifs, qu'ils démon-
trent seulement sans jamais com-
mander ny instruire, cette con-
dition estant du propre de la
Devise, au contraire des Emblê-
mes qui sont pour enseigner.

Dans le Mot on fait ordinai-
rement, qu'il parle en troisiéme
Personne, c'est la maniere la plus
commune : quelquefois on fait
parler la Figure en premiere

Personne, & c'est quand elle parle de soy-même, comme dans la Devise du Feu, dans lequel est une Salamandre, *nutrisco & extinguor*, je nourris & j'en suis éteint; & en seconde Personne, quand il y a plusieurs Figures, & que l'on fait parler l'une d'elles à l'autre, ou aux autres, comme de la Perle, qui dit au Soleil, *tu splendorem*, c'est toy qui me donnes l'éclat, & il ne faut jamais pervertir cet ordre; comme par exemple d'une flâme à qui l'on feroit dire d'elle-même comme font certaines Personnes, *tu brûles & tu éclaires*, ou de qui l'Auteur diroit le même aussi en seconde Personne, ce qui ne vaudroit rien, & il faudroit dire, je brûle & j'éclaire, ou bien, elle

brûle & elle éclaire. Il faut bien se souvenir, que l'office du Mot est d'expliquer d'abord & immédiatement la propriété de la Figure, & non pas la pensée de l'Auteur de la Devise, laquelle pensée ne s'explique que par le sens métaphorique, & c'est pourquoy il faut prendre garde à ne pas faire un Mot qui soit métaphorique luy-mesme, comme par exemple, le pied de la Montagne, le Soleil des Rois, &c.

Quand la propriété de la Figure est trop claire, quelques-uns trouvent bon de la marquer avec des paroles plus générales, comme de la Licorne, au lieu de dire, elle chasse les venins, on doit dire, elle chasse les choses,

nuisibles ; ce que toutefois j'estime plus de conseil que de precepte, & même pourvu que cela se puisse faire sans luy faire perdre de son énergie, en quoy l'exemple allegué pourroit pecher.

Il ne faut pas que le Mot nomme aucune des Figures qui sont dans la Devise, c'est une regle des plus generales, c'est à dire que s'il y a une Palme ou une Epée, il ne faut pas qu'il y ait dans le Mot, ny *Palma* ny *ensis*, parce que le sens metaphorique en seroit, sinon détruit tout à fait, du moins grandement alteré, & c'est pour cette mesme raison qu'il faut éviter dans le Mot les termes de *celuy-cy*, *celle-là*, *qui*, *lequel*, *laquelle*, *d'icy*, *delà*, & autres semblables, à moins

que l'excellence de la pensée ne semblaist, pour ainsi dire, l'exiger, afin de donner au Mot & à la Pensée plus de poids & plus de force, comme *ex his gratissima quereus*, dans une Devise pour Henry IV. renouvelée pour le Roy en l'année 1650. pour faire entendre la clemence de ces Princes, en preferant le salut des Citoyens signifié par la Couronne de Chesne, à l'éclat de leurs autres Couronnes. Il est vray que cette Devise tient plus de l'Emblème que de la Devise, estant instructive & allégorique.

Le Mot ne doit pas estre commun ny trop general, point ambigu ny équivoque par la diversité des significations que certaines paroles peuvent avoir.

Il faut aussi éviter l'équivoque qui peut estre causé par un simple changement de ponctuation.

Il faut semblablement s'abstenir de toute figure & de tout mot de sinistre augure.

La Devise est un jeu d'esprit, mais elle doit garder des bienséances honnestes, ne point taxer les propres vices de celuy pour qui elle est faite, ny ceux du prochain. Quelques Auteurs approuvent néanmoins d'insulter à autruy par Devise, ce que je tiens entierement déraisonnable. Je sçay bien qu'une telle Devise pourra estre excellente selon toutes les autres regles, mais celle de l'honnesteté y estant violée, c'est assez ce me semble pour donner l'exclusion

à une Devise avec ce seul defaut.

Il ne faut pas que le Mot puisse estre entendu, comme n'estant proferé que par la Personne pour qui se fait la Devise, sans l'avoir esté auparavant par la Figure ou Figures. Par exemple, faire dire à la Personne, *je ne suis pas ainsi*, ou *plust à Dieu que je fisse telle chose*, qui seroit figurée dans la Devise, ny que le Mot exprime l'occasion ou rende la raison de l'action, de l'effet, de l'opération, ou d'autre chose que l'on prend pour Devise; & c'est pourquoy les termes de *parce que*, *d'ainsi*, & autres semblables, en sont rejettez comme repugnans à la perfection.

Le Mot ne doit estre, ny trop clair ny trop obscur, & il faut

2. d'Octobre. X

qu'il soit autant proportionné au corps qu'à la pensée de la Devise.

On le peut faire en toutes Langues, mesmes en Hebreu, si l'on veut n'estre entendu que de ceux qui sçavent cet Idiome.

Jusqu'icy ce sont les regles, que les Autheurs estiment pour la pluspart les plus necessaires. En voicy encor quelques-unes, qu'ils ne nous proposent que pour donner plus de grace & plus de beauté à la Devise.

Que les Figures en soient belles & agreables à la veuë, & les couleurs aussi quand la Devise est en peinture.

Que les choses figurées paroissent comme dans l'action & dans le mouvement, parce que de cet-

te sorte elles expriment mieux
& plaisent davantage.

Que les Figures ne soient point
de choses fabuleuses, ny d'Ani-
maux qui ne soient pas bien con-
nus. La premiere de ces condi-
tions n'est pas receuë generale-
ment par tout, & quelques A-
cadémies ont un Usage tout
contraire.

Que la Devise soit modeste,
point altiere, superbe ny pre-
somp tueuse; ce que j'estime
devoir s'entendre seulement de
celles des Particuliers. Mais
pour un Héros, pour un grand
Prince, pour un Conquérant, je
croy qu'un peu de fierté y sied
tres bien.

Une grande beauté de la De-
vise est qu'elle ait, pour ainsi di-

244 *Extraordinaire*

re, du merveilleux, pourveu qu'il ne procede pas de l'obscurité ny de quelque propriété cachée, ou de paroles peu intelligibles, car cela la rendroit mauvaise: mais que ce merveilleux, c'est à dire à mon sens ce qui fait la surprise qu'elle peut causer, consiste en l'invention, en l'application, & en l'expression.

Que dans les Devises qui se font pour les Académies, la signification ou l'acte de la Figure ou Figures, fasse voir quelque rapport & correspondance avec le nom de l'Académie.

Que dans les Devises generales des Colleges, j'entens de Societez, d'Académies, & d'autres Compagnies, il se voye une union de plusieurs choses à une

mesme fin , afin de mieux exprimer l'assemblage , la focieté, l'uniformité des pensées, en un mot l'unanimité de plusieurs Personnes.

Que le Mot ne soit point composé d'attributs, qui appartiennent naturellement à l'Homme, comme le sont les termes de Vertu, de Vice, de Justice, d'Art, de Science, & autres semblables. J'avouë que cet avertissement m'a surpris d'abord ; mais ayant fait reflexion que c'est une suite de l'exclusion de la Figure humaine, il ne m'a plus donné d'inquietude.

J'obmets encor quelques autres Remarques qui m'ont semblé trop obscures, & mesmes superflues. Les Italiens sont pres-

que inépuisables sur ces matie-
res, C'est une chose surprenante
de voir combien de Volumes ils
ont écrit sur cette petite Produ-
ction d'esprit, qui paroist de si
peu d'importance à ceux qui ne
la connoissent pas. Cependant
il est certain que tous ceux qui
se sont meslez d'en donner des
Loix de leur autorité, y ont tres-
souvent contrevenu eux-mes-
mes, soit qu'ils s'en soient apper-
çeus ou non : ainsi je ne voudrois
pas soutenir absolument qu'une
Devise qui n'auroit pas genera-
lement toutes les conditions que
je viens de rapporter, ne püst
estre bonne ; mais en tout cas le
plus que l'on pourra les obser-
ver, servira beaucoup à en faire
qui approchent davantage de la

perfection, à quoy l'on doit tous-
jours aspirer autant qu'il se peut
en toutes sortes d'Ouvrages. Pas-
sons maintenant à l'Emblème.

DE L'EMBLEME.

Ce mot vient d'un Verbe Grec,
qui signifie inserer, & en quel-
que façon entre mesler : ainsi
à prendre les choses à la lettre,
tout Ouvrage de rapport & à
la Mosaïque, est un Emblème,
estant composé de choses entre-
mêlées. Les Anciens appel-
loient ainsi certains Cercles &
Ornemens gravez ou de relief
aux bords, aux pieds, & au mi-
lieu de leurs Vases & autres Ou-
vrages. Quelques Auteurs par-
lant de l'Emblème au sens que

nous l'entendons icy, l'ont appelé un discours artificiel & metaphorique ; à quoy il faut ajoûter qu'il consiste en figures & significations morales, dont la fin principale est d'instruire.

Quant à la matiere de l'Emblême, ce sont les Figures lesquelles peuvent estre de corps pris de la Nature, de l'Art, de la Fable, de l'Histoire, de l'Exemple, des Sentences, & des Proverbes.

Les Figures peuvent estre monstrueuses, fantastiques, capricieuses par nature ou par invention, entieres ou par parties seulement. Les Emblêmes du Silence, des Corneilles, de la Vigne, sont tirez de la Nature: celles du Luth & du Navire, le

sont de l'Art. Elles le peuvent estre des Fables, & mesmes (selon quelques Autheurs) les Fables & les Apologues ne sont autre chose que des Emblèmes; celui de Brutus qui se tuë est de l'Histoire. La Figure d'un jeune Homme qui a deux aïles attachées au bras gauche, & un poids à la main droite qui l'empesche de s'élever, est un Emblème de caprice. La representation d'un Etyopien que l'on lave, est un Emblème de Proverbe.

Encor que toutes sortes de Figures veritables ou controuvées soient la matiere de l'Emblème, ce n'est à proprement parler que leur action, & entrant qu'elles operent un tel fait particulier,

de la particularité duquel se tire la pensée & l'enseignement de ce que nous devons sçavoir par le sujet qui nous est représenté, pour vivre civilement & moralement.

Quoy qu'ordinairement l'Emblême soit de plusieurs figures, il peut neantmoins estre d'une seule, nonobstant ce qu'en a voulu dire un Auteur qui a blâmé Alciat pour en avoir fait d'une seule; ce Critique s'attachant trop scrupuleusement à l'origine du Mot, en voulant qu'il y ait necessairement composition de plusieurs choses inferées l'une avec l'autre.

La forme de l'Emblême est peu différente de celle de l'Exemple, & consiste à tirer d'un

fait ou d'une action particuliere qui y est figurée, une instruction morale. L'Exemple est seulement pour la preuve d'une chose vraiment réelle. L'Emblème est un enseignement qui se tire de cet Exemple, & qui peut servir à instruire generalement de toutes choses.

Les paroles n'y sont pas necessaires, puis que l'on fait des Emblèmes sans paroles, mais ils en sont plus obscurs.

Les paroles, quand il y en a, servent pour la signification non pas du corps ou figure de l'Emblème, ou de la propriété ou action de la Figure immédiatement connue dans la Devise, mais au contraire elles font d'abord l'expression de la pensée,

& l'application mesme de l'Emblême.

Dans les Emblêmes, l'Auteur par soy-mesme explique avec les paroles ce que les Figures representent, & d'abord il marque la moralité, comme estant la fin & le but qu'il prétend. Par exemple, deux Vases, l'un de terre, & l'autre de cuivre, qui vont au courant de l'eau; le Renard qui regarde une tres-belle Teste de Sculpture; & l'Asne qui porte le Simulacre que l'on adore, nous apprennent qu'un mauvais Voisin nous peut faire du mal, que l'esprit est beaucoup plus à estimer que la beauté, & que l'on rend honneur à telles Gens pour leur employ, & non pour eux-mes-

mes quand ils sont sans mérite.

Pour les Fables, la pensée & l'instruction en font la conclusion ; mais dans les Emblèmes cette pensée & cette instruction sont proposées d'abord pour argument, & prouvées par telle action ou par tel exemple qui y sont figurez.

La fin principale de l'Emblème, suivant l'étimologie du Mot, a esté d'orner des Vases, des Murailles, des Temples, &c. On a étendu depuis cette fin à enseigner & signifier quelque instruction, & c'est pour cela que l'Emblème a toujours quelque moralité, car ceux qui sont sans moralité ne meritent à mon sens que le simple nom d'Images.

254 *Extraordinaire*

Cette moralité peut estre pour le general ou pour le particulier, cela est libre. Il est pourtant plus ordinaire de la faire generale. Quelques-uns tiennent que quand l'instruction s'applique à une Personne particuliere, ou seulement aux Personnes d'une certaine profession, il faut se servir de termes impératifs; & quand la fin en est commune, & l'application generale, qu'il est bon de parler moins déterminément & en adoucissant; comme par exemple, sur l'Embleme de la Balance qui signifie la Justice, de dire à une Personne particuliere, ou aux Juges, *Hoc fac & vives*, Fay cecy, & tu vivras; & en parlant à tous les Hommes, *qui*

fera telle chose vivra. Je trouve en cela trop de raffinement; & outre que ce singulier est aussi propre que le pluriel à signifier tout le Genre humain, j'estime que la Vertu a touûjours droit de parler à l'impératif à tout le monde. On attribué à l'Emblème le temps à venir, non pourtant de nécessité, estant encor capable du present; mais il rejette naturellement le passé, duquel s'il se sert, ce n'est que par recit de quelque action passée, pour nous instruire de celles que nous avons à faire au present & à l'avenir.

Un sçavant Homme a estimé que l'instruction & la moralité n'estoient pas le propre de l'Emblème, & qu'il ne diféroit de la

256 *Extraordinaire*

Devise que parce que celle cy a une pensée particuliere pour estre aussi appliquée particulièrement à quelque Personne, & que l'Emblème a pour l'ordinaire une pensée universelle & independante d'individus déterminez. C'est ainsi qu'il s'explique; mais ce Scavant est, comme je croy, le seul de cette opinion. Il a tous les autres contre luy, aussi bien que l'usage, suivant lequel ils veulent tous que la moralité soit le propre de l'Emblème, & que par conséquent les plus clairs & qui s'entendent le mieux d'abord, sont toujours les meilleurs.

DU REVERS DES
MEDAILLES.

Le Revers est inséparable de la Medaille, & s'appelle ainsi, parce qu'il est derriere l'Image de celuy dont on veut dépeindre les beaux Faits par la maniere de Revers.

Il regarde le plus ordinairement le temps passé; il fait voir les choses venues avec des Figures qui servent simplement à en faire la démonstration.

Dans la Medaille & dans le Revers, l'Image peut estre la propre Image de la Personne, ou de quelqu'autre par lequel on la represente.

L'Image & le Revers se font

Q. d'Octobre.

Y

avec ou sans Inscription, & les paroles n'y font point d'autre office que de déclarer ou l'Image, ou le Revers, ou celui qui a fait la Medaille, ou l'occasion qui a donné lieu de la faire. Ainsi les Revers se peuvent former de figures d'Hommes, de Femmes, de Provinces, de Villes, de Temples, de Ponts, d'Animaux, & generalement de toutes sortes de corps; Pareillement de Victoires, de Batailles, & de semblables autres opérations qui se peuvent entreprendre & executer par les Hommes.

Le Revers reçoit non seulement le sens historique, mais quelquefois encor l'hieroglyphique & le moral; mais pour-

tant toujours avec relation à la Personne dont l'Image est ordinairement sur la Medaille, & à la gloire duquel elle est fabriquée.

Par ce qui vient d'estre dit, il est aisé de connoistre en quoy les Revers qui sont purement suivant l'usage ancien, qui ne connoissoit point les régularitez de la Devise, en sont diférens. Mais aujourd'huy, & depuis que l'invention en a esté trouvée & réglée, elle y est tres-bien reçeuë, & une fort bonne Devise peut aussi servir d'un fort bon Revers, en y observant la juste relation à la Medaille. Quelques Autheurs n'y reçoivent guère d'Emblèmes que ceux qu'ils appellent démonstratifs

& sans instruction; mais puis qu'on y admet le sens moral, j'estime que l'instruction n'en doit pas estre bannie, pourveu qu'elle s'y fasse d'une maniere noble, sans paroles de préceptes, mais seulement par la force de l'Exemple & de la relation de ce qui est figuré, à la vertu de la Personne, ou à l'excellence de la chose, qui est le sujet de la Medaille.

Les paroles, quand on s'en fert dans le Revers, doivent à mon sens, estre en petit nombre, avoir quelque emphase, & dire beaucoup en peu de mots. J'entens pour y donner plus de grace, car je sçay bien que dans plusieurs Revers d'anciennes Medailles des Empereurs, on n'y

voit point d'autres Inscriptions que longues, & qui contiennent simplement leurs titres, de Dictateurs, de Grands Pontifes, où la raison & l'occasion des Medailles connuë, pour avoir assuré ou fait nettoyer les chemins & autres semblables. Il y en a quelques autres de Rome renaissante, pour avoir sauvé les Citoyens; la Paix d'Auguste, & d'autres de cette nature qui ont des éloges courts. Ce sont ceux qu'il faut imiter comme de tres-bons modelles.

Jene voy rien qui puisse empêcher d'y employer quelque beau fragment de Vers, ou un Vers entier aussi bien que la Prose, soit que le Revers se fasse d'une Devise, ou de Figures hu-

maines à l'antique. Nous avons de beaux Revers modernes de cette sorte, & si l'Antiquité ne nous en donne point d'exemple, nostre âge le peut donner à ceux qui viendront apres.

Nous avons dit que le temps passé est le plus propre pour le Revers des Medailles, ce qui n'empesche pas que le present & mesme l'avenir, n'y puissent avoir quelque part par maniere de continuation, en ce que l'action passée qui y est figurée peut démontrer une vertu du Prince, laquelle il est en volonté d'exercer encor au temps present & à l'avenir; mais cette fin n'est qu'accidentelle, & en tant qu'elle regarde un acte de vertu.

Personne n'ignore que les

Empereurs pour immortaliser leurs grandes Actions, & le Senat, les Provinces, les Villes ayant reçu d'eux quelque faveur, ont fait battre des Medailles avec des Revers pour en conserver la memoire.

La Liberalité, la Magnificence, l'Abondance, la Felicité, les Harangues faites aux Soldats, la Paix, la Sagesse, la Prudence, la Consécration, & sur tout la Victoire, ont esté de tout temps le sujet des Medailles, & les grandes Actions, & Faits Heroïques, le seront aussi tous jours.

De toutes les choses qui contribuent à la beauté, & à l'excellence des Medailles anciennes, j'en remarque principale-

ment quatre. La noblesse & l'élegance des figures, l'usage des hieroglyphes quelquefois sans figures humaines, & quelquefois inferez avec elles. La beauté & l'emphase des paroles, & l'abreviation de certains mots, & quelquefois leur réduction à de simples lettres. Comme par exemple avec R. C C. ils donnoient à entendre la liberalité d'un Empereur qui avoit fait remise au Peuple d'un Impost qu'on appelloit le deuxcentième denier.

La plûpart des Connoisseurs estiment que les Monnoyes & les Medailles de l'Antiquité ont esté les mesmes choses à raison des poids & des volumes des unes & des autres, & l'on
croit

du Mercure Galant. 265

croit qu'il n'y a eu de différences
que touchant la fin, & l'usage
que les Monnoyes ont esté fabri-
quées pour dispenser & pour
estre employées au Commerce;
que les Medailles y pouvoient
bien estre propres aussi pour
leur valeur en or, argent, ou
métal, mais qu'elles n'ont point
esté frappées à cette fin, mais
seulement pour memoire des
belles Actions des Empereurs,
& que ce pouvoit estre des pre-
sents qu'ils faisoient à leurs Pa-
rens, à leurs Amis, aux Capi-
taines, Senateurs, Chevaliers,
Soldats, & aux Peuples; qu'ils
en faisoient largesse lors de leurs
Elections, & de leurs Triom-
phes, de leurs Lignes, & de leurs
Alliances, comme il se pratique

2 d'Octobre.

Z

encor aujourd'huy aux grands Evenemens, & aux Actions les plus dignes de remarque. Les Anciens en mettoient aussi pour memoire dans les Sepulchres, & dans les Urnes mortuaires, dans les fondemens des Temples, & des autres Edifices publics. La coûtume a cessé à l'égard des Sepulchres, mais elle s'est toujours observée pour ce qui est des Edifices de grande considération.

Les Monnoyes estoient seulement pour la dépence, & fabriquées avec l'Image du Prince d'un costé; dans l'autre l'on figuroit pour l'ordinaire le signe public *Insignia* de la Ville, ou bien son Dieu tutelaire; quelque Fleuve ou Temple conside-

rable ; ou enfin quelqu'autre figure par laquelle ils vouloient que leur Monnoye fust connue, & distinguée de celle des autres Villes, & mesme souvent la Ville y faisoit mettre son nom.

Ce que je viens de dire des Revers, doit ce me semble suffire pour les bien faire ; car pour parler en general de la matiere des Medailles, c'est un fonds inépuisable d'érudition pour les Scavans. Ils y trouvent en abondance dequoy faire des leçons pour la connoissance des Antiquitez, de l'Histoire, de la Chronologie & Topographie, des Familles Anciennes & Illustres, des Titres & Dignitez des Empereurs, comme aussi de l'Histoire des Animaux, des

Plantes & de leurs proprietez,
& sur tout de la Morale pour
l'exemple des Vertus. Enfin ils
y font voir une Encyclopédie, &
un enchaînement de toutes les
Sciences. Apres quoy bien loin
de trouver à dire que tant de
grands Hommes se fassent avec
ardeur un si grand plaisir de la
recherche, & de l'étude des
Medailles, j'estime qu'au con-
traire ils en meritent beaucoup
de loüanges, puis que c'est en
effet une des plus utiles, des
plus nobles, & des plus enga-
geantes de toutes les honnestes
voluptez.

*Vous ne serez pas fâchée de voir
encor quelques Pieces sur la Paix.
La premiere est un Rondeau fait*

du Mercure Galant. 27



*Déjà les bords du Rhin subissoient
vostre Loy,
L' Empire y regrettoit ses Aigles effai-
cées,
Et sur mille Ramparts vos Palmes en-
tassées
Exigeoient des Vaincus, & l'hommage
& la foy.*



*Mais lors que vous domptiez l'orgueil
de tant de Princes,
Que vostre Bras vainqueur desoloit
leurs Provinces,
Que tout cedit au cours de vos heureux
succés;*



*Pour couronner, Grand Roy, tant d'il-
lustres Conquestes,
Vous suspendez ces coups qui mena-
çoient leurs testes,
Et la Foudre à la main, vous leur don-
nez la Paix.*

L'ABBE' FLANCO

Z iiij

belles, & se ressembloient tellement, qu'on avoit de la peine à les distinguer l'une d'avec l'autre. Philis & Célimène (c'estoit leur nom) aimoient uniquement le Berger; mais ce volage ne pouvant fixer ses desirs en faveur d'aucune séparément, les rendoit fort malheureuses, & ne se donnoit aucun repos.

Il alloit incessamment

De l'une à l'autre Bergere,

Pour appaiser son tourment,

Et tâcher de satisfaire

Et l'une & l'autre Bergere.

Mais comment l'eust-il pu faire?

Il ne voyoit qu'un moment

Et l'une & l'autre Bergere.

Car si-tost qu'il estoit auprès de Philis, il la quittoit pour

courir à Célimene, & dès qu'il avoit veu Célimene, il s'échappoit d'elle pour retourner à Philis. Chacune luy demandoit un cœur entier, & versoit des larmes pour l'obtenir. Il en versoit luy-mesme de ne pouvoir rendre aucune des deux heureuse, & d'estre toujours malheureux luy-mesme.

*Enfin lassez tous trois des rigueurs de
l'Amour,*

*Ils déploroient le malheur de leur vie;
Célimene & Philis vouloient perdre
le jour,*

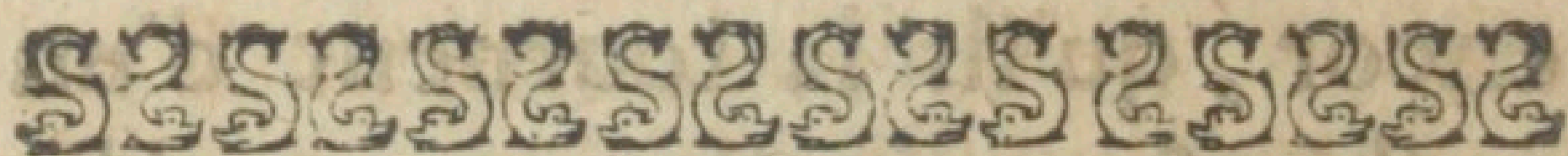
Tirsis avoit la mesme envie.

On adoroit alors Jupiter,
Neptune, Mercure, Apollon,
& chacun sçait combien on les
croyoit faciles & pitoyables.

Ils voulurent bien exaucer ces trois Infortunez. Momus qui se moquoit presque toujours de tout ce que les autres Dieux faisoient, approuva néanmoins ce dessein. Mais puis que ces misérables, dit-il, ne doivent trouver la fin de leurs peines que dans la mort, faisons une Machine qui soit de quelque usage, & qui fasse connoître à la Posterité l'extravagance de leur passion. Sur cet avis on les changea en un Horloge de Sable. Les deux Phioles de verre representent les Bergeres. Elles se ressembtent parfaitement, sont toujours prestes à recevoir le Sable, qui fut autrefois leur Amant, & chacune semble vouloir le retenir. Le Sable

n'est pas si tost dans l'une, qu'il s'écoule dans l'autre. Mais pour quoy m'arrêtay-je à faire voir ce rapport ? Momus le crût très juste, il s'en applaudit, & on le loua d'avoir bien rencontré.

DE LA SEGUINIERE-
POIGNAND.



AUTRE FICTION.

Tout est siecle aux Amans.
Vous sçavez que cette ma-
xime est en bon lieu au Païs de
Tendre. On ne compte point les
heures comme autrepars. Une
absence n'a jamais moins duré
qu'une année, ne fust-elle que

d'un jour. Ainsi l'Amour estoit embarrassé, & il n'avoit point d'Horloge qui pust contenter les Amans. Qu'ils cōptent donc les atomes de cette cendre (dit-il en prenant celle qui estoit restée d'un cœur que l'on venoit de luy offrir en sacrifice, & qu'il enferma dans un Cristal) & s'ils ne sont pas contens encor, qu'ils la tournent d'un costé, & puis d'un autre. Il y en a assez pour supputer tous leurs siecles, quelque durée que leur passion leur puisse donner. Depuis ce temps-là on ne se servit plus au Temple de l'Amour que de ces Horloges, d'autant plus qu'elles ne sont point indiscrettes comme les autres, & qu'elles ne vous trou-

blent pas mal à propos par un
son temeraire.

*A la Rue Portefoin, pres
les Enfans rouges.*

SSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSS

IIIIIIIIII

ENIGMATIQUE.

DEux Rois d'une tres-an-
cienne Famille, conti-
nuent à se faire la guerre de-
puis plusieurs Siecles. Ceux qui
ont écrit leur Genealogie, ne
demeurent pas d'accord de leur
origine. Il y en a qui croient
qu'ils ont pris naissance parmy
les Romains: Quelques-uns esti-
ment qu'on les a veus naistre en

Grece, & qu'ils ont commencé à se faire connoistre au fameux Siege de Troye : D'autres soutiennent avec plus de vray-semblance, qu'ils sont sortis de Perse, & qu'ayant passé par l'Arabie, ils sont enfin venus en Europe. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont nez pour la guerre, & que leur querelle ne finira qu'avec les derniers Rois de leur Race. Ils sont Freres, & ont épousé leurs Sœurs. Les plaisirs qui tout pacifiques qu'ils sont, troublent fort souvent le monde, ont fait naistre la guerre qu'ils se font : Elle ne les empesche pas de demeurer ensemble, ce qui est cause que leurs Gens se broüillent souvent, sans qu'il en arrive neanmoins aucun de-

2. d'Octobre.

A a

fordre; car quoy que selon quel-
ques Critiques leur nom ne soit
pas fort honorable, ils ne lais-
sent pas de se faire la guerre
avec beaucoup d'honneur. Ils
ne se batent jamais qu'en Ba-
taille rangée, & ils observent
religieusement les Loix qu'ils se
font imposées, tant pour l'ordre
de la Bataille, que pour le mou-
vement de leurs Troupes. Le
jour du Combat estant pris, on
choisit le Champ de Bataille
dans un lieu fort uny, & égale-
ment avantageux aux deux Par-
tis. Les deux Souverains s'y
trouvent en personne, & leurs
Gens qui portent leurs couleurs
pour se reconnoistre dans la
mellée, se rangent aussi tost au-
prés d'eux. Chacun prend le

Poste qui luy est destiné, & les deux Armées estant en presence, les Chefs s'envoyent faire des civilitez, & se déferent l'un à l'autre l'honneur de commencer l'attaque: mais comme leurs Troupes qui sont égales en nombre, ne veulent point avoir d'autre avantage les unes sur les autres, que celui qu'elles tâchent d'acquérir par leur valeur, on remet ordinairement au sort à décider de ce premier différent. C'est la seule part qu'ils y laissent prendre à la Fortune; car comme ils combattent bien moins pour le prix qui est destiné au Vainqueur, que pour la gloire de vaincre, le hazard ne dispose jamais de la Victoire. Elle est toujours le fruit de la

284 *Extraordinaire*

prudence, & de la bonne conduite des Chefs.

*Tel LOUIS toujours invincible,
Sur la terre & sur l'onde également
terrible,
Sans craindre du hazard les caprices
divers,
Par sa seule valeur fait trembler l'U-
nivers,
Et du Belge étonné la rapide conquête,
Mille & mille Combats qui par tout
font du bruit,
Qu'est ce autre chose que le fruit
Et de son Bras & de sa Teste?*

L'Infanterie qui a l'avant-
garde, & qui doit par conse-
quent lier le Combat, va droit
aux Ennemis, & frappe à droit &
à gauche. Elle est néanmoins
plus propre à soutenir une atta-
que qu'à la commencer, parce

du Mercure Galant. 289

qu'elle est lente dans sa marche, & ne recule jamais, au lieu qu'elle ne sçauroit donner sans sortir de ses rangs, ce qui fait qu'elle a beaucoup de peine à se soutenir, & qu'il est presque impossible de la rallier quand elle est une fois en déroute; aussi ne s'avance-t-elle pas beaucoup, & s'il arrive que quelque Soldat entreprenne de passer à travers les Lignes des Ennemis, sa bravoure n'est jamais sans récompense, quand il a le bonheur de réüssir & de s'aller poster à l'extrêmité du Terrain qu'ils occupent. Il change aussi-tost de condition, on l'ennoblit, on luy fait les mesmes honneurs qu'à la Reine, & il jouit des mesmes Privileges. Certains Fantassins

plus grands que le reste des Pié-
tons, marchent ordinairement
à leur secours. Ils vont tantost
viste, tantost lentement, & quoy
qu'ils ne soient pas estimez les
plus sages de l'Armée, ils ne lais-
sent pas de rendre de tres bons
services. La Cavalerie est en
petit nombre; elle ne va que par
saillies, & donne toujourns en ca-
racolant. Sa charge est nean-
moins fort dangereuse, parce
qu'elle passe sur le ventre à tout
ce qu'elle rencontre pour aller
attaquer le Roy, & ne manque
jamais de l'ébranler quand elle
peut le joindre; ce qui luy fait
faire des mouvements tres nuisi-
bles. L'honneur du Combat
consiste à empescher que le
General ne tombe entre les

maines des Ennemis ; voila pour quoy il ne s'éloigne jamais du Corps de Bataille, & ne marche qu'avec beaucoup de gravité. On a tant de respect pour luy, qu'on n'oseroit l'attaquer en personne sans l'en avertir. Les deux Reines ne se trouvent pas au Combat pour en estre seulement les spectatrices ; elles ont la meilleure part à la gloire du triomphe. Il est vray qu'on souffre peu qu'elles s'éloignent de la Personne du Roy, de peur de quelque surprise ; car leur conservation est d'une tres-grande consequence pour toute l'Armée : mais elles ne laissent pas de faire des courses, & de se trouver dans la meslée où elles font un terrible fracas. Leur dé-

faite est pour l'ordinaire suivie de celle de leurs Troupes, & il est tres-difficile qu'un Party qui a perdu sa Reine dans le Combat, en puisse sortir victorieux, si le mesme choc n'a enlevé celle de ses Ennemis. Les deux Commandans ont chacun deux Forts pour se mettre à couvert, quand leurs Troupes sont affoiblies par la longueur d'un Combat opiniastreté; & lors qu'ils y sont une fois retranchez, il est difficile de les forcer. Ces Fortereses estoient autrefois portées par des Elephans, car elles ont cecy de singulier, qu'elles avancent ou reculent selon le besoin qu'on en a; & quand elles peuvent s'ouvrir un passage pour aller aux Ennemis, elles se rendent tout à fait

fait redoutables. Quoy que le Champ de Bataille soit en rare Campagne, & qu'il n'y ait ny Bois ny Valons pour favoriser les embuscades, on ne laisse pas d'en faire, & elles sont d'autant plus dangereuses qu'on les dresse à découvert. Les Soldats qui y sont postez paroissant derriere les autres dans des lieux où ils semblent inutiles, viennent tout d'un coup à la charge lors qu'on s'y attend le moins. Je vous ay fait remarquer que le hazard ne contribuoit rien au gain ou à la perte de la Bataille; mais quoy qu'elle dépende absolument de l'experience des Chefs, il y a neanmoins des momens si heureux pour un Party, & si malheureux pour l'autre, qu'on voit

Q. d'Octobre.

B b

quelquefois finir dès la première attaque un Combat qui devroit durer des journées entières. Il est de la prudence d'un bon Capitaine de ne pas négliger ce moment fatal.

*C'est ainsi qu'un Amant fidelle,
Qui ne doit qu'à ses soins les faveurs de
sa Belle,
Ne laisse pas de ménager
L'heure favorable au Berger.*

Dès qu'un des Partis a sçeu profiter du moment dont nous parlons, on recommence à se battre tout de nouveau avec beaucoup plus de chaleur qu'auparavant; les uns animez du desir de se vanger d'une si honteuse défaite, & les autres enfléz de la gloire d'une victoire si preci-

pitée. On voit souvent que les Troupes combattant avec une valeur égale, les deux Chefs restent dans le Champ de Bataille dépouillez de toutes leurs forces. Alors ils ne peuvent pas décider seuls leur querelle, parce qu'il ne leur est jamais permis de se porter des coups eux memes, ny de s'approcher dans l'action. Quand il arrive donc que toutes leurs Troupes sont hors de combat, on se rend les prisonniers de part & d'autre, & on recommence la Bataille; mais si elle finit par la défaite d'un des Partis, les Spectateurs qui en attendent le succès dans un profond silence, donnent des loüanges au Vainqueur, & se réjoüissent de sa Victoire, ou s'affligent

292 *Extraordinaire*

de la perte du Vaincu, selon l'intérest qu'ils prennent à l'un ou à l'autre. Les Troupes se retirent aussi-tost pêle-mêle, & vont loger ensemble sans conserver aucun ressentiment de ce qui s'est passé dans la chaleur du Combat.

Les Pièces qui suivent, & que vous ne trouverez pas moins spirituelles qu'enjoüées, sont sur une matiere qui vous surprendra. Madame des Houlières a une Chate nommée Grisette, qui merite d'estre distinguée parmy celles de son espece; car si elle ne raisonne pas tout à fait, elle a tant d'apparence de raison, & donne tant de marques d'un discernement particulier, qu'elle en attire l'admiration

de tout le monde. Un jour un Cavalier estant venu rendre visite à cette Dame, se mit à parler de la beauté de sa Chatte, & témoigna qu'il eust bien voulu en faire une alliance avec un Chat d'une autre Dame de sa connoissance. Grisette, dit-on, pria ce Cavalier de faire ses complimens, & d'offrir sa tendresse au Chat Amant qu'il avoit dessein de luy donner. Ce Chat est à Madame la Marquise de Monglas, & s'appelle Tata. Il fit la réponse qui suit à Grisette.

SS

SSSSSSSSSSSSSSSSSS

T A T A ,

CHAT DE MADAME
la Marquise de Montglas,

A GRISETTE,
Chatte de Madame Des-houlières.

*J' Ay reçu vostre Compliment.
Vous vous expliquez nobl-ment,
Et je vois bien par vos manieres,
Que vous méprisez les Gouttieres.
Que je vous trouve d'agrément!
Jamais Chatte ne fust si belle,
Jamais Chatte ne me plût tant,
Pas mesme la Chatte fidelle
Dont j'estois autrefois l'Amant,
Et que j'aimois uniquement.
Quand vous m'offrez vostre tédresse,
Me parlez-vous de bonne-foy?*

du Mercure Galant. 295

*Se peut-il que l'on s'intresse
Pour un Malheureux comme moy?
Hélas que n'estes-vous sincere!*

Que vous me verriez amoureux!

*Mais je me forme une chimere,
Puis-je estre aimé? puis-je estre heu-
reux?*

Vous diray-je ma peine extrême?

*Je suis réduit à l'amitié,
Depuis qu'un Jaloux sans pitié
M'a surpris aimant ce qu'il aime.*

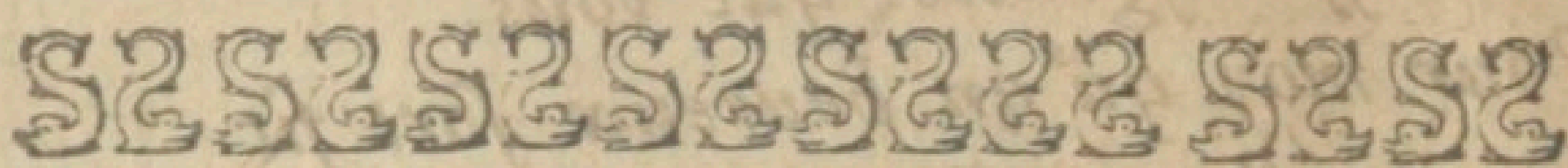
*Epargnez-moy le recit douloureux
De ma honte & de sa vengeance;*

*Plaignez mon destin rigoureux;
Plaindre les maux d'un Malheu-
reux,*

Les soulage plus qu'on ne pense.

*Hélas je n'ay plus de plaisirs;
Indigne d'estre à vous, belle & tendre
Grisette,*

*Je sens plus que jamais la perte que j'ay
En perdant mes desirs; (faite,
Perte d'autant plus déplorable,
Qu'elle est irréparable.*



RESPONSE

2. *Grass*

A T A T A.

Comment osez-vous me conter
 Les pertes que vous avez faites?
 En amour c'est mal débiter,
 Et je ne sçay que moy qui voulust
 écouter
 Un pareil Conteur de fleurettes.
 Ha! fy (diroient nonchalamment
 Un tas de Chattes prétieuses)
 Fy, mes Cheres, d'un tel Amant;
 Car si j'ose, Tata, vous parler libre-
 ment,
 Chattes aux airs panchez sont les plus
 amoureuses.
 Malheur chez elles aux Matons

du Mercure Galant. 297

*Aussi disgraciez que vous.
Pour moy qu'un heureux sort fit
naistre tendre & sage,
Je vous quitte aisément des solides
plaisirs.
Faisons de nostre amour un plus galant
usage,
Il est un charmant badinage
Qui ne tarit jamais la source des desirs.
Je renonce pour vous à toutes les Gout-
tieres,
Où (soit dit en passant) je n'ay jamais
esté.
Je suis de ces Minettes fieres
Qui donnent aux grands airs, aux ga-
lantes manieres.
Helas! ce fut par là que mon cœur fut
tenté.
Quand j'appris ce qu'avoit conté
De vos appis, de vostre adresse,
Vostre incomparable Maistresse,
Depuis ce dangereux moment,
Plaine de vous autant qu'on le peut
estre,*

298 Extraordinaire

*Je fis dessein de vous faire connoître
Par un douxereux compliment,
L'amour que dans mon cœur ce recit
a fait naître. (Vers*

*Vous m'avez confirmé par d'agréables
Tout ce qu'on m'avoit dit de vos char-
mes divers.*

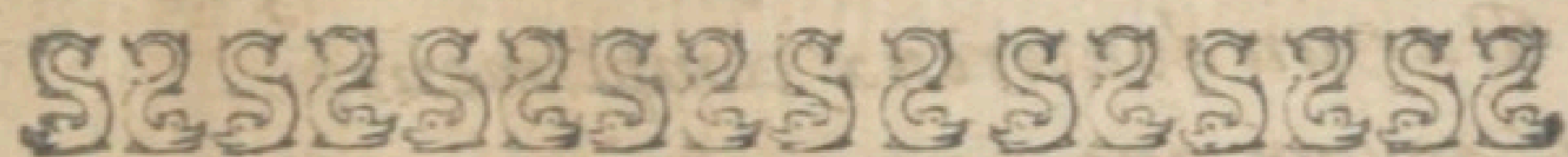
*Malgré vostre juste tristesse,
On y voit, cher Tata, briller un air
galant.*

*Les miens répondront mal à leur déli-
catesse,*

*Ecrire bien n'est pas nostre talent.
Il est rare, dit-on, parmi les Hommes
mesme.*

*Mais dequoy vais-je m'alarmer?
Vous y verrez que je vous aime,
C'est assez pour qui sçait aimer.*

*La réputation de Grifette fai-
sant bruit par tout, les Chats du
plus grand merite luy en voulurent
conter. Voicy les Billets de quel-
ques-uns.*



CHAT DES J....

A sa Voisine

GRISSETTE,

Sur les Rimes de la Piece précédente.

JE ne veux point vous en conter;
 Dans le grãd fracas que vous faites,
 Je n'ay pas de quoy débiter
 Assez bien pour vous plaire, & me faire
 écouter,
 Des Chattes comme vous friandes de
 fleuretes.
 Vous jouiez avec moy, mais c'est non-
 chalamment,
 Vos heures vous sont précieuses,
 Il vous faut bien un autre Amant;

300 Extraordinaire

Vous miolez, dit-on, trop librement
 Apres les faveurs amoureuses.
 Enfin vos voisins les Matous
 Sont un peu trop sobres pour vous.
 Enfin vous affectez dans vos Vers un
 air sage,
 Ce n'est pas en rimant qu'on renonce
 aux plaisirs,
 C'est en ne mettant plus ces plaisirs en
 usage,
 C'est en quittant le badinage,
 Sans en conserver les desirs.
 On se perd bien souvent sans courir les
 Gouttieres;
 Oüy, dans ces lieux d'honneur vous
 n'avez point esté,
 Vous suivez en ce point les prudes &
 les fieres;
 Mais de tant de Matous de toutes les
 manieres,
 Qu'on vous cherche avec soin, vostre
 cœur est tenté.
 C'est là ce qui vous gaste, à ce qu'on
 m'a conté,

du Mercure Galant. 301

Et que vous déguisez avec assez d'adresse.

Imitez, imitez vostre illustre Maistresse,

Qui n'aima jamais un moment.

A son cœur noble & grand, autant
qu'un cœur pent l'estre,

L'Amour n'ose esperer de se faire con-
noistre,

Vous luy ferez pour moy ce cōpliment.

Pour captiver les cœurs, le Ciel qui la
fit naistre,

Luy donna le talent de la Prose & des
Vers.

Elle a mille charmes divers;

Une tendre langueur, une aimable
tristesse,

N'oste rien dans ses yeux d'un air fin
& galant;

Rien ne peut échaper à sa délicatesse.

Le bel Esprit n'est pas son seul talent,
Elle est la complaisance, elle est la bonté
mesme;

Mais il ne faut pas l'alarmer,

302 *Extraordinaire*

*La loüange & l'éclat ne sont pas ce
qu'elle aime.*

*Bienheureux le Matou qu'elle voudroit
aimer!*

SS:SSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSS

D O M C R I S,

CHAT DE MADAME
la Duchesse de Béthune,

A GRISETTE.

Grisette, sçavez-vous qui vous
parle d'amour?

Qui vous cherchez depuis un jour?

*C'est un Chat accôply, plus beau qu'un
Chat d'Espagne,*

*Un Chat qu'incessamment la Fortune
accompagne,*

*Qui se fait admirer des Chattes de la
Cour.*

Voila ce qu'il vous faut, non pas ce
Chat sauvage,
Ce Tata, qui languit au milieu des
plaisirs,
Qui ne sçauroit au plus aller au ba-
dinage,
Qui ne sçauroit jamais contenter vos
desirs,
Et qui mourroit de faim sur un tas de
Fromage.
Ce n'est pas, apres tout, qu'il ne puisse
amuser,
Qu'il ne soit propre à quelque chose,
Comme de feu Bertaud on pourroit en
user;
Mais qu'en si beau chemin vostre
amour se repose,
Quoy que vous en disiez, on ne vous
croira pas.
Pour vous croire une Chatte à si mai-
gres ébats,
Surquoy voulez-vous qu'on se fonde?
Sur vos peu de b. soins? Vous vous mo-
quez du monde.

304 *Extraordinaire*

*A d'autres ; c'est trop loin pousser le
prétieux.*

*Ce n'est pas avec moy qu'il faut qu'on
dissimule,*

*Aussi-bien avez-vous des yeux
A détromper le plus credule.*

*Gardez pour ces jeunes Chattons
Qui ne vont encor qu'à tâtons,
D'une fausse vertu le rusé préambule ;
Ne tournez point en ridicule
Ces ah fy, ces airs nonchalans,
Qui cachent quelquefois des desirs vio-
lens.*

*Loin de les condamner, je blâme les
manieres*

*Des Chattes qui d'abord nous disent
mia-ou.*

*Depuis que pour la Cour j'ay quitté les
Gouttieres,*

*Je méprise beaucoup un procédé si fou.
Tout Matou que je suis, j'ay l'ame
délicate,*

*Je veux qu'en certain temps on donne
de la patte,*

du Mercure Galant. 305

*Et je n'aimerois pas qu'on me sautast
au cou ;*

*Mais de faire la Chatte-mite,
D'affecter cōme vous un minois sérieux,
Tandis que nous sçavons qu'Amour
vous sollicite,*

*Et qu'à de certains Chats vous faites
les doux yeux,*

*Je vous le dis tout net, Grisette, j'aime
Vne folle qu'une hypocrite. (mieux
Mettez-vous avec moy dessus un autre
pié,*

*Si vous voulez longtemps garder vostre
conquête,*

*Je suis un Coureur de Clapié ;
Chat qui prend des Lapins, ne passe
pas pour beste.*

*Adieu jusqu'au premier Sabat,
C'est là que j'attendray réponse à cette
Lettre,*

*Et que vous connoistrez, si je livre
combat,*

*Que je sçay plus tenir que je ne sçay
promettre.*

Q. d'Octobre. Cc

SSSSSSSSSSSSSSSSSSSSSS

MINIM,

CHAT DE Mlle BOQUET,

A GRISSETTE.

GRisette, vous faites du bruit,
 Non de ce bruit que font durāt la nuit
 Les Minetes trop amoureuses;
 C'est un bruit que la gloire suit,
 Et que font en tout temps les Chattes
 précieuses.

Ce bruit est venu jusqu'à moy,
 Il a troublé ma solitude;
 Je vivois libre, exempt de l'amoureuse
 Loy,
 Et je sens de l'inquiétude.
 Il me revient de tous costez
 Que vous avez cent rares qualitez;

du Mercure Galant. 307

*On dit que vous avez le regard doux
& tendre,*

*Et que pour en faire comprendre
La charmante douceur, & le brillant
éclat,*

Vous n'avez pas des yeux de Chat.

*On dit que la Nature adroite & bien-
faisante,*

*Vous a fait de sa main une Robe lui-
sante*

D'un petit gris beaucoup plus fin

Que le petit gris de Lapin ;

*Que vous sçavez avec cent tours d'a-
dresse*

Chasser les plus fâcheux ennuis,

*Faire des jours heureux, & d'a-
greables nuits*

A vostre sçavante Maistresse.

*On vous voit quelquefois d'un manège
léger*

Sauter, bondir, & voltiger,

Et quelquefois en galante Minete

*Vous dresser sur vos pieds pour attein-
dre au Miroir,*

308 *Extraordinaire*

*Prendre plaisir à vous y voir,
Et consulter vos traits en illustre Co-
quette,
En Chatte d'importance, & non pas en
Grisette.*

*Vous n'avez rien de brutal & de bas.
On ne vous vit jamais souiller vos
pates*

*Innocentes & délicates,
Du sang des Souris & des Rats.
En amour vous avez les plus belles
manieres ;*

*Vous n'allez point par des cris scan-
dalous
Promener sur les toits la honte de vos
feux,
Ny vous livrer aux Matous des Gout-
tieres.*

*Par un tendre miolement
Vous expliquez vostre tourment,
Et vous sçavez si bien, dans l'ardeur
qui vous presse
Toucher vostre illustre Maistresse,
Qu'elle prend soin de vos plaisirs,*

du Mercure Galant. 309

Et d'un digne Galant régale vos desirs.

I'en pourrois dire davantage

Sur le bruit qu'on fait tous les jours

*De vos charmans appas, de vos tendres
amours ;*

On n'en dit que trop, dont j'enrage.

*I'enrage de bon cœur, Grisette, quand
je voy*

*Tant d'appas, tant d'amour, qui ne
sont pas pour moy.*

Je sens que le bruit que vous faites

*Allume dans mon cœur des passions
secretes,*

*Que dans tout le Pais des plus tendres
Matous*

Nulle autre n'allume que vous.

*Mais il est temps enfin de mettre en
évidence*

Et mes talens & mes exploits.

Ma solitude & mon silence

*M'ont osté jusqu'icy l'honneur de
vostre choix.*

Il faut vous faire ma peinture,

*Vous dire que je suis un Chat des
mieux appris ;*

C'est trop languir dās une vie obscure;
Et comme enfin la nuit tous Chats
sont gris,

Il faut mettre au jour ma figure.

J'ay la mine assez haute, & l'air fort
glorieux;

Tant d'éclat brille dans mes yeux,

Qu'on prend mes ardentes prunelles

Pour des Astres ou des Chandelles.

Je ne suis point sujet aux facheux
accidens

Où tombent les Chats imprudens,

Ma conduite n'a rien de brutal, de
sauvage,

Et je ne fis jamais aucun mauvais
usage

De mes griffes, ny de mes dents.

Quoy que mon sérieux marque trop
de sagesse,

Et me donne tout l'air d'un severe
Docteur,

Quand il faut plaire à ma Maistresse,

Je suis badin, je suis flatteur,

Je la baise, je la caresse,

du Mercure Galant. 311

*Et la plus enjouée & brillante jeunesse
L'est bien moins que ma belle hu-
meur.*

*Sçavez-vous de quel air discret &
raisonnable*

*J'ay ma part dans un bon Repas ?
J'appuye adroitement ma pate sur les bras
De ceux qui sont assis à table.*

*Si leur faim est inexorable,
Ma faim ne se rebute pas,
Et d'un air toujours agreable
Je tire du moins charitable*

Les morceaux les plus délicats.

*Quoy que je sois servy d'une main
liberale,*

*Et que je sois un Chat des mieux
nourris,*

*Je chasse d'une ardeur qui n'eut jamais
d'égale;*

*Nul Matou mieux que moy ne chasse
dans Paris,*

*Et je prétens qu'un jour mon amour
vous régale*

D'une hécatombe de Souris.

S S S S S S S S S S S S S S S S S S

R O N A V T,

CHAT DES A....

A GRISSETTE.

JE ne tourneray point ma cervelle à
l'envers

Pour vous dépeindre icy ma figure par-
faite ;

Mais c'est pour vous parler de mes ex-
ploits divers

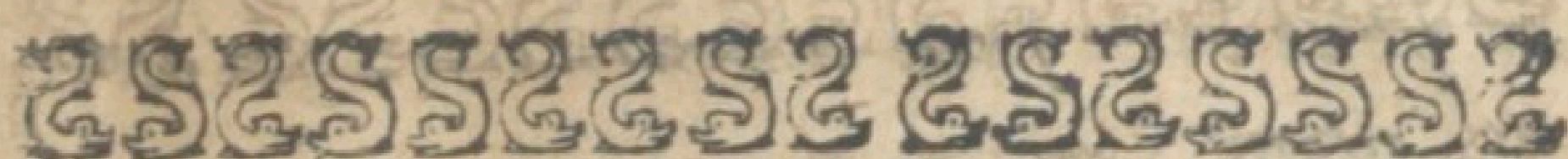
Qu'avec tant de Matous je m'érige en
Poète.

Vn autre en doux jargon vanteroit sa
défaite ;

Mais moy qui jour & nuit mets des
Chattes aux fers,

N'en déplaise aux Matous, je vous
apprens, Grisette,

Que je fais des Chatons mieux qu'ils
ne font des Vers.



SECONDE LETTRE

DE TATA,

A GRISETTE.

GRisette, avec raison je suis charmé
de vous,

*Vous avez de l'esprit plus que tous les
Matous;*

*Jamais, à ce qu'on dit, Chatte ne fut
mieux faite:*

Mais, cecy soit dit entre nous,

N'estes-vous point un peu coquette?

*Vous pouvez l'avouer sans paroistre
indiscrete,*

Le mal n'est pas grand en effet,

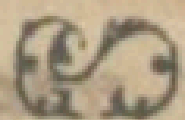
Et s'il faut tout dire, Grisette,

*Moy mesme, franchement, je suis un
peu coquet,*

Malgré la perte que j'ay faite.

2. d'Octobre.

Dd



On peut bien sans amour écrire galamment,

Quand on a comme vous tant de belles
lumières :

Mais croyez-moy, pour parler sçavamment,

Sur tout en certaine matiere,
Il faut avoir fréquenté les Gouttieres;
On ne devient pas habile autrement.



Après tout c'est une foiblesse

A nous de n'oser coquetter :

Sur ce point pourquoy nous flater ?

Les Matous coquettent sans cesse,

C'est là leur vray talent, à quoy bon-
le cacher ?

Il n'est point de Chatte Lucrece,
Et l'on ne vit jamais de prude en nostre
espece :

Cela soit dit sans vous fâcher.



Coquettons, cherchons à nous plaire,

Puis que le sort le veut ainsy;

du Mercure Galant. 315

*En un mot, aimons-nous, nous ne scau-
rions mieux faire,*

*Vous avez de l'esprit, j'en ay sans-
doute aussy,*

Je croy que je suis vostre affaire.



*Avec moy vostre hōneur ne court aucun
danger,*

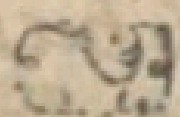
*C'est un malheur dont quelquefois
j'enrage,*

*Et c'est pour vous, Grisette, un petit
avantage ;*

*Car s'il est vray que vous soyez si sage,
Je n'aurois plü vous engager*

*A... vous m'entendez bien : mais chan-
geons de langage,*

Je pourrois vous desobliger.



Eh bien donc, ma chere Grisette,

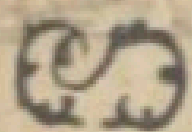
Etablißons un commerce entre nous ;

Foy de Matou, vous serez satisfaite

Des respects que j'auray pour vous.

du Mercure Galant. 317

Mon nom ne convient point à l'air dont
je suis faite.



Quoy, pour écrire galamment,
Pour avoir dans l'esprit quelques vives
lumières,
Falloit-il assurer qu'on ne peut sça-
vamment

Parler sur certaines matieres,
Sans avoir couru les Gouttieres?
Chats cōnoisseurs en jugent autrement.



Mais quand mesme on auroit quelque
douce foiblesse,
Est-ce avec vous belas! qu'on voudroit
coquetter?

Vous aimez trop à vous flater,
Il est temps que vostre erreur cesse;
Elle m'outrage enfin, pourquoy vous le
cacher?

S'il n'est point de Chatte Lucrece,
Il n'est point de Tarquins, Tata, de
vostre espece;

Cela soit dit sans vous fâcher.

318 Extraordinaire



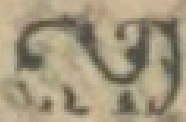
Quand un Chat comme vous se propose
de plaire,

Il devroit en user ainsy,
Des jaloux soupçons se défaire,
Et de ses airs grondeurs aussy;
Sans cela, Tata, point d'affaire.

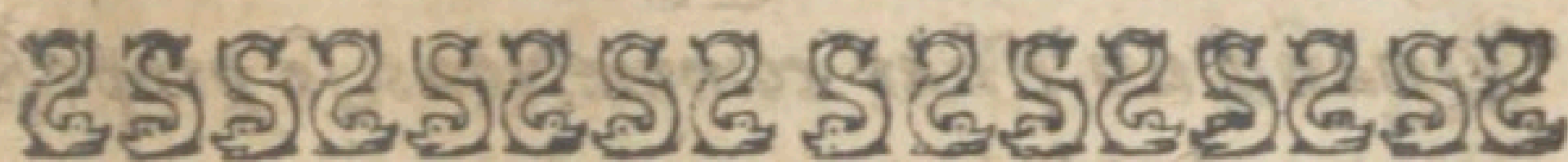


Je ne veux point du tout m'aller mettre
en danger
D'entendre tous les jours dire, morbleu
j'enrage,
Il n'en faudroit pas davantage
Pour me rebuter d'estre sage,
Et souvent par dépit on se peut engager
A quelque bagatelle au dela du lan-
gage;

Cecy soit dit encor sans vous desobliger.



Adieu, Tata, foy de Grisette,
Mais de Grisette comme nous;
II Je ne suis pas plus satisfaite
De vostre Lettre, que de vous.



DES CHEVEUX,

Par M. Bouchet, de Grenoble,

*Pour le Vieillard dont il est parlé
dans l' Extraordinaire du
Mois de Juillet.*

LE riche Vieillard dont il s'a-
git, épousant une jeune Fille
qui n'a pas de bien, mais qui luy
paroist blonde & bien faite, fait
fond sur toutes ses bonnes qua-
litez, comme sur autant de biens
qui doivent établir sa Dot. Il
se flatte en quelque maniere d'un
retour de jeunesse, par la société

320 *Extraordinaire*

de cette aimable Personne. Il
luy semble déjà que ses cheveux
de blancs qu'ils sont, vont deve-
nir ce qu'ils estoient dans les pre-
miers temps de sa jeunesse. Enfin
la beauté de sa nouvelle Epouse
le charme si agréablement, qu'il
se croit le plus heureux Mary du
monde; mais le bon Homme se
trouve abusé; elle a l'adresse des
Metamorphoses, comme les
Dieux de la Fable en avoient le
pouvoir; & au lieu d'une belle
Blonde qu'il croit avoir épousée,
il se voit malheureusement l'E-
poux d'une Femme qui a les
cheveux d'une couleur qui le
dégoute, & pour laquelle il a
naturellement de l'antipatie.

Après cela, ne doit-il pas estre
recevable dans sa demande, puis

que les maux qu'un semblable mariage luy procurera, sont plus dangereux que ceux à la consideration desquels les Loix separeront tous les jours des Parties mal unies ?

Il est vray que la Loy Divine est expresse sur cela, & qu'il est dangereux de luy donner des bornes ; mais icy elle demeure dans ses droits. Ce n'est pas la Loy Civile qui separe ce que la Divine a uny ; c'est celle de l'une des deux Parties qui par sa mauvaise foy a eu l'audace de faire un tout avec une autre qui ne luy estoit pas destinée, & ce sont ces sortes de mariages dont la division fait dire, que le Ciel ne s'en est pas meslé.

La Loy Temporelle qui tient

en terre la place de la Divine, n'est-elle pas alors obligée d'employer son autorité, pour remédier à ces inconveniens dangereux, & de mettre nostre infortuné Vieillard en état de prendre pour Femme celle que le Ciel luy destine?

Ce n'est point au reste estre de mauvais goust que de souhaiter des cheveux, mais surtout de ceux dont la couleur ne présage ny malheur ny fâcheuses influences. La Nature qui ne fait rien d'inutile, les fait croistre dans les parties du corps plus ou moins grands, selon l'utilité ou l'ornement qu'elle juge nécessaire. On recevroit de notables incommoditez, & l'on seroit défiguré à faire peur, si le

poil des sourcils & des cils estoit, ou rasé, ou aussi long que les cheveux de la teste; & comme celle-cy est la partie la plus noble du corps humain, à l'égard de la santé & de la raison quand elle souffre, toutes les autres parties souffrent avec elle : ainsi cette même Nature aussi sage pour la conservation de ses ouvrages, qu'elle est industrieuse pour leur production, a pris soin de la couvrir & de la parer à même temps. Il est vray que quelques Personnes qui se résolvent à tout pour leur santé, se font raser la teste, dans l'esperance de se mieux porter; mais ce petit nombre ne conclut rien contre le general. Pour un qui se sert de ce pretendu remede, mille le

rejettent comme un mal qui détruiroit leur santé, s'ils laissoient leur teste exposée à l'injure des Saisons.

Ceux qui font profession de suivre les Conseils Evangeliques, ne condamnent pas absolument les cheveux, en se privant d'un ornement qui pourroit leur inspirer quelque sentiment de vanité. La plupart portent au menton ce qu'ils ostent à leur teste, & par ce changement qui les rend beaucoup plus venerables, afin de la mettre à couvert, ils luy font une espee de niche avec du drap.

Le Monstre allegué par Ambroise Paré qui fut trouvé dans un œuf de Poule, ne peut servir de preuve contraire dans cette

occasion; c'étoit une production contre l'ordre & l'intention de la Nature & de ce Principe, on n'en peut tirer aucune conséquence qui soit capable de détruire ce qu'elle produit ordinairement, & régulièrement par la sage conduite, outre que l'Homme & la Femme n'ont eu aucune part à une production si bizarre & si extravagante.

Jules Cesar, dont le seul nom fait l'éloge, se seroit épargné le chagrin qu'il avoit d'estre chauve, si cette qualité eut esté une marque de sagesse; elle en estoit plutôt une du contraire, à ce que disoient ses Soldats le jour de son Triomphe à Rome, à son retour des Gaules. *Citoyens*, disoient-ils, *prenez garde à vos*

Femmes, nous amenons un Chauve adultere qui a prodigué dans les Gaules l'argent qu'il avoit emprunté à Rome. Après cela doit-on s'étonner si les Perruques sont si fort en usage en France, & si on s'empresse tant de cacher un defect qui est la punition ordinaire de la débauche? C'est pour cela que les Loix Civiles qui se conforment à celles de la Nature, & qui sont les marques les plus évidentes de la juste conduite des Souverains, condamnent les Femmes débauchées à perdre leurs cheveux avant que d'estre renfermées, punissant par ce chastiment une infamie par une autre infamie.

On rase les Criminels, & par

là on leur oste ce qui reste en eux de marque d'honneur & de liberté, avant que de les enchaîner dans les Galeres comme des Captifs.

L'Empire des Ottomans qui ne commande qu'à des Esclaves, n'y souffre point de cheveux, & ne permet la longue barbe au menton qu'à ceux qui par leur merite & par leurs emplois, ont acquis quelque autorité sur les autres.

Chez les Romains, Mécenas l'Amy & le premier Ministre d'Auguste, le Protecteur des belles Lettres, le Bien-faïcteur des Scavans, en un mot le parfait Modèle de l'honneste Homme, ne méprisoit pas la parure & la propreté des cheveux : Il

falloit au contraire qu'il l'estimast beaucoup, puis qu'Horace en l'invitant à manger chez luy, le preparoit particulièrement à des Baumes & à des Parfums exquis pour ses cheveux, comme à un régal nécessaire, sans lequel il n'eut pas crû le recevoir comme il meritoit d'estre receu.

Le reste, disoit ce Poëte, ne passera pas les bornes d'une honneste frugalité.

On ne doit pas estre surpris, que les Peintres representent Diogène & les autres sans cheveux; ils sont si jaloux des régles de leur Art qui les applique sans cesse à copier les parties du corps les plus essentielles, qu'ils aiment mieux peindre un Homme sans cheveux, que de man-

quer à luy faire paroistre les oreilles , & une Femme sans draperies , que de ne pas faire parade de leur adresse , aux dépens mesme de la bien - seance & de l'honnesteté.

Mais quand les Peintres seroient toujours fidèles (ce qui est assez rare) leur peinture dans cette occasion ne devroit pas estre une Leçon pour les honnestes Gens. Ces anciens Philosophes estoient la pluspart gens chagrins & sauvages, Myfantropes de profession à plus juste titre que Philosophes , & qui par leur conduite sembloient avoir juré divorce avec le genre humain , qui pouvoit voir sans horreur un Diogène sale & crasseux dans son Tonneau qui étoit

Q. d'Octobre.

E e

sa demeure ordinaire, n'ayant qu'une Ecuelle de bois pour tout meuble. Dans cet état il avoit raison de se faire couper les cheveux; sans cette précaution, faute d'un Peigne, il s'exposoit à bien des disgraces.

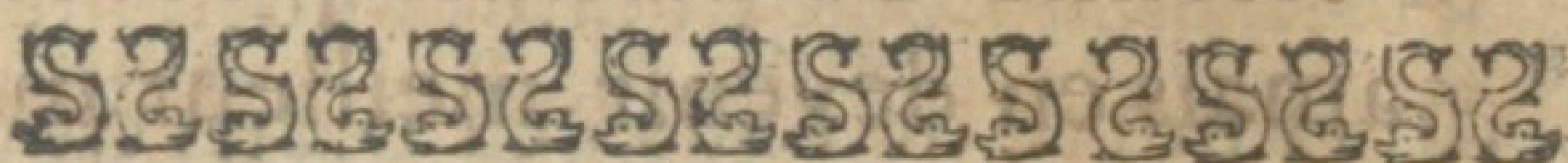
Lequel des deux, à vostre avis, croirons-nous qu'il faille imiter, Mécenas, ou Diogène? Je suis assuré qu'il n'y a point d'honneste Homme en France qui ne se declare pour le plus honneste Homme des Romains.

Dire que la prudence est incompatible avec la belle Chevelure, c'est dire que lors que les jeunes Gens jouissent de la beauté, de l'agrément, de la santé, de la force, de l'heureux succès dans leurs entreprises, parce

que la Fortune les favorise ; & de la vivacité de l'esprit , les Vieillards ne peuvent se consoler de la perte de tous ces biens que par un peu de prudence acquise par mille fâcheuses expériences, laquelle les rendant des timides malheureux , s'évanoüit peu à peu à mesure qu'un âge trop avancé les fait revenir à leur première enfance.

Les bonnes & les belles qualitez de l'Homme, ne subsistent donc que dans son bel âge qui consiste dans le juste milieu des deux enfances, & c'est alors que la solidité de son jugement, soutenüe par la vigueur de ses organes, est dans sa plus grande force, & qu'il fait voir en luy un assemblage merveilleux de la

beauté & de la bonté, qui est la perfection de sa nature.



DE L'ORIGINE

THE FINEST OF THE

DE SABLE.

A Madame la Marquise de R**

A Arles.

Vous m'avez demandé,
Madame, l'origine de
l'Horloge de Sable. En verité
cette Question est digne d'une
Héroïne qui sçait mesurer le
temps, & l'employer avec autant
de justesse & d'utilité que vous

le faites ; car puis qu'il faut le dire , Madame, quelle est la Personne du monde qui sceust jamais en devenir meilleur ménagere que vous, ny en faire un si bon usage ? Agréez, s'il vous plaist, cette petite digression à vostre demande, & cette insulte à vostre modestie ; vous m'avez mis en trop beau chemin, pour m'en tirer sans rendre au Public cet autentique témoignage de vostre sublime vertu, & à vous, Madame, celui de mon respect & de ma veritable estime ? Quelle est, dis je, la Personne de vostre rang, & de vostre sexe, qui parmy le nombre infiny des plus hautes perfections de l'ame & du corps, que vous possédez avec tant d'avantage,

se soit fait comme vous une règle inviolable de s'appliquer dès la plus tendre jeunesse à l'étude des plus hautes Sciences, avec une assidue, & une pénétration qui n'eust presque jamais d'exemple. La Philosophie ancienne & moderne, n'a point de secret qui ne vous soit parfaitement connu; la Mathématique point de partie, jusqu'à l'Algebre mesme, que vous ne pénétriez; & la Morale Chrétienne & Civile, point de Maxime que vous ne mettiez en pratique d'une manière surprenante. Il ne faut qu'avoir eu l'honneur, Madame, d'entrer dans ce précieux Cabinet, où vous passez les plus belles heures du jour & de la nuit, pour

estre convaincu de cette verité. On le trouve plus enrichy de vos Ouvrages, que de ceux des plus sçavans Autheurs de tous les Siecles dont il est si pompeusement afforty. Je dis mal, Madame; sans entrer dans ce sanctuaire de vostre Esprit, il ne faut que meriter l'honneur de vos moindres entretiens sur toute sorte de matieres, pour ne douter jamais que vostre Génie ne soit une des plus rares merveilles de nostre âge, & la plus digne récompense du merite de cet Illustre Epoux à qui le Ciel vous a donnée. Que j'aurois de choses à dire, Madame, & de l'un & de l'autre (moy qui ay reçu depuis longtems l'honneur d'un si précieux com-

merce :) si toute la France n'a-
voit admiré plusieurs fois les ex-
cellens & divers Ouvrages de
cette moitié de vous-mesme, sur-
tout depuis que le plus grãd & le
plus éclairé des Monarques, en
a voulu faire le Secretaire per-
petuel de son Académie Royale
d'Arles. Mais, Madame, je
ne m'aperçois pas que nostre
Horloge coule, & que je tiens
trop longtems en halaine vô-
tre curiosité sur la Question que
vous m'en avez faite. Je ne
doute point que l'on ne fouille
bien avant dans l'Histoire des
Temps, pour en découvrir l'o-
rigine, & que bien des Gens
ne s'empressent pour en tirer
quelque éclaircissement, s'ils
peuvent par là s'assurer de vous
faire

faire plaisir. Je sçay bien que plusieurs veulent qu'on en doive l'invention à l'Egipte, & à un certain Anéxandre qui s'amusa durant le temps d'un long exil, à faire couler du sablon d'un long roseau qu'il perça par le bout pour faire couler son ennuy par cet amusement. En tout cas, Madame, la matiere ne luy manqua pas dans un Pais qui s'en trouve si bien muny. D'autres assurent que Julien l'Apostat, qui fut aussi bon Philosophe que sçavant Guerrier, emprunta de Lucien cette Invention, & que celuy-cy la tira de l'application qu'il avoit eüe à voir couler dans sa Chambre quelque menu débris qu'une Souris pouffoit de sa taniere,

2. d'Octobre.

Ff

ce qui fournit d'idée à son esprit pour mesurer & reparer le temps qu'il avoit employé à cette sorte d'occupation. Je scay aussi qu'un fameux Amy de Neron & des plus scavans de sa Cour, nous a parlé fort expressement de cet Alcandre malheureux, qui s'estant veu consumé d'amour pour sa Lisie, fournit par sa cendre de matiere à un Horloge, duquel il a fait une Epigramme si celebre, que tant de beaux Esprits ont si fort estimée, & dont vous avez vû de si belles Traductions. Je n'aurois osé, Madame, apres de telles autoritez vous rien dire du mien, si vous ne m'aviez imposé la necessité de vous faire part de mes recherches, que vous trou-

verez bon, s'il vous plaist, que
je vous communique dans ce
langage, que vous avez tou-
jours trouvé si propre à con-
vaincre la plus forte incrédu-
lité.

*Autrefois dans la Theffalie,
La Femme d'un Faucheur, jeune, pro-
pre, & jolie,
Voyant son Mary prest à s'en aller
faucher,*

*Luy dit, Hé! mon amy, prens soin de
me chercher*

*Du Sablon pour tenir ta Marmite bien
nete?*

*Lors Cliton répondit (il se nommoit
ainsy)*

Dans quoy veux-tu que je le mette?

Prens cette Guaine que voicy

*(Luy repartit sa Femme) Or c'estoit
une Guaine*

*Faire, si vous voulez, ou de Buys, ou
de Fresne,*

340 Extraordinaire

Dont Cliton ne se servoit plus
A porter sa Pierre affilante,
Sans laquelle sa Faux n'estoit guere
tranchante.

Il n'eust garde en cecy d'user d'aucun
refus,

Sçachant combien sa Femme estoit
d'humeur diableffe,

Il accepte cet ordre avec grande sou-
plesse,

Et pour tost agir à son gré,
Il prend la Guaine, & marche au
Pré;

Rencontrant du Sablon, il choisit du
moins sale,

Du plus fin, & du plus menu,

Que pour rendre plus sec, au Soleil il
étale,

Puis il s'en va faucher avecque sa
Cabale;

Et le temps du Disner venu,

Chaque Faucheur courut s'attabler sous
un Chesne.

Cliton fut un peu détenu

du Mercure Galant. 341

A mettre son Sablon propre & net
dans sa Guaine;

Ce qu'ayant fait, il la pendit
Au bout d'une branche prochaine;
Après quoy ne songeant qu'à remplir
sa bedaine,

Avec ses Compagnons à l'ombrage il
s'assit.

Le Disner achevé, qui dure une heure
entiere,

(Ne fust-ce qu'à manger des Oignons
ou des Aulx)

Cliton va reprendre sa Faux,
Et regarde en passant sa Guaine sa-
blonniere;

Il s'apperçeut deslors que par un bout
percé

Son Sablon sur la terre avoit presque
passé,

Et le voyant encor comme un filet ré-
pandre,

Il luy fut aisé de comprendre
Que ce Sablon subtil ayant mis à
couler

342 *Extraordinaire*

*L'heure juste employée à manger, ou
parler,*

*L'invention pourroit tres-utile se
rendre.*

*Il rumina longtemps sur cet évene-
ment,*

Et conclut ce raisonnement,

*Qu'aux jours où le Soleil est couvert
d'un nuage,*

*Où le Ciel nebuleux cache tout sous
l'ombrage,*

*Ce Sablon decoulant finiroit les débats
Que l'on voit arriver pour l'heure du
repas*

*Entre les Faucheurs & le Maistre,
Quand l'ombre & le Soleil ne les ac-
cordent pas,*

*Et que sa Guaine pourroit estre
La juste mesure du temps,*

Dont ils pourroient estre contens.

*Ainsi le lendemain seconde épreuve
faite*

*Confirma le succès de cette invention,
Que Cliton mit apres en réputation,*

du Mercure Galant. 343

*La rendant beaucoup plus parfaite;
Car au lieu de sa Guaine, il prit
Deux Ampouletes abouchées,
Toutes deux ensemble attachées,
Entre lesquelles deux il mit
Quelque mince & basse monnoye
Qu'il perça d'un aigu poinçon,
Pour faire une ouverture, & donner
mesme voye*

*Au decoulement du Sablon;
Dés lors le bon Cliton dans toute la
Contrée,
Fut appelé de tous, le Mesureur du
Temps,
Portant toujours en main son heure
mesurée;*

*De là dans les Siecles suivans
L'on nous a peint le Temps sous la
mesme figure
D'un Faucheur qui s'en va faucher,
Portant avec sa Faux cette mesme
figure
Que ce mesme Cliton sceut si bien ébau-
cher.*

Voila, Madame, la verité de l'Histoire, & l'entiere assurance que je vous donne d'estre autant que je le dois, Vostre, &c.

GIFFON, de l'Académie
Royale d'Arles.

Les grandes Actions du Roy fournissent une si ample matiere pour toutes sortes d'ouvrages, qu'on n'écrit presque rien aujourd'huy qui ne regarde ce grand Monarque. On ne doit pas en estre surpris, puis que s'il a merité des loüanges de tout temps, elles doivent redoubler apres la Paix qu'il vient de donner à la plus grande partie de l'Europe. C'est un de ces grands Evenemens qui ont autrefois fait publier tant de Medailles. On en

a de Vespasian, de Domitian, & de Tite; & de plus anciennes, de Tibere & d'Auguste. Ce dernier a donné lieu à trois différentes sur le mesme sujet, & nous en avons une de Néron dont le Revers fait voir un Temple de Janus fermé, qui n'est différent de celuy de la Medaille d'Auguste, qu'en quelque chose de la Face du Bâtiment. Cependant quoy que la Paix ait donné lieu à un grand nombre de Medailles, jamais elle n'en a fait publier si justement qu'aujourd'huy. Le Temple de Janus fermé sous Auguste pour la Paix de toute la Terre, & pour la troisième fois seulement depuis la naissance de Rome, a quelque chose de fort remarquable; mais cette Paix Universelle ne fut pas

accompagnée de toutes les glorieuses circonstances de celle cy. Les Peuples épuisés par la longueur d'une Guerre Civile, que Pompée, ses Enfans, ou ceux qui le voulurent vanger, trainerent de Royaume en Royaume pendant tant d'années, estoient alors tranquilles par nécessité. Antoine amolli par ses voluptez, & par ses longues habitudes avec Cleopatre, n'arma une partie du Monde que pour assembler des Spectateurs de sa fuite & de sa foiblesse. A peine soutint il les aprests de la Bataille d'Actium. Brutus, & Cassius n'opposerent à la puissance d'Auguste que des Troupes tumultueusement assemblées. Leur revolte ne tira aucun secours des Peuples Etrangers; & Auguste

eut la liberte de iourner contre eux toutes les Forces de l' Empire qu'il employa ensuite contre Antoine, ce dernier ne s'estant declaré qu'apres avoir contribué à la défaite des autres. Ainsi Auguste n'eut jamais qu'un Ennemy à combattre. La Paix Universelle ne luy costa que deux Batailles, & ce furent moins ses Armes qui l'établirent, que les Guerres de César & de Pompée, qui avoient abbatu tous les Peuples de l'Unvers. Enfin l'on peut dire que l'horreur & la cruauté des Guerres Civiles, la longueur des maux, & la crainte d'y retomber, firent alors cette Paix, & qu'Auguste acheta peu la gloire de fermer le Temple de Ianus. Il n'en est pas de mesme aujourd'huy. La Paix est veritablement l'Ouvrage

348 *Extraordinaire*

du Roy. Presque tous les Peuples de l'Europe se sont liguez pour s'y opposer. On a vû en mesme-temps armer contre luy douze ou quinze Souverains. Sa gloire luy attiroit de nouveaux Ennemis de jour en jour, & c'estoient autant d'Armées nouvelles, qui se joignoient à celles qu'il avoit déjà à combattre. Tant d'Ennemis n'ont pû étonner ce grand Prince. Il a triomphé de tous, & lors qu'il les a enfin réduits à la fâcheuse nécessité de n'esperer leur salut que de cette Paix à laquelle ils s'estoient opposez, & qu'ils n'osoient demander, il les a prevenus, & par une générosité sans exemple, il la leur a offerte à des conditions raisonnables, dans le temps que leurs Affaires desesperées luy donnoient lieu de tout entreprendre. Des Eve-

nemens si extraordinaires ont donné lieu aux quarante-deux Medailles que vous verrez en jettant les yeux sur cette Planche. Comme elle n'est remplie que de Revers, j'ay crû devoir mettre le Portrait du Roy au milieu. On doit supposer qu'il occupe la Face droite de tous ces Revers. Vous ne le trouverez pas de Porfil comme on le met ordinairement dans les Medailles, c'est parce que je ne le donne point comme Medaille, mais comme le Portrait du grand Prince, dont les Actions ont fourni la matiere de tous les Revers qu'on voit dans la Planche que je vous envoie. Il m'en reste beaucoup sur la Paix, que je n'ay point employez icy faute de place. Ils auront leur tour dans une autre occasion. J'ay choisy pour cette

fois ceux qui ont le plus de rapport à la Personne du Roy. Les six premiers sont de M^r Brossard de Montaney, Conseiller au Siege Présidial de Bourgen Bresse. Il faut vous les expliquer tous.

EXPLICATION DES

42. Revers de cette Planche.

1. *Ipse sibi metas posuit.*

Le Revers de cette Medaille represente Hercule assis sur un Faisceau de Lauriers entre ses deux Colomnes, qu'il planta apres avoir fait admirer ses Exploits à toute la Terre. L'application en est juste à ce que le Roy vient de faire, en imposant luy-mesme des bornes à sa valeur.

2. *Impune quis excitet.*

C'est un Hercule appuyé & dormant sur sa Massue au pied d'un Olivier. Gerion est étendu pres de luy. Ce dernier marque la Triple Alliance, & l'on trouve aisément le Roy dans cet Hercule, qu'on ne peut attaquer impunément.

3. *Victoris clementia.*

On voit une Paix qui retient une petite Victoire. Les mots sont aussi simples que le *Felicitas populi*, ou *Securitas publica* des Romains. Cette belle simplicité, qui ne laisse pas de dire beaucoup, est difficile à trouver.

4. *Vnde labor requies.*

C'est une Gloire appuyée sur une Palme, & assise sur des Lauriers. Cela s'entend assez.

5. *Et vincit cum dat Olivam.*

On voit une Pallas qui d'un coup de Lance fait naistre un Olivier. Pallas fit autrefois ce prodige, lors qu'elle remporta la victoire sur Neptune qui luy disputoit l'avantage de donner le nom à Athenes. Ainsi le Roy estant victorieux lors mesme qu'il accorde la Paix, il peut estre comparé à cette Déesse.

6. *Si Leo cessarit ardorem minuet.*

Un Soleil paroist dans le Zodiaque au Signe du Lyon. Par le premier on connoist assez le Roy. La Hollande & l'Espagne sont deffignées par le dernier. Ce Revers marque que comme le Soleil, aussitost qu'il est sorty du Signe du Lyon, & qu'il a surmonté cet obstable, suivant l'opinion des Poëtes (ce qui arrive environ le 10. ou 12. d'Aoust) commence d'adoucir la brûlante ardeur de ses rayons; de mesme lors que la Hollande s'est soumise aux conditions offertes par le Roy, ce qui est arrivé le 10. du mesme mois, ce magnanime Vainqueur a bien

Q. d'Octobre.

G g

354 *Extraordinaire*

voulu mettre une borne à ses
Conquestes.

*Les seize Revers suivans sont
du mesme M^r Gardien dont vous
venez de lire un scavant Discours
sur les Devises, les Emblèmes, &
les Medailles.*

7. *Vnam habeat quæ mille dedit.*

Ce Revers represente la Vi-
ctoire, qui apres avoir mis aux
pieds du Roy quantité de Cou-
ronnes de Laurier, est couron-
née elle-mesme par ce grand
Monarque, qui luy donne une
Couronne d'Olives pour mar-
quer la Paix.

8. *Magnanimitas & Pax*
Lodoicis.

La Magnanimité est représentée par une Dame couronnée, ayant le Sceptre en main, & un Lyon auprès d'elle. La Couronne qu'elle a sur la teste signifie l'intention & l'esprit toujours porté à faire des choses magnanimes ; Le Sceptre à sa main, le pouvoir de les exécuter ; & le Lyon, la générosité & le grand cœur. Elle tient des Balances de la gauche ; dans un des Bassins il y a une seule branche d'Olive. La Magnanimité se sert de son Sceptre pour faire panacher ce Bassin, qui l'emporte sur l'autre, quoy que chargé de

Couronnes de Laurier. Ce Revers fait voir que le Roy préférant la Paix aux conquestes qu'il pouvoit faire, donne en cela un grand exemple de magnanimité.

9. *Pacat superando.*

C'est un Soleil au dessus des Vents, qui cessent de souffler, pour montrer que le Roy donne la Paix au Vainqueur.

10. *Fortitudine & Prudentia.*

On voit la Paix qui monte dans un Char de Triomphe, aidée de la Force, représentée à sa droite par Hercule, & de la Prudence à sa gauche.

II. Beare quam domare.

Ce Revers est d'un Globe entouré de deux Cornes d'abondance ; le tout posé sur une Pierre quarrée hiérogliphe de la Tranquilité. L'Arc & la Massuë posant à terre, & liez ensemble, pour montrer la cessation de leur employ, font connoistre que le Roy en arrestant le cours de ses Conquestes, préfere le repos du Monde au plaisir de vaincre.

12. Salus vobis, mihi gloria.

Ce n'est qu'une Devise dont le corps est une Mer agitée, sur laquelle flotte un Radeau où

358 *Extraordinaire*

font l'Aigle Impérial, & les deux Lyons d'Espagne & de Hollande, qui prennent terre à une Rade qui s'éleve en Promontoire. Il y'a un Olivier dans cette Rade, & un Coq qui leur dit, *vobis salus mihi gloria*, pour montrer que le Roy trouve sa gloire à donner la Paix, puis qu'il estoit en état d'étendre ses Conquestes, & que cette mesme Paix est l'unique salut de ses Ennemis.

13. *Adversa voce fugantur.*

Ceux qui sçavent que la voix du Coq fait fuir les Lyons, entendent assez le sujet de ce Revers.

14. Silente quiescunt.

Ces mesmes Lyons sont en
paix quand le Coq se caïst.

15. Inter amica quiescent.

Les Fleches de Hollande sont
en bas sur un terrain. Un Châ-
teau à trois Tours qui represen-
tent les Armes d'Espagne, &
l'Aigle Impérial, sont au dessus.
Le tout est environné d'une
Couronne de Lys & d'Olives.
Les mots font connoistre que la
France les a environnez de tou-
tes parts, & qu'ils ne peuvent
estre en Paix que quand ils l'au-
ront pour Amie.

16. *Nostris sociare coronis.*

On voit un Olivier au milieu d'un Lys à droit, & d'un Laurier à gauche, qui luy disent ces trois mots, pour montrer que le Roy, tout victorieux qu'il estoit, a bien voulu inviter la Paix, & luy donner moyen de paroistre.

17. *Melius super addita jungam.*

Les trois mesmes Figures paroissent en mesme situation, excepté qu'il part deux branches de l'Olivier, dont l'une se joint avec le Lys, & l'autre avec le Laurier, pour signifier que la Paix assure pour toujours

du Mercure Galant. 361
jours les Conquestes par ses
Traitez.

18. *Nullibi pulchrior ulla.*

On voit dans cette Devise
l'accomplissement des deux au-
tres. C'est une Couronne mes-
lée de Lys, d'Olive, & de Lau-
rier, posée sur un Socle ou
Pierre quarrée, pour faire en-
tendre qu'il n'y a point de
Royaume plus heureux que la
France, à qui le Roy a donné
la Paix par ses Victoires.

19. *Martæ & Artæ.*

On voit un Olivier noué par
la tige, & environné d'autres
nœuds au travers desquels d'une

Q. d'Octobre. H h

362 *Extraordinaire*

part, & à la main droite, est passé un Glaive, & un Caducée de l'autre. C'est la mesme pensée du Revers réduite en Devise.

20. *Ob tributa moderata.*

La France presente au Roy des Monnoyes dans un Bassin, dont il luy remet une partie. Les paroles & les six millions des Tailles que le Roy a remis, expliquent assez ce Revers.

21. *Vix orta levamen.*

Ce Revers fait voir un jeune Olivier bien formé, dont la tige ne sort de terre qu'autant qu'il faut pour appuyer le bout d'un Joug, pour montrer que le Roy

n'a qu'à peine assuré la Paix,
qu'il en fait sentir du soulage-
ment à ses Peuples.

22. *Priscus Regis amor libertas
prisca resurgens.*

Ce Revers represente le Roy
qui rend son amitié à la Hol-
lande, & qui par ce moyen ra-
fermit sa liberté, deffignée par
le Bonnet au haut d'une Pique.

23.

Ce Revers contient une Ins-
cription avec des lettres nume-
rales. Il faut de l'application
pour trouver l'année qu'elles
marquent. J'ay déjà expliqué
dans une de mes Lettres ce que

Hh ij

364 *Extraordinaire*

c'est que lettres numerales.
*Cette Inscripteon est de M^r Mi-
conet Avocat ; & les six Revers
suivans sont de M^r l'Abbé Mal-
lement de Messange, Auteur du
Cadran Solaire.*

24. *Hic Tartara, noster
Olympum.*

Hercule est representé dan^s
ce Revers, & les paroles font
voir que si Hercule a cherché
de la gloire dans les Enfers,
celle de LOUIS LE GRAND,
l'Hercule François, est montée
jusques dans les Cieux.

25. *Ante triplex facies quam so-
lem attingere possit desinet in
nihilum.*

Le corps de cette Medaille

du Mercure Galant. 365

est une Pyramide, representant par ses trois Faces la Triple Alliance, qui avant qu'elle ait pû donner la moindre atteinte au Roy, s'est dissipée d'elle-mesme, ses efforts s'estant terminez à rien.

26. Victus mel habebit in ore.

C'est un Lyon vaincu par Samson. Ce Lyon represente la Hollande, qui estant vaincuë par le Roy, changera ses paroles piquantes en paroles d'estime & de respect.

27. Quis vigilantior.

Le Coq qui paroît dans ce Revers, represente la France.

H h iij

Qui dit la France, dit le Roy en cette occasion ; & sa grande vigilance estant connue, personne ne doit douter de la justesse de ce Revers.

28. *Ornatur victi exuviis.*

Hercule qui paroist dans ce Revers, est revestu de la peau d'un Lyon. Il represente le Roy enrichy des dépouilles de l'Espagne, qui a un Lyon pour armes, à cause du Royaume de Leon. Ce mesme Lyon sert d'armes à quelques unes des Villes que Sa Majesté a prises.

29. *Creverunt viribus Astri.*

C'est une Tige de Lys, au

du Mercure Galant. 367

haut de laquelle sont trois fleurs.
Elles representent la France, &
marquent de quelle maniere le
Royaume s'est augmenté par la
valeur de LOUIS LE GRAND,
representé par le Soleil.

*Le Revers suivant est de M^r
Robbe. C'est un nom qui ne vous
est pas inconnu.*

30. Sic Lodoix inter Reges.

Toute la Terre connoit la
puissance du Roy, & il n'y a
personne qui ne sçache que cet
auguste Monarque ne paroît
pas moins au dessus des autres
Roys, que le Lys qui est dans
ce Revers paroît au dessus des
Epines.

Hh iiij

Les quatre Revers que vous allez voir sont de M^r Roubin, de l'Académie Royale d'Arles. C'est ce mesme M^r Roubin qui s'acquit tant de réputation par le Compliment qu'il fit au Roy, comme Député de la Ville d'Arles, en luy présentant le fameux Obélisque que cette Ville là a fait élever à sa gloire.

31. Claudique aperitique.

Le Temple de Janus estant représenté dans ce Revers avec une main qui l'ouvre, & qui le ferme, il est aisé de connoistre que cette gloire n'estoit reservée qu'au Roy. Aucun Monarque avant luy ne l'avoit

du Mercure Galant. 369

jamais ouvert ny fermé avec tant d'éclat, ny mesme ne s'estoit veu en état de le faire de la maniere qu'a fait le Roy.

32. *Nubibus excussis majori luce
coruscat.*

C'est un Soleil qui paroît plus brillant, apres avoir dissipé trois nuages.

33. *Irridet magis ista domus.*

On voit le Soleil dans le Signe de la Balance. Les Reglemens que le Roy a faits pour la Justice, marquent assez le soin qu'il a de la faire rendre exactement à ses Sujets.

34. *Cœlum dabit esse serenum.*

Le Soleil paroît avec un Arc-
en Ciel. L'application est aisée.

*M^r Roubin de qui sont ces quatre
Revers, avoit aussi appliqué au
Roy, dès le temps qu'il me les donna,
ces paroles que l'Ecriture applique
au Soleil, Nemo est qui se ab-
scondat à calore ejus, & celles-cy
qui ne conviennent pas moins au
Roy qu'à ce bel Astre, Cursum
mora nulla detardat Comme
elles sont déjà dans la Planche où
est l'Epistre adressée à ce Grand
Monarque, j'ay crû ne les devoir
point mettre parmi ces Revers,
pour ne pas faire voir deux fois la
mesme chose.*

*Le Revers & l'Inscription qui
suivent, sont de M^r de Bonnecamp
Medecin de Quimper.*

35. Tonat atque serenat.

On voit dans ce Revers un
Soleil qui dissipe la moitié d'un
Nuage qui éclate en Tonnerres
& en Eclairs, & qui perce de
ses rayons l'autre moitié, pour
les faire briller sur la terre. En
prenant le Soleil pour le Roy,
l'explication de cette Devise
est claire.

36.

L'Inscription qui paroît dans
ce Revers est d'autant plus belle
qu'elle est véritable.

372 Extraordinaire

*Le Revers suivant est de M^r
d' Ablouville.*

37. *Par lumen utrinque.*

C'est un Soleil éclairant un
Laurier & un Olivier égale-
ment. Le Roy estant aussi grand
en paix qu'en guerre, cette De-
vise est tres juste.

*Des cinq Revers dont il me reste
à vous parler, M^r de Roux a fait
les quatre premiers, & M^r l'Abbé
Mallement de Messange, le der-
nier.*

38. *Milites amat etiam inutiles.*

La Façade du Bastiment des

Invalides paroît dans ce Revers,
& les paroles font voir que le
Roy aime tellement ses Soldats,
qu'il a mesme soin de ceux qui
sont incapables de le servir.

39. *Eadem Sede Imperium &
Eloquentia.*

La Façade du Bastiment du
Louvre occupe ce Revers, pour
faire connoître que le Roy n'a
pas dédaigné d'y loger l'Aca-
démie François.

40. *Et rapidior.*

On voit le Rhin dans ce Re-
vers, & les paroles font voir que
le Roy est encor plus rapide
dans ses Conquestes.

41. *Docenda facit & facienda
docet.*

Un Livre fermé, couvert de
Fleurs de Lys, & posé sur un
Carreau, represente les Me-
moires du Roy pour Monsei-
gneur le Dauphin, & nous ap-
prend que ce grand Monarque
enseigne ce qu'il faut faire, &
qu'il fait ce qu'il enseigne.

42. *Mirari non desinet.*

C'est un Aigle qui regarde le
Soleil. Cet Aigle represente
l'Empire, à qui le Roy donne
tous les jours de nouveaux su-
jets de l'admirer.

Après tant de Medailles pour
le Roy, si vos Amis m'en veulent
envoyer pour les Ministres & les
Généraux qui l'ont servy si utile-
ment, je vous les feray voir gra-
vées dans ma premiere Lettre Ex-
traordinaire.

Voicy quelques Explications des
Enigmes proposées dans ma Lettre
da Mois de Novembre. Vous vous
souvenez que les Mots estoient la
Mouche galante, & la Calote.



EXPLICATION DE L'ENIGME
de la Mouche, par une autre Enigme.

I.

INsensible, sombre, & volage,
Des plus rares Beautez je sçais me faire
aimer;

Il en est peu qui pour charmer
Osent dédaigner mon usage.
Que l'on me laisse à l'ombre, ou que
je sois au jour,

Je sers à donner de l'amour,
Si-tost que j'ay reçu quelque baiser
pour gage.

Si l'on ne me connoist apres ce dernier
trait,

Je ne paroïs pas moins que le nez au
visage,

Ou qu'une Mouche dans du lait.

Volez, belle Mouche, volez,
Mercure vous fournit des aîles;
Dans chaque Pais les plus belles
Sçavent bien ce que vous valez.
Vous relevez l'éclat par vostre couleur
noire,
Des beautez de la Rose, & de celle
des Lys.
Les visages par vous de beaucoup em-
bellis,
Font nargue aux Beautez de l'His-
toire.
Mais souvent vous aidez à bien faire
du mal,
Et sans blesser les lieux où vous estes
assise,
Non moins qu'un Basilic, d'un certain
air fatal,
Aidant à dérober la plus chere fran-
chise,
Vous piquez le cœur par les yeux
Du premier Curieux.

L'ABBE' DE LA HERVIAIS.

2. d'Octobre.

Li

III.

JE suis fâché contre moy-mesme
De mon emportement extrême.
Je prens feu si facilement,
Que la moindre chose me touche;
Je voy mesme qu'à ce moment
Mon esprit va prendre la Mouche.

*Vous vous souviendrez, s'il vous
plaist, que l'Enigme de la Mouche
a esté faite par Madame de Ram-
bey.*

IV.

Lors que cette Veuve charmante,
Autant en esprit qu'en beauté,
Fit une Enigme si galante
Au fond de la Franche-Comté,
La matiere aussitost s'en offrit auprès
d'elle;
Son Miroir dérochant un moment à en-
tretien,

*Je confesse, dit-il, que vous estes tres-
belle,*

*Vne Mouche pourtant vous siéroit
assez bien.*

LE MAUVILEU, de Chauven.

V.

*Cette Enigme est aussi parfaite
Que le bet Esprit qui l'a faite;
Et quand on songe à ce Trône de fleurs,
Je pense qu'il n'est point de bouche
Qui ne se crût au comble des douceurs,
D'avoir la place de sa Mouche.*

LE COQ DE BOISRIVEY.

VI.

*Q Voy, tout de bon, est-ce chose cer-
taine,*

*Que cette Enigme vient de la Franche-
Comté?*

A vous dire le vray, j'en ay bien fort

Après tout, estoit-ce la peine (douté.

De nous envoyer de si loin

Vne Mouche avec tant de soin?

MAILLET LE VERD,

Echevin de Troyes.

I i ij

VII.

Vostre Enigme me plaist, j'en fais
beaucoup d'état ;

Mais au travers d'un Masque où l'on
voit tant d'adresse,

Vne Mouche a le mesme éclat

Que sur le teint de ma Maîtresse.

COUSINET, Fils de M. Cousinet

Maistre des Comptes à Paris.

VIII.

DAns cette Enigme on a décrit
De la Mouche un nouvel usage ;
Elle, qui ne donnoit de l'éclat qu'au
visage,

Fait briller dans ces Vers la beauté de
l'Esprit.

IX.

Philis, cette Enigme vous touche,

Elle a grand commerce avec vous ;

Et quãd vous la placez si pres de vostre
bouche,

du Mercure Galant. 381

*Quoy que ce ne soit qu'une Mouche,
D'un bonheur si charmant vous me ren-
dez jaloux.*

NEPTUNE.

X.

*S**Vivant le cours de la Nature,
L'Hyver chasse la Mouche, ou luy
donnez la mort:*

*Mais un plus favorable sort
Regarde celle du Mercure;
Car l'Hyver & l'Eté, dans toutes les
Saisons,*

*On la voit habiter les plus riches Mai-
sons,*

*Et reposer souvent sur le teint de nos
Dames,*

*Qui s'en font mesme un ornement,
Pour conquérir des Cœurs, ou pour nour-
rir les flâmes*

Ou d'un Epoux, ou d'un Amant.

GERMAIN, de Caën.

SUR L'ENIGME DE
la Calote.

I.

Qui pourrois-tu bien estre, Enigme
dont le corps,
Par le moyen d'une main assassine
Estant mis au nombre des morts,
Renferme apres souvent une haute
Doctrine;
Toy qui n'avois jadis qu'un sentiment
brutal,
Et qu'on voit souvent en ce monde
Habiter la moitié d'une Machine
ronde,
Depuis qu'on t'a donné le coup fatal?
Comment débrouiller ce mystere?
Ma foy c'est ma Calote ; enfin je l'ay
trouvé,
Après avoir longtemps resvé,
Après avoir graté ma teste par der-
riere.

DE MANSEC, S. de Pontdoubler

II.

LA Calote sied bien à tous Prédicateurs,
Aux Avocats, aux Moines, aux Docteurs;
Mais une chose fort sote,
C'est un Amant à Calote.

DELUTEL.

III.

A Chaque Enigme de tout temps
On a veu donner plusieurs sens.
Chacun du sien fait sa Marote,
On se plaist toujours d'en parler.
Pour moy, je ne le puis celer,
Je suis coëffé de la Calote.

L'INCONNU, d'Evreux.

Sur les deux Enigmes.

I.

JE ne sçay quel Démon m'anime,
De vouloir expliquer ces Vers;
Mon pauvre esprit est à l'envers,
A force de chercher la rime.

Tâchons pourtant d'y parvenir.
A la fin je la voy venir.

La Mouche d'Iris est fort noire,
La Boëte est sa sombre prison.

Mettons la plume en l'Ecritoire,
La Calote est pour le Grison.

L'ABBE' DE SACY, de Rouën.

II.

Sur le teint fleury d'une Dame,
Sur la teste d'un vieux Docteur,
De ces Enigmes on voit l'ame,
C'est à dire le sens, ou le mot de l'Au-
theur;

La Mouche vient de la bõne Faiseuse,
La Calote est d'une peau précieuse.

MICONET, Avocat à Châlons,
sur Saône.

III.

*SI l'une est la Mouche galante,
Autant en emporte le vent.
L'autre est une Enigme importante,
C'est la Calote d'un Sçavant.*

Mad. FREDINIE, de Pontoise.

IV.

*P**hilis, vous m'ordonnez en vain
Que ces deux Enigmes j'expli-
que.*

*Helas quelle Mouche vous pique?
Defendez-moy plutost de faire le
Devin,*

Vous me maudiriez dès demain.

*Si j'avois l'esprit prophétique,
Je sçaurois tout, Philis, c'est trop pour
un Amant*

*Qui vous chante souvent une plaintive
note.*

*Je laisse cette gloire à ceux dont la
Calote*

Renferme un plus sûr jugement.

DE LORNE.

Q. d'Octobre.

Kk

V.

LA belle & charmante Rambay
Nous dōne pour son coup d'essay
Dans cette saison une Mouche;
Pendant qu'un charitable Auteur
Fait present dans ce temps farouche
D'une Calote de Docteur.

La meilleure Amie du Zéphir.

V I.

Vostre Mercure court & par terre
& par eau;
Et puis qu'il n'est pas né pour garder
vostre Chambre,
Vous avez eu raison dans le Mois de
Novembre,
Où le froid est fâcheux, parce qu'il est
nouveau,
De luy bien couvrir le cerveau.
Quoy qu'il ne soit qu'en la fleur de son
âge,
La Calote qu'il porte est de fort bon
usage;
Mais je n'aurois pas crû qu'un Courrier
comme luy,

du Mercure Galant. 387

*Que chacun en tous lieux écoute sans
ennuy,*

*Portast comme une Fille une Mouche
au visage.*

*Du CHAMPET, de Clermont
en Auvergne.*

*SUR L'ENIGME DU SONGE,
figuré par Euridice & Orphée.*

I.

*C**E Spectre que presente un objet
si chery*

Aux yeux voilez de ce Mary,

Euridice à son cher Orphée,

N'est autre chose que Morphée,

*Qui le vient divertir dans un profond
sommeil*

Par un agreable mensonge;

*Mais il jouit bien peu du plaisir de ce
Songe,*

*Puis qu'il perd de nouveau sa Femme
à son réveil.*

*DESFOSSES, Avocat
en Parlement.*

K k ij

II.

Lès horreurs de la nuit nous mar-
quent les Enfers
Que crût charmer le malheureux Orphée
Quand prenât pour Pluton Morphée,
Il pensa retirer son Amante des fers.
Mais ce n'estoit qu'un pur mensonge,
Luy-mesme il le remarqua bien,
Lors qu'en ouvrant les yeux il n'ap-
perçut plus rien
Que les tristes effets d'un Songe.

LE COQ DE BOISRIVEY.

II.

L'Enigme en figure fait peur,
Et n'a rien qui soit agreable.
Euridice doit estre un Phātôme effroya-
ble,
Qui passe comme une vapeur. (b'le,

III.

TAndis que je rumine, & que mes
doigts je ronge,
Il me vient certaine clarté
Qui de ce fabuleux mensonge
Développe la verité.
Si ce n'est l'Echo, c'est un Songe.

CARRE' D'ANSEY.

Je reçois presentement une Lettre, toute belle & toute sçavante du Medalliste de Saumur ; mais je la reçois si tard, que je suis obligé de vous la garder pour une autre occasion, soit du Mercure, soit de l'Extraordinaire. Cependant je vay me servir du conseil que vous me donnez de proposer différentes Questions, sur lesquelles chacun pourra s'exercer selon son génie. Vous avez raison de dire que quand plusieurs Personnes travaillent sur une mesme matiere, il est difficile que leurs Ouvrages ne se raportent l'un à l'autre en beaucoup d'endroits. Je sçay que la diversité plaist par tout, & particulièrement en France. Ainsi j'entre dans vos sentimens, & afin que ma

390 *Extraordinaire*

*premiere Lettre Extraordinaire
soit plus variée, vous demanderez,
s'il vous plaist, à vos Amis, quel
party ils prennent sur les Questions
qui suivent.*

QUESTIONS
PROPOSEES.

I. S'il y a plus de gloire à
trionpher de soy-mesme, qu'à
vaincre ses Ennemis.

II. Si quand une Maistresse
déçeuë par les apparences, fait
à son Amant de violens repro-
ches d'une prétenduë infidelité,
& le condamne avec l'empor-
tement ordinaire dans ces for-
tes d'occasions sans vouloir sou-
frir qu'il parle; Si, dis-je, cet
Amant accusé injustement doit

ceder pour lors par un silence respectueux, & diférer sa justification, ou bien aux dépens d'un peu de desobeïssance, s'empresser avec toute l'ardeur possible de tirer sa Maistresse de l'erreur où il la voit.

III. Si la condition des Femmes est plus commode & plus avantageuse que celle des Hommes.

IV. Si l'on peut haïr ce que l'on a une fois bien aimé.

V. S'il est plus glorieux de vaincre un cœur qui fait gloire d'estre indiférent, ou d'en vaincre un qui est prévenu d'amour pour un autre objet.

VI. Si apres avoir esté trahy d'une Maistresse qu'on a aimée parfaitement, on en peut aimer

392 *Extr. du M. Galant.*

une autre avec une aussi ardente
passion.

*Vous demanderez aussi à ces
mesmes Amis, d'où ils croient que
soit venuë l'origine de la Peinture,
& celle des Coliers de Perles que
les Dames portent pour ornement.
Je dis des Coliers, & non pas des
Perles, car il n'y a personne qui
ne sçache cette derniere. Je suis
vostre, &c.*

A Paris ce 14. Janvier 1679.

